# MOUKTAR

ou

# LE RÉVEIL DE L'ÉGYPTE

par

BADR ABOU GHAZI et GABRIEL BOCTOR

*EN COUVERTURE :*

LES BATISSEURS

Monument à Saad Zaghloul, au Caire.
Fragment du bas-relief : "Les Métiers".

BADR ABOU GHAZI et GABRIEL BOCTOR

# MOUKTAR

OU

# LE RÉVEIL DE L'ÉGYPTE

Préface de GEORGES RÉMOND

Expert-Conseiller des Beaux-Arts
du Gouvernement Egyptien

Avec 66 REPRODUCTIONS HORS-TEXTE

# PRÉFACE

de

GEORGES RÉMOND

## MOUKTAR ME CONTAIT...

Pourquoi suis-je sculpteur ?

« Il n'y avait, au temps de mon enfance, ni sculpture, ni sculpteurs dans mon pays, depuis plus de dix sept cents ans. Et des images comme celles que l'on voyait réapparaître, parmi les ruines et le sable, à la limite du désert, étaient considérées comme des idoles maudites et maléfiques, au large desquelles il valait mieux passer.

« Qui, quoi m'a pu donner l'idée de devenir sculpteur ?...

« Oui! je sais ce que tu penses : « Tout ce qui s'inscrit dans la lumière de l'Egypte, les figures d'hommes, de femmes, d'animaux qui marchent le long du Nil, dans ce Delta où je suis né, sont sculpturales ».

« Mais, en ce temps là, je ne les voyais pas !

« Qui sait si le vieil instinct plastique Egyptien ne survivait pas en moi, depuis les millénaires ?

« Est-ce trop d'orgueil que de dire cela ?

« Pourquoi non ?

« Peut-être que les sources profondes ne tarissent jamais complètement et rejaillissent à leur heure ?

« Je cherchais inconsciemment je ne savais quoi, ne m'intéressant à rien de ce qu'on voulait m'apprendre, fainéant et cancre parfait; l'esprit et les yeux, je me rappelle, uniquement charmés par ces poupées de sucre et de papier, étourdissantes de couleur, que l'on étale ou promène dans les « Mouleds » (fêtes de villages ou de quartiers).

« Sont-ce ces poupées qui ont déclenché en moi le premier sentiment esthétique, et fait naître le soupçon de formes animées d'un souffle analogue à celui de notre propre vie; qui sait ? supérieur à celui-ci : fées merveilleuses, captant la lumière et demeurant stables ou se mouvant dans l'espace, au gré de ce confiseur génial qui était leur créateur.

« Je ne vois pas d'autre chose !...

« Venu, tout jeune, au Caire, j'y flânais aussi, avec plaisir, chez les antiquaires du Khan-el-Khalil et chez les potiers du Souk; et je demeurai même, quelque temps, apprenti chez l'un d'eux, à manier, avec appétit, la glaise et l'argile.

« Par quel hasard ai-je appris, dans l'une de ces boutiques, au cours d'une conversation entre clients, qu'une Ecole d'Art, et plus particulièrement de sculpture, venait de s'ouvrir, dirigée par un certain Français, du nom de Laplagne ?

« Je n'y comprenais pas grand chose, et me demandais ce que cela pouvait être, au juste. Mais je me mis à

chercher avec entêtement cette école et ce Laplagne. Je les demandais aux passants ridicules, en « burnetta » (chapeau) et pet-en-l'air, qu'à titre de « Roumis » je croyais mieux informés d'une telle chose ; et, même, aux agents de police.

« Ils me regardaient, effarés, et ne savaient ce que je voulais dire.

« Mais il n'est amour violent ni destin digne de ce nom, qui, au jour dit, n'atteignent à leur but.

« J'arrivai donc, à ce jour prédestiné, chez Laplagne ; et je ne te dis pas avec quelle joie, ou plutôt quelle fureur je me mis à pétrir la terre mouillée et les colombins, ainsi qu'à m'exercer à l'ébauchoir et aux mirettes, avant que d'attaquer, avec le ciseau, la pierre ou le marbre lui-même.

« Laplagne n'était pas un grand sculpteur. Non! Il n'a guère laissé que des bonshommes et des bonnes femmes de cire, au musée Grévin, où j'ai travaillé plus tard, moi aussi. Mais il avait la passion d'enseigner; et je l'ai chéri comme une sorte de Dieu, qui me livrait le secret, son secret, de créer. Et comme il m'aimait, moi, petit paysan Egyptien, il m'a fait aimer ton pays autant que le mien.

« Après deux ans, j'avais fait tant de progrès et Laplagne était si content de mon travail, qu'il demanda pour moi une bourse d'études à Paris.

« Cette bourse, ainsi que d'autres, et l'Ecole elle-même étaient un don à l'Egypte du Prince Youssef Kamal, à qui nous devons le renouveau des Arts.

« Donc, me voilà à Paris, petit fellah, ânonnant quelques mots de mauvais Français, mais le diable au

corps, soufflant du feu par les naseaux, décidé à conquérir la Grand'Ville et d'autant plus intimidé par celle-ci; fou d'apprendre, sûr de devenir un grand sculpteur.

« J'étais sauvé ! J'avais la foi !...

« L'été touchait à sa fin. Les Ateliers de l'Ecole n'avaient pas encore rouvert leurs portes; mais on pouvait flâner librement dans les cours et salles de moulages.

« J'allai voir mon Professeur, le Père Coutan, pour qui j'avais une lettre de recommandation. C'était un sculpteur à la mode académique et officielle d'alors. Il me reçut très affectueusement. Et cette affection par la suite ne s'est jamais démentie.

« Mais, de temps en temps, au cours de la conversation, il me dévisageait et murmurait à part lui : « Sacré nom de Dieu ! Qu'il est vilain ! »

« Il y a du vrai là dedans !

« Tu sais, mais à force de me voir avec les lunettes de l'amitié, tu as peut-être oublié, encore qu'il soit ici sous tes yeux, que j'arbore un pif considérable et rougeoyant à la façon de Karagheuz, cela sur un fond de teint assez âcre, avec un poil clairsemé et une barbiche impertinente qui m'a fait appeler « Barbette », je n'ai pas besoin de te dire où et par qui.

« Mais moi, je ne me trouvais pas si mal ; et, non moins que moi, les adorables petites Parisiennes, que je croisais dans la rue, qui semblaient juger de mon style oriental moins défavorablement que le Père Coutan, pour lesquelles je brûlais, et que, bien à tort, je tremblais d'aborder. Je me suis bien guéri, par la suite, d'une telle appréhension...

« Je le lui dis audacieusement. Il me rétorqua : « Possible pour les petites femmes, mais avec votre bobine à l'ancienne mode d'Egypte, vous allez être dûrement brimé par les camarades. Il faudra montrer bon caractère. »

« Je lui fis voir des photos de mon travail, sur lequel il me fit un bref compliment.

« Quant au premier point des brimades, il avait raison :

« Dès les premières séances d'atelier, je fus mis à poil par des mains sans douceur ni volupté, nu et sans chemise, peint et repeint en Ramsès, en Séti, en Sésostris, accablé, tout le jour, des plus dégoûtantes corvées, ridiculisé, fourvoyé dans les guets-apens les plus noirs où je me jetais avec candeur et tête baissée.

« De travail, sculpture : néant !...

« On me promena, sur un palanquin, archi-nu, mais barbouillé d'ocre, coiffé d'un diadème, les bras attachés aux cuisses, elles-mêmes étroitement liées et serrées, en condescendance à la pudeur et à l'honnêteté, tout le long de la rue Bonaparte, sous la pluie, parmi les acclamations des camarades et l'indifférence des indigènes du quartier trop accoutumés à de semblables manifestations.

« On m'offrit, ils s'offrirent, à mes frais, un repas au café Bonaparte, avec sardines, saucisson, olives, dont ils me jetaient au nez les peaux, arêtes et noyaux, me faisant boire au goulot, puisque j'avais les poings liés, un pinard dont le goût me parut exécrable et qui me faisait bondir le cœur.

« Je réintégrai la chambre de mon petit hôtel, comme enragé. Je décidai de fuir le lendemain même. Je maudissais, je blasphémais la France, les Français, l'Ecole !

« Eh quoi ! Art, camaraderie, idéal, Paris ! Etait-ce cela dont j'avais si longtemps rêvé ?

« Raca !...

« Je m'étais couché bouillant de fièvre, de fureur, d'insulte, lorsqu'un grand tumulte se fit dans l'escalier. La porte fut enfoncée avec fracas, plutôt qu'elle ne s'ouvrît; et mes bourreaux, vomis par l'enfer entrèrent, me sortirent du plumard, me vêtirent, me peignirent, de nouveau, en Pharaon.

« Ils me gueulaient à l'oreille "que c'était la nuit du Bal des Quat-z-Arts"; m'entraînèrent et me montèrent avec eux dans des fiacres, pêle-mêle, dans les capotes, sur les banquettes et les marche-pieds, ainsi que sur le siège du colignon en chapeau haut de forme.

« Nous arrivâmes ainsi aux portes du Moulin Rouge où des juges redoutables, des massiers, examinaient les nouveaux venus, proposant des énigmes, scrutant le postulant au « Bal Unique, » pour se convaincre qu'il appartenait aux Ateliers, et n'était pas un petit merdeux du Droit, de la Pharmacie, de la Taupe, de Pipo, ou autres pépinières à lardons d'ignobles bourgeois.

« En cas de supercherie, on était rossé et jeté dans la rue à coups de pied.

« J'étais muet, stupide. L'univers m'écrabouillait le crâne.

« Mes camarades répondirent pour moi ; et je fus précipité dans le « Bal », comme on doit l'être dans le Paradis, après le jugement.

« Car, en vérité, c'était bien là le Paradis, tel qu'il est promis aux croyants, aux artistes, aux bons enfants et même à beaucoup de mauvais garçons.

« Je fus saisi aussitôt par le remous des cortèges, dans les cercles vertigineux des milliers de houris ou de nymphes, en costumes du ciel ou des fontaines. Une force très douce m'envahissait, m'entraînait dans une spirale infinie, surhumaine, délicieuse à la fois, et, pour tout dire, divine.

« Je n'avais jamais imaginé chose pareille !

« Enfin, voilà Paris ! » m'écriais-je intérieurement.

« Cependant éclataient, de toutes parts, les accents de l'hymne de l'école, le grand « Pompier » :

*« On dit quelquefois au village*
*Qu'un casque ça ne sert à rien du tout,*
*à rien du tout. »*

« Dominé par les cris, percutant et fracassant la voûte, du péremptoire et fatidique :

*« A poil ! A poil ! A poil ! »...*

« en hommage aux Dieux et Déesses, éternellement à poil, de l'Antiquité Gréco-Gallo-Romaine, et à l'Académie, plus à poil et plus nue encore, s'il est possible, que les Dieux et les Déesses :

*« A poil ! A poil ! A poil ! »...*

« Par quelle communication ou effusion mystique me mis-je à hurler, à l'unisson, cet hymne du « Pompier », que j'ignorais la veille, et ces cris ou hennissements d'appel au Nu Intégral, alphabet des Beaux-Arts :

« *A poil ! A poil ! A poil !* »...

« Les camarades me ramenèrent au petit jour, à travers Paris, hissé sur le palanquin de la veille ; mais cette fois ivre d'orgueil, ayant mordu à la pomme de la science du bien et du mal, devenu semblable à eux, contemplant avec dédain cette foule, Parisienne et matinale, de petites gens, qui s'écoulait à mes pieds, en route pour de médiocres travaux :

« Vils esclaves ! »...

« En façon d'ultime épreuve, mes porteurs me basculèrent dans la vasque du Luxembourg; puis, après m'avoir repêché, me reconduisirent à mon hôtel, derrière le Bon Marché : modeste petit hôtel, hanté de curés et de bonnes-sœurs, de passage à Paris, qui s'ébrouèrent à notre vue.

« Les camarades me frictionnèrent et me mirent avec des soins infinis dans mon lit où je m'endormis aussitôt, comme un mort, entre mon pot de chambre et ma chandelle.

« Lorsque je m'éveillai, j'avais brisé la coquille. J'étais un autre Mouktar. Les épreuves avaient passé là. J'étais affranchi, dessalé, dépucelé, désormais Parisien de vrai, de Paname, élève de « l'Ecole », la seule, l'unique.

« J'y retournai, le lendemain, le sourcil haut, l'œil frais et superbe, maître de moi-même, égal à tous.

« Et je me ruai au travail !

« Tout cela est vrai », te dis-je, « foi de Mouktar » !

— Ainsi parlait-il, avec son accent Egyptien, son autorité, son argot de l'Ecole.

Oui ! C'était vrai ! Tout conteur a sa mythologie, ses guirlandes, fioritures ou entourloupettes. Mais l'image était bien telle; et je l'ai conservée si fraîche et fraternelle dans ma mémoire, que je ne pense pas avoir eu besoin de la retoucher en la présentant au lecteur !

## L'EGYPTE DE MOUKTAR

La grande guerre passa rudement sur de tels ébats.

Mouktar avait continué de travailler avec passion et conscience et conquis la maîtrise de son métier.

Puis, comme les voyages étaient de nouveau possibles, il revint en Egypte.

Et cette fois, ses yeux s'ouvrirent !
Pour la première fois, il vit son pays :

Sévère Egypte, noire Egypte, où chaque figure demeure incisée dans le diorite ou le grès dur et sombre, où les hommes et les femmes, vêtus d'un immuable deuil, marchent entre les palmes, le long du fleuve ou des digues d'inondation et semblent des statues en procession, plus vivantes que les vivants, et qui n'ont quitté l'immobilité de l'au-delà que pour la reprendre, après que les troupeaux, retournés de l'abreuvoir ou des pâturages, sous la conduite de leur bâton pastoral, ont réintégré, avec eux, les parois des temples et les frises des tombeaux.

Mystère de la tradition héréditaire ! Cette Egypte agricole et pastorale, vieille de quelque sept mille années. aujourd'hui vêtue à l'Arabe, demeure fille des Pharaons. sans qu'on trouve dans son pas, dans son geste, dans son drapé de prêtresse ou de sacrificatrice, rien à voir avec l'Orient bariolé des peintres et poètes romantiques, pour bel et séduisant qu'il puisse être.

Cette Egypte des vivants et des morts, combien l'avons-nous parcourue, aimée, méditée ensemble !

C'est elle qu'il a tenté de fixer dans son œuvre.

Soudain, le succès vint : expositions au Caire et à Paris, haute notoriété, la gloire presque, les achats des Musées, les grandes commandes de monuments, où il rêvait de convier les millénaires à venir célébrer et saluer la renaissance de sa Patrie.

Son esprit d'animateur égalait, surpassait peut-être son ardeur artistique. La flamme qu'il portait en son âme il l'a communiquée, distribuée autour de lui, sans compter, car il était naturellement magnifique de sa pensée, comme de ses deniers, comme de sa pauvreté.

Elle a décidé du renouveau et de l'orientation des Beaux-Arts en Egypte.

J'ai beaucoup partagé sa vie en ce temps-là.

Rien ne lui paraissait impossible !

Hélas ! Le vent tourna. Des changements politiques firent ajourner ses commandes. Il se trouva ruiné, face à de lourds engagements, pressé jusqu'à l'extrême limite.

Sa santé avait toujours été fragile; et il l'avait conduite, à grandes guides, par les chemins les plus

aventureux. Il tomba malade à Paris, passa de médecins en chirurgiens qui ne l'améliorèrent pas, regagna l'Egypte, déjà perdu.

Je l'y retrouvai peu après, ombre d'une ombre, dévoré par le mal, mais l'esprit et le cœur intacts.

Avec cet optimisme absolu des mourants qui ont été de grands vivants, il ne doutait pas de la vie, ni de guérir ; et, proche de l'ombre, revoyait mieux, dans ses longues méditations diurnes ou nocturnes, cette Egypte si chère, dont il doutait d'avoir su capter l'âme, mais qui se promenait maintenant, disait-il, intègre et parfaite, à travers ses insomnies.

Il s'attaquerait à cette image dès qu'il pourrait reprendre les ciseaux et la masse :

« Ce que j'ai fait, ne vaut rien », me murmurait-il ; « il faut revoir cela de loin, en perspective, comme je viens de le faire durant cette maladie. Il convient de se juger sans faiblesse, comme faisaient les anciens, comme tu me l'as conté de Titien qui retournait toiles et tables contre le mur et les reprenait longtemps après, les regardant d'un œil et d'une volonté d'ennemi implacable.

Et comme je protestais et parlais avec admiration et tendresse de ce que j'aimais le plus dans son œuvre :

« Je te croyais homme de goût » ? me dit-il, non sans quelque hauteur :

« Tu verras, dès que je serai guéri, et je guérirai, je ferai des choses toutes nouvelles et qui t'étonneront.

« Maintenant, j'ai compris ! »...

Et il m'entretint de vastes projets.

Je partais pour l'Extrême-Orient et la dure nécessité de pourvoir à la vie et au labeur quotidiens me séparait de lui.

J'embrassai une dernière fois, sans espoir de le retrouver de ce côté du fleuve, cet ami plus jeune et meilleur que moi !

Mais je le laissais aux mains de celui qui lui était le plus cher d'entre nous, avec qui nous avions partagé tant de peines, parfois tragiques, et de joies, Aziz el Masri.

Nulle compagnie ne lui pouvait être d'un réconfort plus puissant dans l'attente de la visiteuse qui s'approche, voilée de la tête aux pieds et le doigt sur la bouche.

Aziz m'a conté les derniers jours de Mouktar :

« Du corps, il ne restait rien, tant le mal l'avait amenuisé, réduit au pur esprit. Mais celui-ci continuait d'étinceler dans ses yeux.

Des religieuses Françaises qui le soignaient avec une grande bonté, s'inquiétaient de son âme.

« Je leur expliquai qu'il n'y avait rien à redouter pour celle-ci, et qu'il avait vécu dans la religion de son Pays et dans celle de la Beauté.

« Peu avant ses derniers moments, une femme de nos amies, très belle, vint, ne le sachant pas si mal et apportant des fleurs.

Et comme elle demeurait saisie, sans voix, devant cet agonisant, je lui dis : « Prenez-le dans vos bras, bercez le comme votre enfant, dites-lui que vous l'aimez, qu'il a

été aimé, profondément aimé, qu'il avait du génie, que son nom demeurera dans son Pays. »

Ces images de l'amitié et de l'amour, les plus belles du monde, à ses côtés, comme ces statues qu'il avait rêvées, l'ont soutenu dans ce passage de l'Averne dont Virgile assure que la descente est facile, que nous redoutons à tort et devons souhaiter prochaine quand tant d'ombres amies nous tendent les bras de l'autre bord.

« Toute main est bonne », a-t-on écrit « pour nous donner la goutte d'eau dont nous pouvons avoir besoin à la minute de l'agonie. Ah ! qu'elle ne nous soit pas trop chère ! »...

Non ! Non ! Qu'elle nous soit chère entre toutes ! Et puisse-t-elle, docile, pour notre ami, à la leçon des vieux rituels d'ensevelissement, dans le même temps qu'elle lui fermait les yeux à ce monde, avoir ouvert ceux-ci aux formes éternelles dans la lumière, promises, accordées à l'espérance et à la loi du vrai sculpteur.

Le bon « tailleur ès-pierres vives » confabule, à l'heure qu'il est, ou, mieux, discute le coup, dans l'Amenti, avec les sculpteurs de Képhren, d'Aménophis et de Séti, qui connurent le grand secret, pensèrent en pierre, et, en dérision de ce que nous appelons « le Progrès et les Lumières », n'ont pas été égalés.

Pour lui le voilà satisfait :

*« Il s'éveille,*
*« Il voit ce qu'il a tant rêvé ! »*

Quant à cette terre, par nous dénommée assez justement « Ici-Bas », il n'y est pas oublié de ceux, qui se cuydent être les vivants, ni d'Aziz, ni de moi qui me réjouis

d'aller promptement reprendre avec lui les conversations et promenades mal à-propos interrompues.

Voici que, parmi ceux-ci, son propre neveu, Badr El-Dine Abou Ghazi, tout plein de sa mémoire, et Gabriel Boctor, qui, depuis plus de quinze ans, n'a cessé de consacrer à son souvenir le culte le plus fidèle, nous offrent ce beau livre pour lequel ils m'ont demandé d'écrire, en manière de préface, ces très humbles lignes.

Promptement, laissons-les à leur tour nous parler de Mouktar, c'est-à-dire de Sculpture, d'Art, tout à la fois, et d'Amitié.

GEORGES REMOND

LIVRE PREMIER

# SA VIE

*O Egypte ! Egypte ! il ne restera de toi que des fables incroyables aux générations futures et rien ne demeurera de toi que des mots taillés dans les pierres.*

**Prédiction d'Hermès Trismégiste à Asklepios.**

*Dans l'antiquité pharaonique, c'est l'Egypte apparaissant à l'origine des temps comme l'aïeule de toutes les nations, c'est Chéops bâtissant au moment où le reste de la terre n'a pas encore d'histoire, des monuments que l'art moderne ne surpasserait pas... Au commencement du siècle, c'est Bonaparte et son aventureuse mais brillante expédition. Enfin, de nos jours, c'est la Dynastie de Mohamed Aly, c'est la civilisation introduite sur les bords du Nil, c'est l'Egypte marchant à grands pas dans la voie du progrès et par là appelant sur elle l'attention du monde entier.*

*AUGUSTE MARIETTE*

**Aperçu de l'Histoire de l'Egypte (1864)**

VERS L'EAU DU NIL

# LA SOURCE

*Salut ô Nil ! O toi qui t'es manifesté sur cette terre, et qui viens en paix pour donner la vie à l'Egypte.*

**Hymne au Nil**
Papyrus Sallier
*(Traduction Maspero)*

Une attente fièvreuse règne dans le village de Nicha. Les fellahs ont économisé une « kéla » (*) de blé sur une « kéla » de riz, en prévision des festivités qui accompagneront le Mouled de Sayed El Kassabi. Les volailles ont été engraissées pour être égorgées ou portées en offrandes votives au santon vénéré de la région. Tout le monde à mis de côté ses soucis et ses peines à l'approche du Mouled. On n'aspire plus qu'à un repos bien mérité après les longs et durs travaux des champs. D'aucuns, ayant un mariage dans la famille, profitent de cette occasion pour préparer en commun le trousseau des fiancés. On ne se marie pas quand on veut parmi les fellahs. Il faut attendre une fête pour se reposer, s'amuser et faire les dépenses une bonne fois pour toutes. Le villageois ne connaît pas les congés.

L'aube du jour tant attendu n'a pas commencé de poindre que tous les habitants de Nicha sont déjà sur pied pour aller au devant des habitants des villages voisins qui arrivent bruyamment en longues théories, à travers

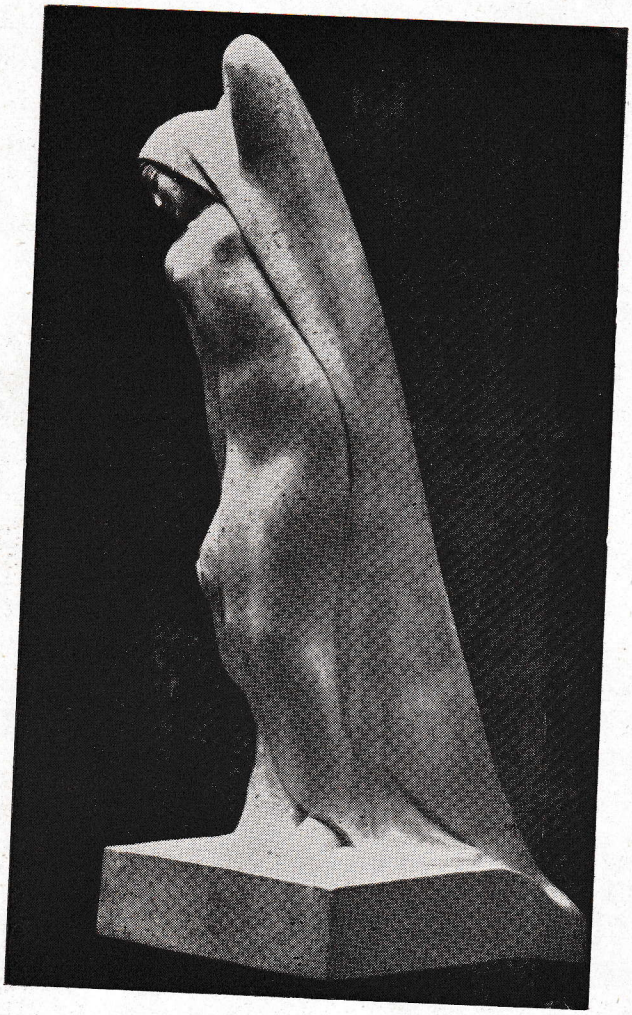
(*) «Kéla»: mesure de capacité pour les grains, équivalent à un décalitre: C'est l'ancien boisseau.

champs, portant leurs bannières rouges ou vertes, tandis que les tambourins scandent dans un rythme régulier les litanies psalmodiées par des voix gutturales. Les ânes et les bufflesses qui participent à la vie des fellahs, sentent confusément que l'atmosphère de ce jour n'est pas celle de tous les jours. Leurs beuglements sourds et leurs braiments se mêlent aux cantilènes des femmes occupées à préparer le pain quotidien dans leurs maisons de boue brune.

La cohorte bariolée des hommes de Nicha et de leurs hôtes ne fait plus maintenant qu'une foule compacte où les « caftans » flambant neuf, luisent au soleil comme autant de tâches lumineuses et multicolores qui se meuvent, qui grouillent en se dirigeant vers la grande Mosquée. Arrivés là, les fidèles s'asseoient par terre en rond, par groupes, et évoquent sans se lasser le nom d'Allah. De l'orée du village, parviennent les cris de joie des petits fellahs qui s'amusent follement sur les balançoires installées là pour la circonstance. Un silence religieux se fait aussitôt dans la foule quand apparaît sur son cheval le noble descendant du Cheikh El Kassabi. Il quitte sa monture et vient doucement vers chaque groupe qui se lève aussitôt pour le saluer et lui baiser la main. La journée se passera en prières, mais à la tombée de la nuit, les hommes se dirigeront vers leurs demeures ou iront assister aux cérémonies de mariages en série qui dureront jusqu'au matin. L'aube du second jour se lèvera, tandis qu'ils seront encore en train de rire bruyamment, à se raconter des histoires drôles ou à réciter des « mawals » pour chanter la beauté de la femme aimée ou la bravoure des héros.

Chaque année, cette fresque colorée reparaît sur le ciel clair de la Basse-Egypte, à la date anniversaire du

L'artiste au milieu de ses inspiratrices dans la campagne égyptienne.



"SUR LES BERGES DU FLEUVE" (marbre).

Cheikh de la région. Parmi ceux qui venaient à Nicha en cette année 1889, se trouvait le omdeh du village de Tombara, le vénérable Cheikh Ibrahim El Issawi. Il avait l'habitude de visiter la Mosquée d'El Kassabi et de participer aux festivités. Mais cette année, il arrivait avec un cérémonial tout particulier. Il était entouré des gens de sa suite, à cheval ou à pied. Il venait demander en mariage une des filles de feu le Cheikh Badraoui Abou Ahmad, omdeh de son vivant du village de Nicha. Les vieux fellahs racontaient avec respect les origines de cette famille d'El Badraoui, remontant au plus lointain passé, jusqu'à Aly Ebn Abi Taleb, gendre du Prophète. Ils racontaient également les hauts-faits d'El Sayed Mohamed El Khouchouhi, un des membres de cette vieille famille, son arrivée de Fez en Egypte, son entrée triomphale à la tête d'un escadron de cavaliers marocains aux burnous flottants au vent. Ils parlaient aussi d'El Sayed Zaghloul qui s'établit à Ebiana, d'El Sayed Mansour et d'El Sayed Chahine qui s'établirent à Sombate, d'El Sayed Hussein enfin, qui descendit vers Métoubèss, tous aïeux vénérables du regretté El Sayed Badraoui. Quand ils prononçaient son nom les voix se baissaient instinctivement. Ils évoquaient son courage, sa fortune et ses relations avec le Khédive Saïd Pacha. On se souvenait encore du faste avec lequel il avait reçu la suite du Khédive venue pour visiter la région. Leurs voix s'élevaient de nouveau quand ils parlaient de son orgueil et de son mépris des intrigues. Ayant dit ce qu'il pensait quant au sort du misérable fellah pressuré par les impôts, il avait été exilé au Soudan. D'une voix tremblante encore par l'émotion, ils racontaient ce départ nocturne, quand il enfourcha son cheval pour la dernière fois, entouré de ses fidèles amis qui voulurent le suivre dans ce voyage sans retour. Les villageois n'ont pas oublié leur héros, et jusqu'aujourd'hui, avec cette imagination féconde des

orientaux, ils croyaient entendre le bruit des sabots qui battaient le sol tandis que la troupe s'éloignait dans la nuit. Malgré les années qui passèrent et la fortune qui avait été confisquée, les fellahs gardaient un respect égal à ses descendants. C'est la raison pour laquelle, tout le village de Nicha était présent ce soir à la cérémonie de rédaction du contrat matrimonial, le « katb el-kitab », qui devait unir la petite Nabaouiya, fille de feu le Cheikh Badraoui avec le Cheikh Ibrahim El Issawi.

Après quelques jours, le vieux Cheikh partit avec sa jeune femme vers le village de Tombara. Là, il consacra une aile de sa maison à la nouvelle venue, tandis qu'une autre aile était habitée par les enfants de sa première femme défunte. Bien que ses fils fussent déjà grands et quelques-uns mariés, le vieux Cheikh était fier de sa jeune épouse et désirait ardemment une descendance d'elle. Ses désirs furent éxaucés et, un an après son mariage, elle donnait naissance à un garçon qui porta le nom de Mahmoud Mouktar Ibrahim El Issawi. La joie du vieux Cheikh fut cependant obscurcie par la méchante humeur que ses fils et ses frères ne pouvaient cacher à la vue de ce nouvel héritier. Aussitôt après, les querelles éclatèrent violentes et la paix fut compromise. L'atmosphère devint à ce point empoisonnée que la mère de Mahmoud jugea plus prudent d'envoyer son enfant vers le village de Nicha, auprès de ses oncles, en attendant des temps meilleurs. Là, la vie du petit Mahmoud fut hantée par les histoires de chevalerie et de guerre qui circulaient dans la famille de sa mère. Il écoutait les yeux agrandis par l'émotion les légendes invraisemblables que racontaient les vieilles esclaves noires. Au café, quand il allait avec un de ses oncles, il s'intéressait aux aventures extraordinaires d'Abou Zeid El Hilali, d'El Zir Salem, d'Antar et de Diab, que psalmodiait sur un ton récitatif le chanteur

populaire en s'accompagnant de la nasillarde «rebaba» (*). Tout ceci fit naître en lui l'idée d'aventure. En attendant mieux, au lieu de s'amuser à guerroyer avec des sabres de bois contre ses camarades du village, il se retirait à l'ombre d'un sycomore, sur le bord de la rivière, et là, il modelait dans la boue du Nil des figurines de chevaux, de chameaux allant vers des pays étranges et lointains, d'esclaves noirs fuyant dans la montagne les négriers implacables. Il essayait de fixer dans la glaise toutes les histoires qui avaient marqué son cerveau d'enfant imaginatif et sensible.

Il sentait naître en lui une puissance créatrice. Il modelait tout ce qui lui passait par la tête, mais aussi tout ce qui tombait sous ses yeux. Il reproduisit alors le mendiant, l'idiot du village, le « maddah », ce personnage populaire, qui passe devant chaque porte chanter les louanges de celui qui lui donne une tranche de pain ou un épi de maïs.

Dans la cour de la maison de Mahmoud, les enfants venaient pour admirer en silence ces statuettes qu'il exposait bien volontiers devant leurs yeux émerveillés, mais gare si l'un d'eux s'avisait de les toucher ! Il le foudroyait du regard, et sa main qui était prompte, s'abattait sur lui. Peine perdue ! Les petits fellahs ne savent pas regarder sans toucher. Aussi, le soir venu, Mahmoud ramassait-il les statues qui étaient encore intactes pour les mettre dans le four familial et les faire sécher. Il les plaçait ensuite sur la terrasse de la maison, sous le ciel d'Allah. Ce fut la première exposition particulière de Mahmoud Mouktar.

---

(*) Sorte de viole utilisée par le peuple pour accompagner les chansons de geste de l'épopée arabe.

En ce temps là, sa mère voyant quelle ne pouvait plus tenir dans l'atmosphère empoisonnée de Tombara, vint à Nicha avec les deux filles qu'elle venait d'avoir du Cheikh Ibrahim El Issawi, vivre auprès de son fils Mahmoud. Il avait alors huit ans. Un conseil de famille décida de l'envoyer au « kouttab » pour apprendre à lire, à écrire et à réciter le Coran. L'intraitable Mahmoud devait leur créer de nouveaux soucis. Fuyant les assommantes leçons du vieux cheikh, il s'en allait en toute hâte vers les berges de la rivière. Il sentait parfaitement que c'était là qu'il apprendrait beaucoup plus que dans le « kouttab ». En silence, il demandait à la nature son secret. Il modelait les personnages qu'il connaissait, dans diverses attitudes, il modelait les fêtes et les deuils du village, les cérémonies du retour des pélerins de la Mecque et toute la vie intime du fellah.

Mahmoud aurait pû être noyé dans les flots du Temps, comme tant d'autres. Mais sa destinée était marquée de toute éternité. Issu de la campagne, le sort voulut qu'il vint au Caire, comme les autres artisans de la renaissance de son pays: les Mohamed Abdou, les Zaghloul, les Moustapha Abdel Razek, les Taha Hussein.

La mère de Mahmoud partit vers la Mecque pour y accomplir le devoir sacré et, à son retour, elle s'arrêta au Caire chez des parents. Il lui vint alors l'idée de s'y établir pour suivre un traitement qui lui était prescrit par les médecins. Son fils ne l'accompagnait pas, ses oncles ayant jugé que la vie de la capitale serait dangereuse pour un enfant dont les mauvais instincts étaient évidents. Mahmoud resta donc au village, se consolant tant bien que mal de l'absence de sa mère, façonnant encore plus de statues. Un beau jour, une dispute s'éleva entre lui et l'un de ses cousins. L'oncle prit naturellement parti

pour son fils et, se considérant lésé dans son amour propre, le petit Mahmoud sortit de la maison familiale bien décidé à ne plus y retourner. Il s'en alla droit devant lui sur la route agricole. A l'entrée du village, le Destin qui fait parfois bien les choses, lui permit de rencontrer un vieux Cheikh original, connu dans toute la région pour son tempérament bohême. Dès que cet homme avait encaissé le prix de ses récoltes, il s'empressait d'aller dépenser son argent au Caire. De plus, il n'avait aucune sympathie pour les oncles de Mahmoud. Aussi, lorsque l'enfant lui eut raconté son aventure et son désir d'aller auprès de sa mère, il pensa que ce serait un bon tour à leur jouer et il l'emmena aussitôt avec lui vers la ville au charme ensorceleur.

Le village de Nicha fut donc une des sources qui alimentèrent la patrie égyptienne d'eau vive, après une longue période de sécheresse. C'est de là que partit une nouvelle forme de génie, un art qui sommeillait depuis des millénaires dans le peuple de la Vallée du Nil. De la petite poitrine de Mahmoud, devait jaillir un fleuve qui allait suivre son cours tout au long de son existence bouillonnante, entre la crue et la décrue.

"VENT DE KHAMSIN".

# ENTRE LA CRUE ET LA DÉCRUE

*S'il décroît, dans le ciel les dieux tombent sur la face, les hommes dépérissent... Se lève-t-il, la terre est remplie d'allégresse, tout ventre se réjouit, tout être a reçu sa nourriture, toute dent broie.*

**Hymne au Nil**
Papyrus Sallier
*(Traduction Maspero)*

## LA SECONDE NAISSANCE

Hosh El-Charkaoui, dans le quartier de Bab-el-Khalk, au sud-est du Caire, est un groupe de vieilles bâtisses habitées par des gens de conditions diverses, depuis l'ouvrier jusqu'au fonctionnaire, en passant par le rentier. Mais la caractéristique des habitants de Hosh El-Charkaoui c'est l'impression qu'ils ont de former une seule et même famille, unis dans les bons comme dans les mauvais jours. De ce coin du Caire, partent vers le cœur de la Capitale, un nombre incalculable de venelles comme des tentacules. De loin, le passant peut voir les minarets qui s'élèvent de ce quartier comme autant de bras implorant le Ciel. Dès son arrivée au Caire, Mahmoud Mouktar a vécu la vie simple des habitants de Hosh El-Charkaoui. Il devait plus tard déménager au quartier de Hanafi et d'Abdine, mais c'étaient partout les mêmes réjouissances populaires, les mêmes chansons, les mêmes jeux. C'était bien l'image haute en couleurs qu'il retrouvait, et qui complétait son expérience de la vie de campagne. Cette atmosphère fut le berceau de sa seconde naissance.

Mouktar passa quelque temps dans une petite école primaire du quartier, où il compléta les rudiments d'instruction qu'il avait assimilés à coups de martinet sur la plante des pieds, au «kouttab» de Nicha. Mais là aussi, fuyant les bancs qui lui brûlaient les fesses, le jeune Mahmoud s'en allait avec les petits apprentis-ouvriers dans les ateliers voisins, où il s'intéressait aux travaux de menuiserie, de ferronnerie et surtout de poterie. Il savait toujours voler quelques heures de la journée pour fixer sur le papier les scènes populaires qui l'avaient frappé, ou bien pour se pencher avidement sur un livre à la couverture jaunie qu'il avait acheté d'un libraire ambulant. Il se laissait alors emporter sur les ailes du temps vers « Kamar El Zamane », la princesse lointaine des « Mille et Une Nuits », et son imagination bondissait à la suite des chevaux d'Abou Zeid El Hilali et de ses compagnons, dans leurs incursions vers le Maghreb. Les gosses du quartiers aimaient à se réunir autour de lui et l'avaient surnommé « Al Omdeh », à cause, probablement, de sa « galabieh » toujours propre et luisante. Ils aimaient à venir écouter la bouche entr'ouverte d'étonnement, les histoires merveilleuses qu'il se plaisait à leur lire. Ils en oubliaient leurs misères et les fatigues de la journée. Quand Mouktar avait amassé quelques piastres, il les conviait tous à venir voir des images étranges à travers le viseur du « sandouk-el-donia »(*). Ils retenaient leur souffle tandis que passaient devant leurs yeux les héros populaires de l'Orient : Younès et Safira Aziza, Antar, le Cheval ailé du Prophète, et que le montreur y allait de son boniment.

Mais les jours fuyaient sans but pour le fils du Cheikh Ibrahim El Issawi. Ses parents s'inquiétaient de

(*) «Boîte à merveilles», sorte de caisse dans laquelle on fait passer des images derrière un viseur.

son avenir. Sa mère, craignant un mauvais sort pour son unique enfant mâle, l'avait voué à l'Azhar, tandis que ses oncles conseillaient de l'envoyer dans les écoles modernes qui venaient d'ouvrir leurs portes un peu partout au Caire, et où l'on apprenait à devenir médecin ou avocat. Dans le fond de son cœur, le jeune Mouktar sentait pertinemment que c'étaient les berges de la rivière de Nicha qui continuaient à être son meilleur maître, et, s'ouvrant à sa mère, il lui déclara qu'il ne voulait pas aller à l'Azhar, ni dans aucune autre école.

Le Caire, à cette époque, était parcouru par un souffle de renaissance. L'élite concevait parfaitement la nécessité de créer une Ecole des Beaux-Arts qui irait de pair avec la fondation de l'Université. Les idées nouvelles trouvaient naturellement des détracteurs et surtout des indifférents parmi la population, qui considérait une école pour les Arts comme une institution inutile et contraire aux coutumes du pays. Quant à l'Université, ce sont les Anglais qui s'opposaient à son éclosion. Le Gouvernement Egyptien regardait en spectateur ce bouillonnement d'idées, lorsque, dans un geste de grand seigneur, S.A. le Prince Youssef Kamal décida de fonder une Ecole de Beaux-Arts, dans une de ses propriétés de Darb-El-Gamamiz. Il fit venir à cette intention, des professeurs de France et d'Italie, et l'Ecole fut ouverte le 13 mai 1908. Quant à l'Université, elle fut fondée grâce à l'initiative de quelques personnalités égyptiennes qui répondirent à l'appel du chef du parti nationaliste, Moustapha Kamel Pacha. Les souscriptions affluèrent de partout, grâce à Kassem Amine et à ses amis, qui n'eurent de cesse que lorsque l'Université Nationale eut ouvert ses portes aux étudiants. Le quartier de Darb-El-Gamamiz et le Midan El Azhare virent alors affluer une nouvelle vie. Une théorie interminable de jeunes-gens et d'hommes mûrs

venaient là des quartiers populaires de la ville. Sur les mêmes bancs, se cotoyaient deux générations. L'une, montante, et regardant l'avenir avec anxiété, l'autre voulant rattraper le temps perdu. De ce contact devait jaillir l'étincelle du patriotisme Egyptien.

Un soir, rentrant chez lui l'âme triste, Mouktar s'entendit interpeller par un de ses voisins :

— Es-tu au courant ?

— De quoi ?

— On vient d'ouvrir une Ecole de Beaux-Arts à Darb-El-Gamamiz.

Il ne répondit rien, mais une lueur d'espoir fit briller ses yeux sombres. L'idée qui sommeillait au fond de son être, s'éveilla tout d'un coup. Durant toute la nuit, émanant du tréfonds de son inconscient, elle prenait corps. Et, avec le soleil, il avait l'impression de renaître à la vie. Mouktar avait alors dix sept ans... Que d'années perdues ! Mais combien d'autres terminent leur existence terrestre sans avoir trouvé leur Chemin de Damas ! Leurs aspirations meurent avec eux. Combien d'autres, après leur naissance physique n'ont pas eu le bonheur de connaître cette seconde naissance, la plus belle et la plus passionnante !

Il faisait à peine jour, que Mouktar était devant la porte de l'Ecole de Darb-El-Gamamiz. Que de fois, passant devant cette porte, il ne s'était même pas arrêté. Mais aujourd'hui c'était bien différent. Elle représentait pour lui la Porte du Paradis. Dans la cour de l'Ecole, il n'y avait, à cette heure matinale, qu'un gardien qui lui dit d'attendre l'arrivée du directeur. Mouktar se mit à l'arpenter de long en large et chaque minute lui semblait un siècle. Pour tromper son impatience, il se mit à dessiner sur les murs des chevaux, et encore des chevaux. Tout à coup, il entendit derrière lui une voix: «Que fais-tu là petit ?» Il se retourna effrayé, et vit un homme de haute

stature, le visage rougeoyant, un chapeau sur la tête. Constatant un sourire bienveillant qui se dessinait sur les lèvres de l'inconnu, notre artiste trop pressé de montrer ses talents fut mis en confiance. Il répondit aussitôt avec une assurance qui n'était pas pour déplaire au directeur : «Monsieur, je veux entrer dans votre Ecole!». Guillaume Laplagne, à qui S.A. le Prince Youssef Kamal avait confié la direction de l'Ecole de Darb-El-Gamamiz, devinant derrière ces yeux de feu, l'enthousiasme, ce dieu intérieur sans lequel l'Art ne peut éclore, l'admit d'emblée parmi ses élèves.

Cette décision du jeune Mouktar jeta la consternation au sein de sa famille qui ne voyait pas de différence entre un sculpteur et un peintre en bâtiments.

Le nouvel élève vit arriver chaque matin dans cette école, qui était gratuite à ses débuts, un mélange hétéroclite de jeunes-gens en «galabiehs» traînant leurs socques qui claquaient sur le dallage, d'autres en turbans, et même des hommes mûrs venant là par curiosité et pour passer le temps. On pouvait y rencontrer également de jeunes européens établis au Caire. Dès le début, les professeurs Laplagne, Forcella et Piron, surent déceler parmi cette foule bariolée, les talents sincères qu'il fallait retenir, des curieux qu'il fallait écarter. Il ne resta qu'une centaine d'élèves, parmi lesquels se trouvait Mahmoud Mouktar.

Cette rencontre entre Mouktar et Laplagne marqua le tournant décisif dans la vie de notre sculpteur national. Guillaume Laplagne, en effet, accomplissait la mission qui lui était confiée comme un sacerdoce, et l'on ne dira jamais assez l'influence heureuse que cet artiste français eut sur toute la vie de Mouktar. Il encouragea chez son élève toutes les valeurs morales qui font le véritable artiste : le goût de la liberté et de l'indépendance, l'amour du grand et du beau, le sens de la justice et de la vérité.

Constatant que son protégé aimait la solitude qui retrempe le caractère et exalte l'imagination, il lui avait réservé, faveur exceptionnelle, un petit atelier spécial à l'école. Touché par son ardeur au travail et sa sincérité, il lui laissait entière liberté d'action, ne le brimant jamais, cultivant ainsi sa forte personnalité.

La rigueur de cette vie quasi-monacale que menait Mouktar entre son atelier et sa maison, fut tempérée — nous raconte Mohamed Hassan Bey, compagnon de Mouktar, actuellement Contrôleur Général des Beaux-Arts — par l'arrivée au Caire de deux jeunes artistes de l'Ecole des Beaux-Arts de Paris, venus en voyage d'études. Toujours gais, toujours boute-en-train, ils apportaient avec eux cette atmosphère si plaisante des ateliers parisiens, ce climat propice à la fantaisie et à la création artistique. Mouktar en fut séduit et grisé. Se sentant le frère d'élection de ces artistes, il se mit à les suivre jusque dans leurs habitudes vestimentaires. On le vit s'affubler d'une longue lavallière et son chef se recouvrit d'une tignasse absalonienne. Cette abondante toison, qu'il avait rousse à cette époque, était d'ailleurs fort étrange sous un tarbouche. Elle eut le don de susciter l'ébahissement des Cairotes. D'aucuns croyaient qu'il portait cette chevelure en témoignage d'un deuil sévère ou pour conjurer le mauvais sort. D'autres, plus avisés, se gaussaient impitoyablement de l'excentricité de son allure. Mais, au milieu des uns et des autres, il passait imperturbable, méprisant, comme tout artiste qui se respecte, les philistins.

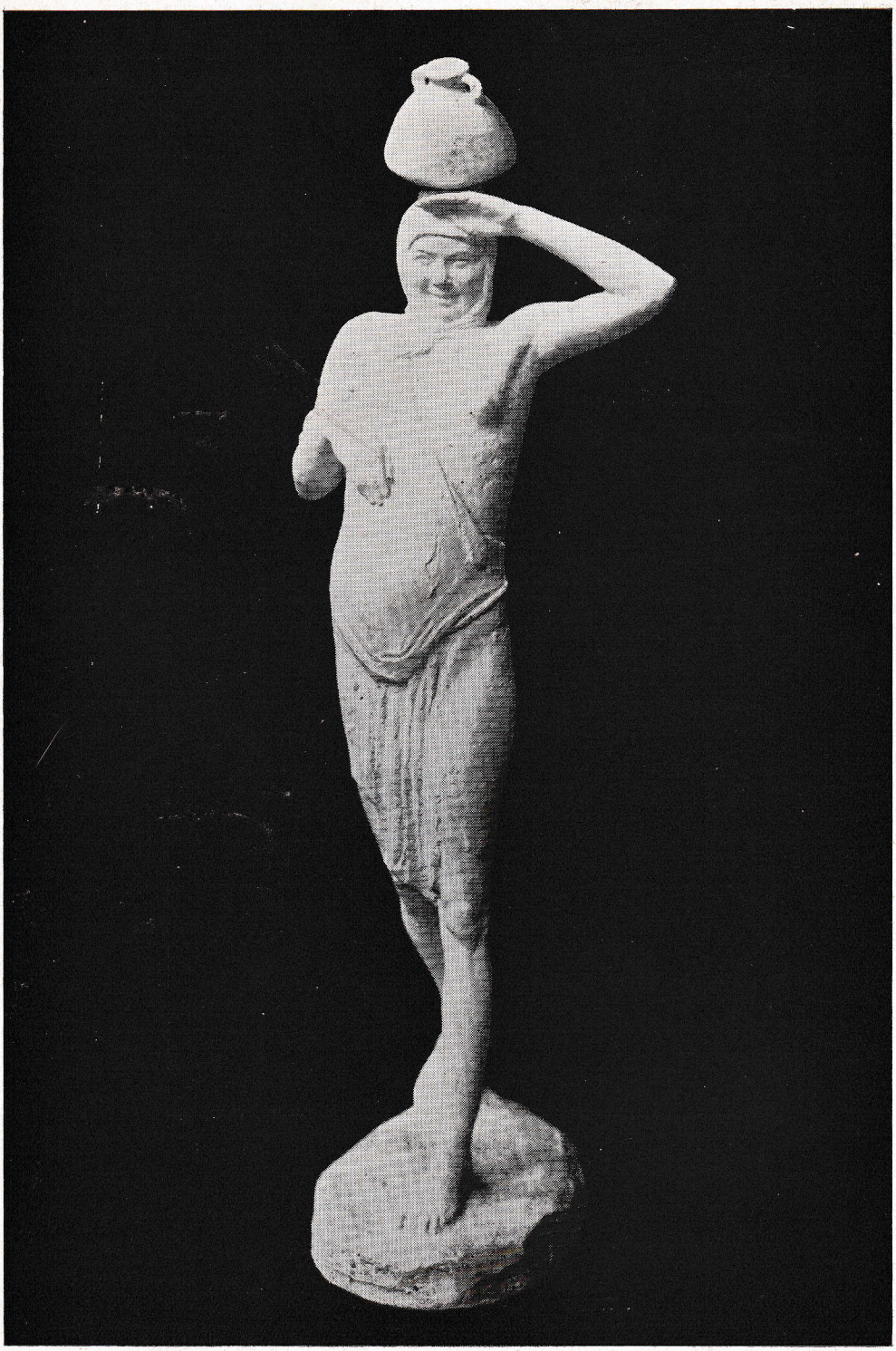
Travaillant d'arrâche pied, Mouktar étudiait et créait toujours de nouvelles œuvres. Il emportait parfois une de ses statues chez lui pour la montrer à ses parents et obtenir d'eux un mot d'encouragement. C'était peine perdue. Il ne rencontrait que l'indifférence plus décevante que les reproches. Ses deux jeunes sœurs s'intéressaient,

Mouktar à l'Ecole des Beaux-Arts
de Darb-El-Gamamiz, en 1910.

Nabaouia El Badraoui, mère de l'artiste.

"LE MENDIANT", œuvre exécutée durant les années d'étude à l'Ecole des Beaux-Arts du Caire, en 1911.

"TROIS MENDIANTS AVEUGLES", œuvre exécutée en 1929. (coll. Coutan, Paris).



"JOUVENCELLE", œuvre influencée par la technique de l'Ecole des Beaux-Arts de Paris.

Mouktar tandis qu'il était directeur du Musée Grévin.
(Photo Abel, Paris).

cependant, à ces figurines, comme on s'intéresse à des jouets. Ceci lui donna l'idée d'organiser dans sa maison une exposition, à laquelle il convia tous les amis et voisins du quartier.

Les rêves héroïques continuaient plus que jamais à hanter son âme éprise d'idéal et de sacrifice. L'atmosphère générale qui régnait alors dans le pays s'y prêtait d'ailleurs. L'étincelle de patriotisme allumée par Moustapha Kamel avait galvanisé tous les Egyptiens et les avait groupés autour d'un même but: l'indépendance de l'Egypte. Dans les journaux, on ne lisait que des contes et des études se rapportant à notre gloire passée. Dans les boutiques de libraires, s'étalaient sur les rayons, les traductions de Farah Antoun, relatant l'épopée de Saladin et du Royaume de Jérusalem, celle du Calife Haroun El Rachid. Gorgui Zeidan publiait sa série des «Héros de l'Islam». Au théâtre, Salama Higazi et Abdallah Okacha récitaient des poèmes épiques. Se laissant emporter par le souffle unanime, Mouktar sculpta alors, la statue équestre de «Kawla bent El-Azwar», cette extraordinaire figure de Jeanne d'Arc de l'Orient, qui libéra de l'esclavage les femmes de Tobbah et de Himiar, au premier siècle de l'Hégire. Il campa également un projet de monument à la gloire de Tarek Ebn-Ziad, conquérant de l'Andalousie. Voulant honorer notre jeune mouvement national, il fixa dans la pierre l'effigie de Moustapha Kamel et celle de Mohamed Farid.

Son ardeur patriotique ne s'arrêtait pas à la reproduction artistique. Il voulut se mêler aux foules pour revendiquer une Constitution Nationale. Un jour, tandis qu'il était parmi les manifestants, Place d'Abdine, il aperçut le Commandant de la Police, Mansfield Pacha, qui fonçait dans la foule sur son cheval, sans égards pour les manifestants. N'écoutant que son humeur belliqueuse, Mouktar bondit sur lui comme un léopard et le

désarçonna. Il fut arrêté et conduit en prison. Mais, faute de témoins à charge, on mit l'accident sur le compte d'un écart du cheval et il fut relâché. De retour à l'Ecole des Beaux-Arts, il prit la tête d'un nouveau mouvement. Les revendications concernant le Droit Personnel et la Liberté Individuelle prenaient en ce temps là racine dans le peuple, à côté de celles de notre Indépendance Nationale. Ces idées nouvelles étaient propagées par Loutfy El Sayed et Moustapha Kamel. Elles trouvèrent naturellement un terrain propice parmi les étudiants de l'Université et ceux de l'Ecole des Beaux-Arts. Mouktar prenant la tête du mouvement, haranguait publiquement la foule. L'état d'effervescence fut tel, que le directeur de l'Ecole fut contraint de le licencier avec quinze de ses camarades.

Encore dans l'ivresse de leur patriotisme, ces jeunes-gens se rencontraient tous les soirs chez Mouktar. Ils passaient leurs soirées à chanter les hauts-faits des héros de l'Islam. Mais à la longue, ils commencèrent à sentir le vide de leur existence. En se côtisant, ils louèrent un magasin non loin de l'Ecole des Beaux-Arts, et là, ils venaient tous les jours travailler et sculpter. Le soir venu, Mouktar attirait chez lui ses camarades, et ils parlaient d'art à perdre haleine. Ceci dura jusqu'au jour où, se rendant compte de leur attachement à l'Art, Guillaume Laplagne leur fit réintégrer l'Ecole.

L'âme assoiffée d'idéal de notre Mouktar devait alors le mener infailliblement vers un grand amour. Il s'éprit follement d'une jeune italienne, nièce du peintre Forcella, son professeur de dessin. Il voua à cette Egérie une passion ardente et secrète. Il lui dédiait des poèmes, il sculptait son portrait à longueur de journée et de nuit. Il se garda bien cependant de lui déclarer sa flamme, trop heureux de brûler ainsi dans l'ombre. La jeune italienne devait continuer toujours à ignorer

cet amour qui consumait le cœur du jeune artiste oriental. Ce sentiment profond inspira à Mouktar plus d'une œuvre. Il lui inspira notamment une statue de « l'Amour », où il extériorisa toute sa passion contenue. Chassé de son lit durant les nuits chaudes de l'été, il modela une jeune fille ailée et rêveuse, auprès de laquelle deux colombes se bécotaient amoureusement. Cette œuvre d'un sentimentalisme touchant et dans l'esprit de l'époque, suscita l'admiration de son ami Mahmoud Khayrat, lequel décida d'en envoyer la photo au professeur Laplagne qui se trouvait en France. La réponse ne se fit pas attendre. Laplagne déclarait dans une lettre que Mouktar garda précieusement : « L'œuvre est intéressante. Je continue à affirmer que Mouktar sera un jour la gloire de l'Egypte et même de l'humanité ». Plein de fierté et de joie, Mouktar répétait à qui voulait l'entendre, les propos de son maître. Il aurait voulu brûler les étapes pour voir se réaliser la prophétie.

En 1910, eut lieu au Club Mohamed Aly, situé alors à la rue Madabegh, la première exposition des élèves de l'Ecole des Beaux-Arts. Les œuvres de Mouktar y figuraient en place d'honneur, notamment un buste de son camarade Mohamed Hassan. Laplagne fier de son élève, le présentait à tout le monde et décidait le Prince Youssef Kamal à l'envoyer en mission d'études à Paris.

Cette première victoire devait transformer le fils du Cheikh Ibrahim El Issawi. Il sentit au fond de son être qu'il ne devait plus compter que sur lui-même. Aussi, adopta-t-il définitivement le seul nom de Mahmoud Mouktar, faisant abstraction de celui de son père. Et plus tard, à Paris, il devait répondre à quiconque l'interrogeait sur ses origines : « Je suis le fils d'un modeste fellah de la terre égyptienne ».

## SUR L'AUTRE RIVE

La traversée de la mer fut pour Mouktar une expérience nouvelle. Il rencontra des personnages et des types inconnus pour lui et qu'il aurait bien voulu fixer dans la pierre. Il se contentait pour l'instant de les caricaturer. Plus tard, maintes fois, il devait parcourir dans un sens ou dans l'autre la Méditerranée, mais ce premier voyage devait s'incruster dans sa mémoire. Il sentait qu'il allait vers un autre monde, une autre civilisation.

A peine avait-il débarqué à Marseille, qu'il prenait le train pour Paris, impatient de connaître la Grand'Ville que lui avait tant de fois décrite son maître Laplagne. Son premier contact avec Paris ne fut pas heureux. La nuit couvrait sous son manteau toutes les merveilles de la Capitale de l'Art. Il avait pris un fiacre, qui le mena à travers des ruelles sordides, lui rappelant celles de son quartier de Darb-El-Gamamiz. Le cocher le conduisit vers un hôtel minable d'aspect qu'un portefaix lui avait indiqué à la gare. Sa chambre, dans un sous-sol humide,

était éclairée par la flamme vacillante d'une bougie. A Alexandrie, il avait vu des maisons éclairées par la fée électricité. Etait-ce cela Paris ?

De bon matin, le lendemain, il se précipitait chez le sculpteur Coutan, à qui il était recommandé. Cette rencontre le réconforta. Bien que ne comprenant pas tout ce que lui disait le maître d'atelier de l'Ecole des Beaux-Arts de Paris, la voix empreinte de bonté et l'intérêt que semblait lui témoigner cet artiste, lui redonnèrent confiance.

Après quelque temps, qu'il passa à parcourir les grands boulevards, émerveillé par tout ce qui tombait sous ses yeux, Mouktar commença à visiter méthodiquement les musées et les académies libres, en attendant l'ouverture de l'Ecole des Beaux-Arts. Un univers nouveau s'ouvrait devant lui. Affamé de science et de connaissance, il se jeta tête baissée dans les milieux intellectuels et artistiques de la Ville Lumière.

Ses premiers jours à l'Académie des Beaux-Arts, furent quelque peu mouvementés. Ses camarades, suivant la coutume admise et immuable, devaient le faire passer par le baptême du feu. Ils avaient aussitôt repéré sa trogne et son allure gauche et exotique. C'était en effet le premier Egyptien qui franchissait le seuil de l'Ecole de la rue Bonaparte. Il représentait une aubaine pour eux. Ils commencèrent donc par le mettre à poil, le placèrent ensuite sur un pavois, et lui enfoncèrent sur la tête une tiare en papier de couleurs sur laquelle était inscrit : Ramsès. Dans cet accoutrement, Mouktar fut promené à travers les rues de Paris, au milieu des chants et des cris les plus effarants. Au café Bonaparte, on lui avait préparé un festin. Toujours pieds et poings liés, il fut nourri de force par quelques-uns de ses camarades, tandis que d'autres lui jetaient au visage les noyaux d'olives et les coquilles d'huîtres, faisant mine d'honorer ainsi le

pharaon illustre. Cette réception devait débarrasser Mouktar de sa timidité de jeune oriental et le jeter de plain pied dans la vie artistique parisienne.

Aux examens d'admission à l'Ecole des Beaux-Arts, il se classait premier sur 100 concurrents. Ce succès fit une forte impression sur ses camarades, qui commencèrent à avoir plus de considération pour le moderne Ramsès. Le professeur Coutan, se rendant compte du talent du jeune Egyptien, lui tendit une main amicale et remplaça, loin de son pays, son maître Laplagne. Ce premier succès devait donner à l'enfant de Nicha une grande confiance en lui-même et il écrivit à sa famille : « Je vois mon avenir se dessiner nettement devant moi. Ce n'est plus qu'une question d'étapes que je franchirai avec le temps, avec de la patience et un dur labeur ». Cette confiance en son destin de sculpteur ne devait plus l'abandonner. Il citait avec fierté les passages des lettres qu'il recevait à Paris de son maître Laplagne, lui affirmant : « Vous avez un rôle important à remplir envers votre Pays ». Il recevait également des missives d'une haute portée morale que lui écrivait S.A. le Prince Youssef Kamal, son grand protecteur: « Vous êtes Egyptien, lui disait-il, et vous devez nous revenir Egyptien. Vous devez travailler consciencieusement à Paris, car nous plaçons tous nos espoirs en vous. Nous attendons avec impatience les résultats de votre ardeur au travail pour prouver que les Egyptiens ne manquent pas de suite dans les idées et ne sont pas incapables de réussir dans le domaine de l'Art, qui est une des manifestations de la civilisation. »

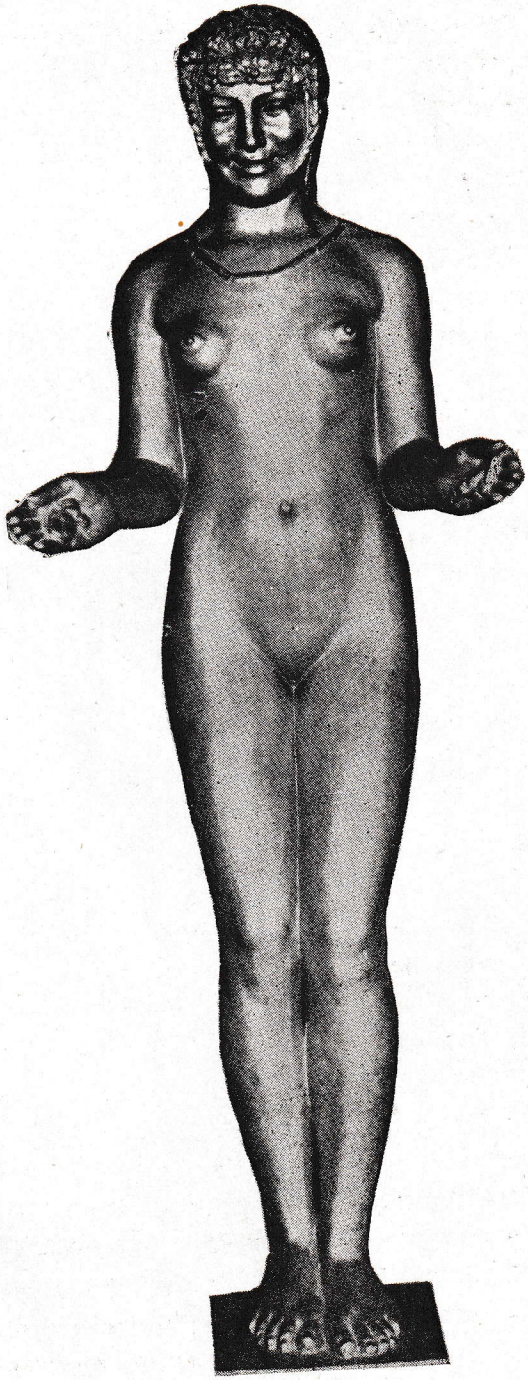
Tous ces propos encourageants et généreux devaient enflammer l'âme enthousiaste du jeune sculpteur. Il ne manquait pas une exposition particulière, après avoir visité à maintes reprises les musées parisiens. Il s'exaltait devant les chefs-d'œuvre des titans de l'art grec et ceux de la Renaissance italienne. Mais sur ces flambeaux de l'art éternel soufflait, en ce moment, les vents

violents et contradictoires des écoles modernes. Dans sa jeunesse ardente, il aurait pu suivre aveuglément ces courants, et peut-être se fourvoyer définitivement. Mais il ferma ses yeux au clinquant du modernisme et resta fidèle aux traditions de l'Ecole de la rue Bonaparte, se maintenant aux canons de l'art académique, jusqu'au jour où il termina sa formation artistique.

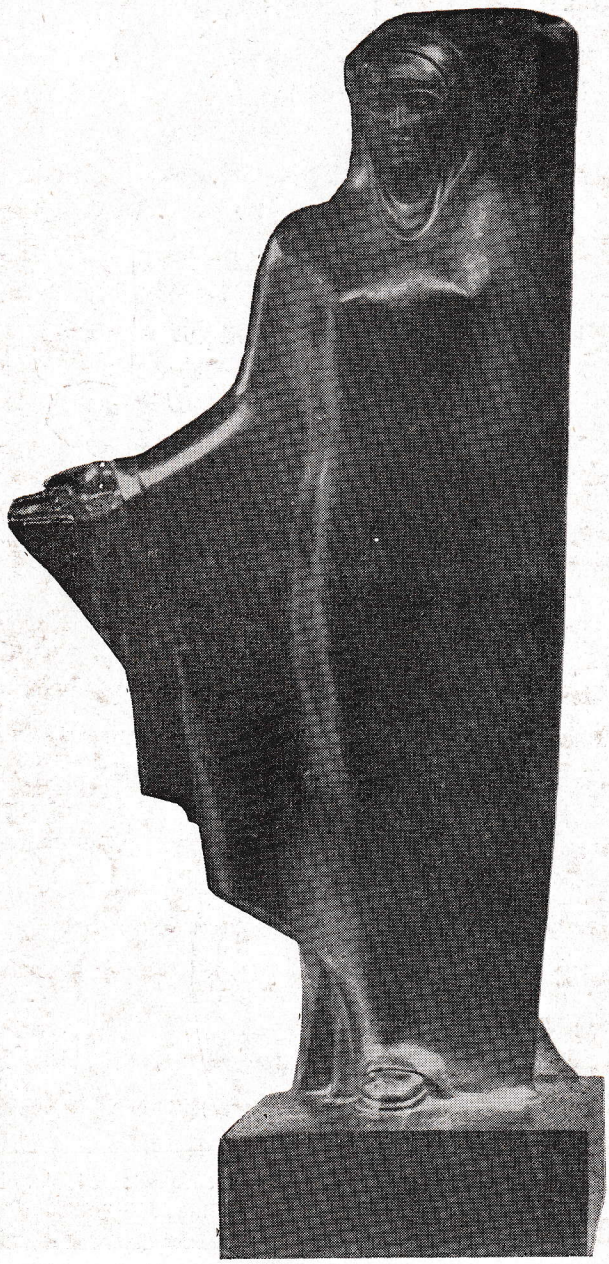
Plus les jours passaient, plus il éprouvait le charme prenant de Paris, avec sa culture, sa science, ses plaisirs. Il enrichissait constamment son esprit des multiples aspects de la Grand'Ville. Dans la pension de famille qu'il habitait alors, rue des Ecoles, il ne se sentait plus un étranger. Il ne tarda pas à se créer un petit monde à lui, entre la jeune-fille russe qui était venue pour étudier les lettres, la française qui s'adonnait à la musique, l'enfant du Nord qui voulait se perfectionner dans l'art de la couture. Il trouvait chez elles une charmante camaraderie, mais l'âme assoiffée de tendresse du jeune oriental, cherchait constamment l'amour. Il le trouva en la personne de la trop ravissante Germaine. « La Chèvre », comme l'avait surnommée Mouktar. Capricieuse et fantasque, elle n'était pas précisément une femme de tout repos. Mouktar fut d'abord médusé par le charme qui émanait de sa personne et le galbe sculptural de son corps. Il n'eut pas pour elle cet amour éthéré qu'il avait voué à la petite italienne du Caire, mais une passion violente et sincère. Le milieu dans lequel il vivait maintenant avait trempé son caractère, sans toutefois le guérir de ce besoin de se donner généreusement et sans compter. Il lui déclara franchement son amour et lui proposa de devenir son amie. Mais, à l'instar de la chèvre de Monsieur Séguin, Germaine aimait à aller faire souvent un petit tour au bois et, un beau soir, elle ne revint plus. Mouktar en subit un grand coup, et son âme effarouchée devait craindre par la suite, toute aventure sentimentale. Il se contentait de passer les matinées au café de la Rotonde,

s'entretenant avec ses copines, les serveuses de l'endroit, qui ont longtemps gardé de lui un fidèle souvenir. Il y avait aussi les camarades de l'Ecole, les voisines du quartier. Il faisait souvent avec elles de charmantes escapades vers les sommets neigeux ou le bord de la mer. Leur amitié lui réchauffait le cœur. Il devait trouver même chez certaines personnalités parisiennes, un sentiment plus fort et plus stable que l'amour. Au Quartier Latin, il s'était lié d'amitié avec le Roi de la Bohême, Adhémar de Géraldine, et se laissait influencer par son humeur joyeuse et insouciante, par son indépendance d'esprit à l'égard des conventions établies. Il aimait également la compagnie de Mistinguett qui était déjà célèbre, et qui lui témoignait une grande sympathie, ainsi que celle de Tristan Bernard qui l'enchantait par sa vision paradoxale du monde et son humour plein de sarcasme. Toutes ces fréquentations l'aidaient à se libérer des contraintes et à former sa personnalité. Il coulait des jours riches d'expérience, entre l'Ecole des Beaux-Arts et son atelier de la rue François Guilbert, cet atelier qu'il n'avait pu obtenir qu'après une longue lutte avec l'inspecteur des missions. Il n'eut gain de cause que grâce à l'intervention généreuse du Prince. Cet atelier donnait également sur la rue des Volontaires, sur un site calme de province, propre au recueillement et au travail, comme on en rencontre parfois, et d'une façon si inattendue, dans ce brillant et bruyant Paris. On pénétrait dans cet atelier par une entrée indépendante, on y montait par un escalier droit comme une règle, pour se trouver enfin dans une vaste pièce qui était l'atelier, attenante à deux autres qui servaient d'habitation. C'était pour Mouktar un palais de Nabab. Dans cette demeure, l'absence surtout d'une loge de concierge était une chose bien séduisante, et donnait à cette retraite tout le charme de l'intimité et de la rêverie.

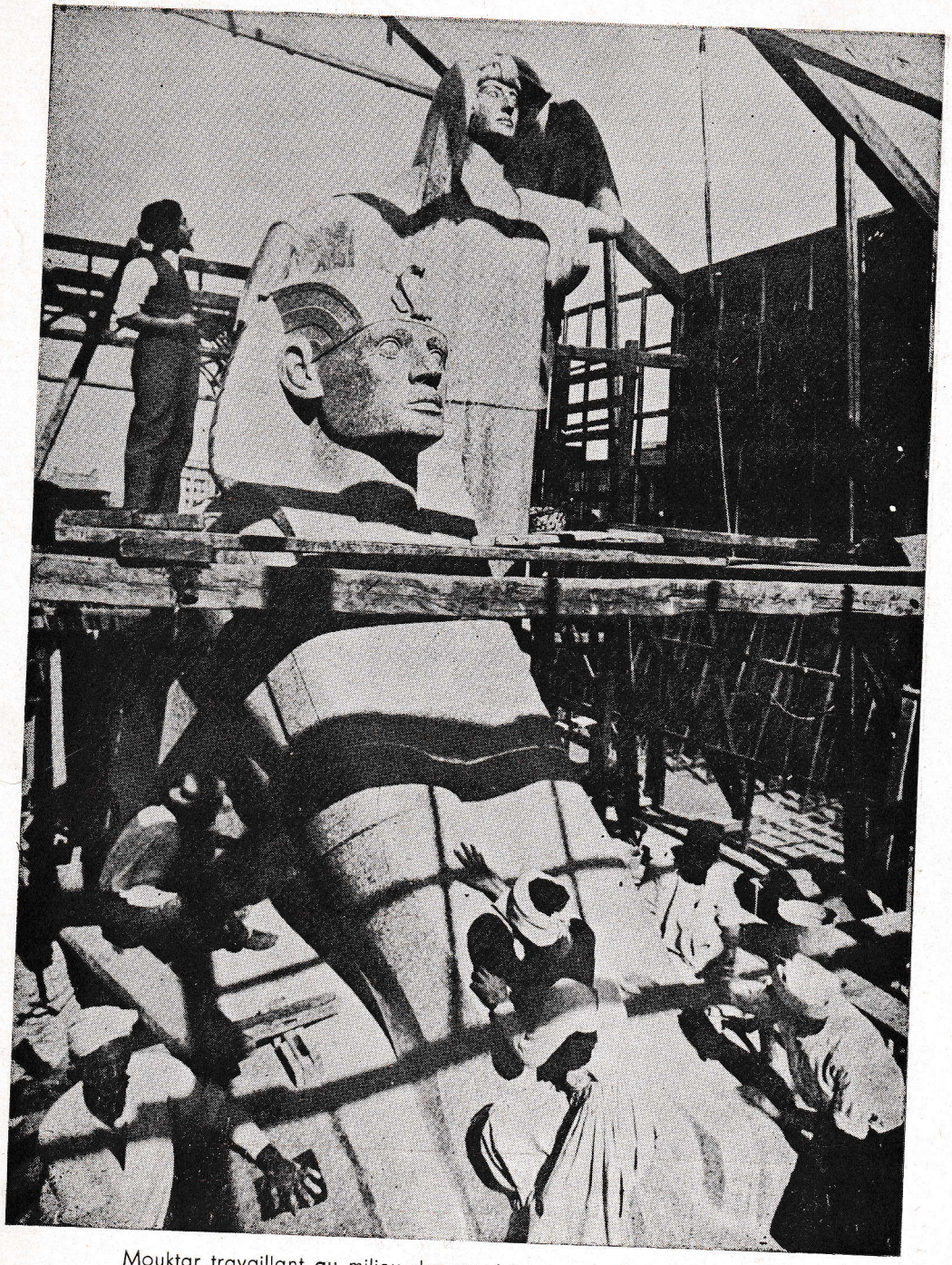
C'est dans cet atelier de la rue François Guilbert que



TROUVAILLE DANS LA VALLÉE DES ROIS
(Bronze doré. Musée d'Art Moderne, Le Caire.)



"LA FEMME DU CHEIKH-EL-BALAD" (bronze)
Musée d'Art Moderne, Le Caire.



Mouktar travaillant au milieu des ouvriers pour le finissage de son monument "LE REVEIL DE L'EGYPTE", sur la Place Bab-El-Hadid, au Caire.

Saad Zaghloul Pacha près du monument du "REVEIL DE L'EGYPTE",
avant sa pose sur le socle.

Mouktar eut l'idée et exécuta la première ébauche du « Réveil de l'Egypte ». Cette œuvre représentait alors une femme aux allures martiales, aux traits énergiques de la « Bellone » de Rodin. Elle dégaînait un sabre pour chasser les intrus du pays. Dans cette première étude, il y avait quelque chose de si vigoureux et de si farouche que l'on ne pouvait s'empêcher de penser à la « Marseillaise » de Rude. Le Professeur Coutan en était enchanté et, plus d'une fois, il venait le surprendre en plein travail dans son atelier et l'aider de ses conseils. Mouktar en fit une étude grandeur nature, lorsque, un beau matin, il détruisit le tout et refit une nouvelle ébauche dans l'esprit du monument actuel, s'étant laissé convaincre que l'Egypte étant encore un Protectorat, il serait prématuré de proposer pour une place publique du Caire, un tel monument.

En 1914, le grand rêve de Mouktar devait se réaliser: il était admis au Salon des Artistes Français et s'y taillait un beau succès avec une statue intitulée « Aïda », dont on ne connait pas, hélas ! le sort aujourd'hui. Mais cette année devait apporter la guerre à la France et emporter avec elle les joies de la paix et de la vie facile. A l'Ecole, Mouktar eut l'idée de former un noyau de quelques étudiants non mobilisés pour intéresser indifféremment les trois maîtres-sculpteurs : Coutan, Injalbert et Mercier. De la sorte, les indications d'un professeur profitaient à l'ensemble des élèves. Antonin Mercier se prit alors pour lui d'une vive affection et, n'était l'esprit de solidarité qui devait prévaloir, il l'aurait disputé comme élève à Coutan, devinant en lui, dès cette époque, le génie.

Durant l'été de cette année, Mouktar venait au Caire. Son trajet de Paris à Marseille ne devait pas être de sitôt oublié. Il devait le faire debout, ayant cédé sa place, dès le début, à une dame.

Arrivé au Caire, il fut fêté par ses maîtres qui étaient

fiers de lui et qui, constatant ses qualités, lui proposaient de prendre le poste de directeur de l'Ecole des Beaux-Arts. Mouktar qui n'avait alors que 23 ans, aurait pu se laisser tenter par une situation aussi importante. Mais il préféra continuer ses études et accomplir la mission pour laquelle il se sentait appelé. Il repartait vers son Paris, malgré les difficultés de transport au début des hostilités de 1914. Arrivé là, il ne retrouva plus ses amis qui avaient été dispersés par la guerre. Son indemnité avait été même suspendue, et il dut passer des jours de gêne, supportant d'un cœur égal ces ennuis, puisqu'il se trouvait dans l'atmosphère qu'il chérissait. Esseulé, il allait souvent vers les allées du jardin du Luxembourg, vers son coin préféré, près de la fontaine de Carpeaux. Il se consolait en pensant à la vie douloureuse de cet artiste. Aimant la solitude, il méditait sur tout ce qu'il avait assimilé avec tant d'avidité.

Pour payer une partie de sa dette envers sa seconde patrie, Mouktar s'engagea dans la main-d'œuvre civile pour le matériel de guerre à l'usine de munitions Clément Bayard, à Levallois-Perret, travaillant de nuit dix heures consécutives.

Il songea ensuite à revenir vers le sol natal. Il était aujourd'hui riche d'une longue et belle expérience acquise sur l'autre rive. Tous les compagnons qu'il avait rencontrés à Paris étaient retournés en Egypte, ayant terminé leur formation intellectuelle. L'Egypte renaissante avait besoin d'eux, et Mouktar se sentait solidaire de leur destin. Tous étaient issus de la même terre du Nil. Ils avaient bu aux mêmes sources. Un même idéal les agitait et les unissait. Le terroir égyptien les avait dirigés vers Le Caire, puis vers Paris. Aujourd'hui, leur seule ambition était de faire revivre notre ancienne gloire tout en s'appuyant sur les découvertes de la science occidentale, afin de jeter les bases d'une nouvelle ère de renaissance pour notre pays. Ils s'étaient retrouvés sur l'autre rive, pour que Taha Hussein se distinguât à la

Sorbonne par sa thèse sur « La Philosophie Sociale d'En Khaldoun », pour que Moustapha Abdel Razek y préparât sa thèse sur « L'Imam El-Chaféi », tout en donnant des cours de Philosophie Islamique à l'Université de Lyon, pour que Hussein Heikal enfin, écrivît son roman « Zeinab » en même temps que sa thèse de doctorat en droit. Par ailleurs, Mohamed Sabry éditait à Paris ses deux volumes sur «L'Empire Egyptien de Mohamed Aly et d'Ismaïl », Ahmed Deif publiait son « Mansour » en collaboration avec Bonjean, et Mouktar sculptait les statues des héros de l'Islam. Un même enthousiasme les soulevait. Ils devaient, par conséquent revenir ensemble vers le sol natal pour y jeter les semences d'une vie nouvelle.

Vers la fin de 1917, Guillaume Laplagne qui était alors directeur du Musée Grévin, quittait son poste pour s'engager comme volontaire dans l'armée, malgré ses 49 ans bien sonnés. Il se faisait remplacer par son élève égyptien préféré, Mouktar, auprès de M. Thomas, propriétaire du dit Musée. Mouktar y travailla toute l'année 1918. On lui doit les bustes des personnages célèbres de la Grand'Guerre, celui de Poincaré, de Clémenceau, de Lloyd George, de Wilson de Joffre, de Foch, de French, de Kitchener, de Pershing, des scènes de guerre: «le Rêve de Guillaume II», «le Bombardement de la Cathédrale de Reims», «le Retour des Poilus après la Victoire». Sitôt Laplagne démobilisé, Mouktar présenta à M. Thomas sa démission afin de laisser la place libre à son ancien maître. Et comme le propriétaire du Musée insistait pour le retenir, il lui répondit un seul mot, historiquement français.

Avant de s'embarquer, Mouktar voulut créer un monument pour immortaliser cet instant crucial dans l'avenir de son pays. Il eut l'idée de sculpter le Sphinx millénaire à côté de l'Egypte moderne. Un symbole. Le Sphinx qui étire ses membres engourdis par le sable du

désert tandis que la fellaha hiératique s'appuie sur le passé et lève le voile qui lui cache l'avenir, était bien dans l'esprit de cette Pléiade de la Renaissance Egyptienne.

Tandis qu'il travaillait à cette statue du « Réveil de l'Egypte », Mouktar connut Marcelle. C'était la fille d'un architecte parisien. Elle eut pour lui une profonde admiration qui ne devait pas tarder à évoluer en amour. Elle venait souvent le voir travailler et était touchée par son ardeur. Mouktar trop pris par son œuvre, ne remarquait pas l'intérêt qu'elle lui témoignait. Emporté par son enthousiasme, il n'avait qu'un but : réussir. Son travail terminé, Mouktar revint à son cœur et s'aperçut de la présence de Marcelle. Il répondit alors à sa flamme. Il l'aima de toute son âme, mieux, il fut aimé d'elle comme seuls peuvent l'être certains élus. Il l'avait surnommée, en souvenir de Baudelaire sans doute, «la Présidente», Présidente d'un cœur aimant, d'une imagination fougueuse et d'une chair meurtrie. Mouktar lui garda un cœur jeune et fidèle jusqu'à son dernier souffle.

La première maquette du monument du « Réveil de l'Egypte », n'était pas terminée, que « l'Association des Etudiants Egyptiens », votait les crédits nécessaires pour sa taille dans le marbre blanc, pensant à juste titre, que l'exposition de cette œuvre symbolique à Paris, constituerait une excellente propagande pour notre pays. Mouktar se mit alors à sculpter cette statue, ne se doutant pas qu'elle allait faire prendre un nouveau tournant à son existence. Son destin fut toujours ainsi. C'est à l'instant qu'il s'y attendait le moins que son étoile brillait de son plus bel éclat. Quittant, encore enfant, la maison familiale de Nicha, il rencontra le cheikh qui devait l'emmener au Caire. Là, c'est dans un moment de désespoir qu'il devait apprendre la fondation de l'Ecole des Beaux-Arts. A la porte de cette école, il était abordé par le professeur Laplagne qui devait intéresser au sort de son élève le Prince Youssef Kamal. Aujourd'hui, c'est la

délégation du Wafd, de passage à Paris, qui est invitée par « l'Association des Etudiants Egyptiens » et à qui on présente Mouktar. Cette délégation décidait que le sculpteur de l'Egypte Renaissante devait occuper une place digne de lui dans son pays. De retour au pays, les membres du Wafd cherchèrent à faire connaître Mouktar à ses compatriotes. Ils attendaient cependant que son œuvre soit reçue au « Salon des Artistes Français. » Quelques jours avant l'inauguration du Salon Parisien, Magd El-Dine Hefni Nassef, étudiant égyptien à Paris, publiait un article dans la revue « Al Akhbar », intitulé : « Mouktar et la Renaissance Artistique en Egypte ». Profitant de cette occasion, le Dr. Hafez Afifi, alors membre du Wafd, lança un appel au peuple pour l'érection du monument du « Réveil de l'Egypte » sur une place publique du Caire.

Le jour de l'inauguration du « Salon des Artistes Français », les étudiants égyptiens attendaient devant la porte, anxieux de connaître les résultats. Ce fut une ovation quand ils apprirent que l'œuvre de Mouktar était admise par le Jury. Et l'Egypte entière apprit la nouvelle de cette admission ainsi que les appréciations élogieuses de la critique. Les journaux du Caire traduisirent in extenso les articles des journaux parisiens, ceux du « Temps », du « Figaro », de « l'Illustration », de la « Revue Moderne », etc..

Grâce à ces articles, un remous se formait dans un peuple qui prenait conscience de lui-même. La grandeur et la beauté de ce mouvement résidait dans le fait qu'il montait du tréfonds de l'âme égyptienne assoupie depuis des siècles, et qu'il était appuyé par une élite consciente de ses droits. Amine El Rafei continuait à alimenter la propagande autour de la souscription nationale et lui consacrait les colonnes de son journal « Al Akhbar ». Deux autres membres influents du Wafd se joignirent au Dr. Hafez Afifi pour publier des articles élogieux sur

Mouktar; ce furent Wacyf Boutros Ghali Pacha, sous le titre « Notre Devoir envers Mouktar », et Wissa Wassef Bey, qui racontait sa visite parisienne à l'artiste. Mouktar sentit alors qu'il avait obtenu gain de cause et qu'il ne devait pas se dérober à l'appel de son pays.

L'Art en Egypte faisait, grâce à Mouktar, une entrée triomphale. Il était appelé par le peuple et protégé par l'élite.

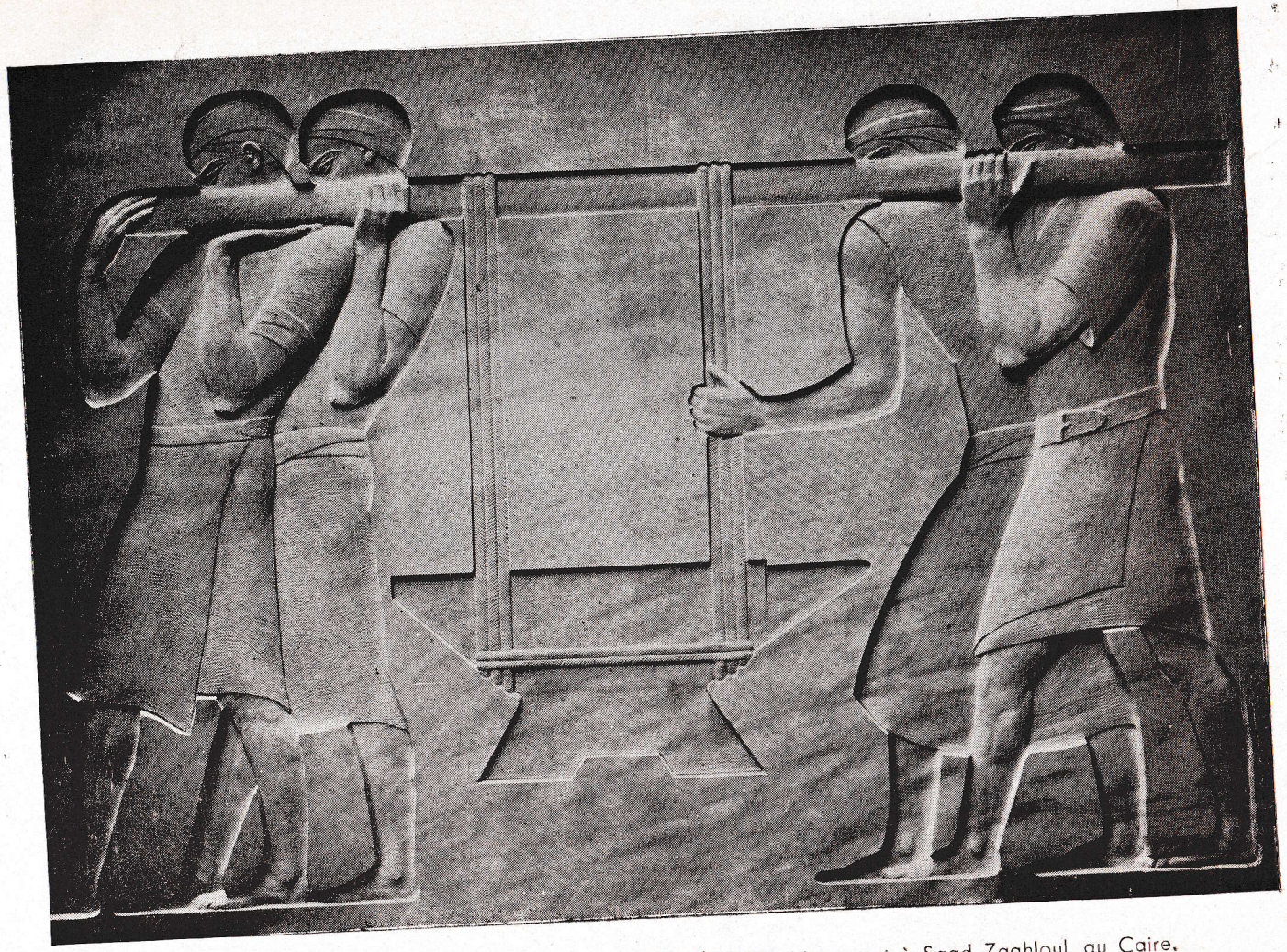
## LE RETOUR

L'Egypte attendait Mouktar les bras ouverts. Le Caire qui l'avait vu enfant chétif, il y a quinze ans, le recevait aujourd'hui en héros. Et voici que le jeune homme qui rêvait de voir son nom prononcé par ses compatriotes, devenait le point de mire de tout le pays. Son chemin était tout tracé, il n'avait qu'à se laisser porter par l'enthousiasme populaire. Les souscriptions pour son monument affluaient de tous côtés et, fait bien émouvant, c'est le menu peuple qui y contribuait surtout, des fellahs, des ouvriers, des enfants.

Le Comité chargé de veiller à l'exécution du monument, se composait de : Hussein Rouchdi Pacha, Président du Sénat, de Wacyf Ghali Pacha, de Wissa Wassef Bey, du Dr. Hafez Afifi Pacha, actuellement Président du Conseil d'Administration de la Banque Misr, de Mohamed Mahmoud Khalil Bey, actuellement Président de la « Sté. des Amis de l'Art » et du « Comité Consultatif des Beaux-Arts », de Amine El Rafeï, de Abdel Khalek Madkour Pacha, de Fouad Sultan Bey, de Me. Abdel Kawi Ahmed.

L'enthousiasme populaire se traduisait par des gestes spontanés. Les Imams dans les Mosquées, après les prières du Vendredi, exhortaient les fidèles à souscrire au Monument du « Réveil de l'Egypte ». Le Gouvernement, suivant le mouvement général, décida que la statue serait érigée à l'entrée de la Capitale, et le Conseil des Ministres adressa à l'artiste ses félicitations. Mouktar au comble de l'exaltation tint à aller lui-même vers les carrières d'Assouan, en compagnie des descendants des tailleurs de granit de l'époque pharaonique, pour choisir les blocs qui conviendraient à son œuvre. Il marcha à la tête d'une procession dans le sable brûlant, ivre d'orgueil et de joie. Il arriva jusqu'au pied de la montagne qui avait été abandonnée depuis des millénaires, depuis que les sculpteurs des colosses de Thèbes et de Memphis s'étaient retirés, et c'est sur les traces encore vivantes laissées par eux, qu'il donna le premier coup de ciseau.

Ne se contentant pas de dédier un monument à l'Egypte Renaissante, Mouktar tint à jeter les bases d'une renaissance artistique pour son pays. Tout semblait l'aider dans sa tâche. Les idées qui avaient peine à cheminer au début du siècle, s'implantaient aujourd'hui facilement dans la bonne terre d'Egypte. La Constitution, qui semblait un rêve irréalisable, était proclamée par le Regretté Roi Fouad. La « Banque Misr » qui avait été préconisée par Talaat Harb Pacha, promoteur de notre renaissance industrielle, ouvrait ses portes, appuyée par toute la Nation. La femme égyptienne enfin, qui n'osait pas soulever le voile qui lui cachait le visage, entrait résolument dans l'arène politique, sous l'impulsion de Hoda Charaoui. Des hommes nouveaux portaient avec fierté le flambeau de notre renaissance littéraire et scientifique. Devant cet enthousiasme unanime, Mouktar jugea que la route était ouverte et qu'il n'avait qu'à avancer.... Il devait rencontrer, hélas ! plus d'un obstacle.



LES FORGERONS. — Fragment du bas-relief "LES MÉTIERS". Monument à Saad Zaghloul, au Caire.

"LES BATISSEURS"
Monument à Saad Zaghloul, au Caire.
Fragment du bas-relief : "LES MÉTIERS".

"LES MENUISIERS". — Fragment du bas-relief : "LES MÉTIERS". Monument à Saad Zaghloul, au Caire.

"LES POTIERS ET LES LISSIERS".
Fragment du bas-relief: "LES MÉTIERS". Monument à Saad Zaghloul, au Caire.

## LA LUTTE POUR L'IDÉE

L'enthousiasme populaire ne suffit pas. La bureaucratie qui tue les plus beaux élans veillait, et devait fourrer partout son nez crochu chevauché par des lorgnons de myope. Les crédits étant épuisés, les travaux pour l'érection du Monument du « Réveil de l'Egypte », furent interrompus. Mouktar aurait pu recourir au Prince, mais son orgueil le lui interdisait. L'arrêt des travaux ne fut pas, heureusement, de longue durée. Wissa Wassef Bey devait se dresser au Parlement pour défendre l'Art et obtenir de nouveaux crédits. Saad Zaghloul Pacha, qui était alors à la tête du Gouvernement, décida que la statue serait terminée aux frais de l'Etat et il chargea Osman Moharram Pacha, Ministre des Travaux Publics, de veiller à son exécution.

A peine tranquillisé quant à la réalisation de son œuvre, Mouktar écrivait au Prince Youssef Kamal une lettre émouvante pour lui annoncer la bonne nouvelle et l'assurer de son indéfectible dévouement : « Altesse ! lui disait-il, permettez-moi d'abord de vous faire savoir qu'à aucun moment je n'ai cessé de penser que ma personne

était une chose dont seule Votre Altesse avait le droit de disposer librement. J'avais 16 ans quand je suis entré dans votre Ecole. Aujourd'hui, j'en ai 33. Je n'étais alors rien, ou presque rien. La bonté et les soins compatissants de Votre Altesse, ont fait de ce rien, un homme ».

Le projet du Monument passa donc, des mains du Comité, à celles de l'Etat. Ici, les fonctionnaires du Ministère des Travaux Publics, jugeant que l'exécution d'une statue sur une place publique, ne différait pas de toute entreprise de construction, voulurent soumettre l'artiste aux exigences de leur autorité de scribes. Or, Mouktar était d'une indépendance farouche. Il ne considérait pas la question du point de vue personnel, mais il tenait à voir l'Art respecté dans une Egypte Renaissante. Il ne pouvait admettre que l'on s'immisçât dans des questions purement techniques. Un jour, il fut contraint de chasser à coups de pied, un haut fonctionnaire qui était venu dans son atelier pour lui donner, sur un ton péremptoire, des conseils qui puaient l'incompétence.

Sentant confusément que sa vie ne serait pas de longue durée, Mouktar mettait les bouchées doubles. Il déployait une activité surhumaine pour jeter les bases d'une renaissance artistique pour son pays. Il commença par dresser un rapport détaillé au Ministre de l'Instruction Publique sur l'état lamentable dans lequel croupissaient les Beaux-Arts. Dans ce rapport, il citait « l'Art comme une force vive et une source de richesse nationale ». N'étant pas écouté d'une oreille attentive par les milieux gouvernementaux, Mouktar ne se découragea pas. Il allait partout claironnant ses idées de sa voix puissante. Il faisait part de ses impressions et de ses aspirations à ses amis. Il passait ses soirées dans les bureaux du journal « Al Siassa », ou bien dans le salon du Cheikh Moustapha Abdel Razek, défendant toujours âprement son point de vue. Il émettait ses idées d'un ton tranchant qui

n'admettait pas de réplique. Ses conceptions étaient nettes et toujours marquées au coin du bon sens. « On dirait qu'il sculpte les idées dans l'espace », disait de lui un ami. Il écrivait à Hussein Heikal qui était alors directeur du Journal « Al Siassa » : « Tout doit se soutenir dans le développement intellectuel d'un peuple, et vous n'ignorez pas l'importance de l'Art dans la vie humaine. La religion, l'histoire, tout le caractère d'un peuple, s'épanouissent dans les moindres manifestations de son Art ».

Comme tout pionnier convaincu de la beauté et de la vérité de son idéal, Mouktar continuera, malgré l'incompréhension des milieux officiels, à lutter comme un enragé. Il se mettait dans une colère noire chaque fois qu'il constatait une faute de goût. On le verra ainsi critiquer la nouvelle pièce en or d'une livre égyptienne qui venait d'être émise. « Au lendemain des découvertes sensationnelles faites à Louxor, s'écriait-il, des merveilles millénaires qui sont une gloire impérissable pour l'Egypte, quelle misère et quelle navrante fin pour le spectateur avisé, que cette frappe d'une écœurante banalité ! ». Les discours de Mouktar trouvaient chez certaines personnalités des échos.Adly Yeghen Pacha, Saroit Pacha et Rouchdi Pacha, lui témoignèrent leur sympathie et des encouragements qui lui permirent de continuer la lutte. Il racontait tout au long ses déboires et ses succès à ses amis français, dans des lettres où il mettait toute son âme. Il écrivait à son maître Coutan, à Georges Rémond, leur demandant conseil.

Son plus cher désir était toujours de faire pénétrer l'art dans les couches populaires. Aussi, lorsque Abdel Hamid Fahim Bey, directeur du Département des Municipalités, lui demanda d'exécuter un bas-relief symbolique destiné à être apposé sur les stations électriques dans les chefs-lieux des Moudiriehs, il s'empressa de répondre à son appel.

Quand le « Comité des Beaux-Arts » fut enfin fondé,

grâce à son incessante intervention auprès du Ministre de l'Instruction Publique, Mouktar fut désigné parmi ses membres. Il s'attela aussitôt à la réalisation des réformes qui lui tenaient à cœur : les missions artistiques à l'étranger, les crédits spécialement affectés dans le budget de l'Etat aux Beaux-Arts et la création d'un atelier à Assouan pour la taille du granit. Mais il considérait, à juste titre, que tous ses efforts seraient vains, si l'on n'établissait pas un contrôle indépendant des Beaux-Arts. Il poursuivit donc la lutte, aidé par le député Wissa Wassef Bey.

Son monument du « Réveil de l'Egypte » lui prenait tout son temps, mais cela ne l'empêcha pas cependant de continuer la lutte pour la renaissance artistique de son pays. Il participa même à un concours international pour un monument à la gloire de Kemal Ataturk, à Ankara. Il en fit une maquette, mais il ne termina pas le projet pour le présenter.

A quelque temps de là, les travaux pour le Monument du « Réveil de l'Egypte » furent de nouveau interrompus par suite de dissensions entre Mouktar et les fonctionnaires du ministère des Travaux Publics. Il vit des jours de gêne et même de misère. Mais, comme toujours, les amis qu'il avait su gagner lui tendirent une main secourable. Célestino, propriétaire d'un restaurant bien connu du Caire d'antan, lui ouvrit les portes de sa maison. Mouktar pouvait y venir déjeûner et dîner comme à son habitude. Connaissant sa superbe générosité aux jours de prospérité, le brave Célestino lui versait même, au commencement de chaque mois, L.E. 25 pour ses frais. Cette somme, inutile de le dire, ne faisait pas long feu dans sa poche. Après avoir prélevé une partie pour sa vieille mère, Mouktar distribuait le reste à des amis nécessiteux. Quand les beaux jours revinrent, il s'empressa de rendre à Célestino son argent et lui garda toujours sa reconnaissance.

Durant ces vacances forcées, Mouktar ne perdit pas son temps. Les trésors de Tout-Ankh-Amon venaient d'être découverts à Louxor, et cet événement devait lui inspirer deux œuvres magnifiques : « Trouvaille dans la Vallée des Rois » et « La Vestale des Secrets ». Il devait les emporter et partir vers Paris pour lui demander la sanction de son art. Elles furent exposées au « Salon des Artistes Français » où elles reçurent un accueil élogieux de la critique. Les journaux parisiens parlèrent de Mouktar comme du pionnier d'un art égyptien nouveau, et il fut proposé pour la Légion d'Honneur. Il reçut des lettres de partout, le félicitant et se renseignant auprès de lui de la renaissance artistique en Egypte. Il reçut entre autres, une lettre du grand sculpteur suédois Ole Bejiorson, qui cherchait à trouver un rapprochement entre la statuaire suédoise et celle des anciens égyptiens. Il l'invitait à Stockholm en ces termes : « Votre envoi au « Salon des Artistes Français », nous révèle votre art. Je tiens à vous dire qu'au cours de mes nombreux voyages à travers le monde, aucune œuvre d'art ne m'a ému autant que votre « Vestale des Secrets ». Je vous prie de me dire vos conditions pour venir exposer en Suède ».

Mouktar fut très flatté par ces alléchantes propositions, mais il n'y donnait pas suite, préférant retourner vers l'Egypte qui l'appelait.

Lorsque les difficultés furent élaguées par ses amis égyptiens, il revint vers son pays, réconforté par les appréciations élogieuses qu'il avait reçues à Paris. Les hommes du ministère durent se déclarer vaincus, mais ils ne pouvaient ôter de leur esprit le fait que, Mouktar étant fonctionnaire, il devait se soumettre à leur autorité. Le jour où il devait passer contrat pour l'achèvement de son monument, on lui demanda de présenter un certificat de bonne conduite et de bonnes mœurs, suivant la routine administrative. Mais la réponse devait être cette lettre écrite en français par l'artiste, datée du 13 janvier 1927, et

adressée au Directeur Général du Service des Bâtiments de l'Etat :

*Monsieur le Directeur Général,*

*« On me demande par lettre du 5 et 12 janvier, de fournir deux certificats de bonne conduite. Or, Monsieur le Directeur Général, j'ai une très mauvaise conduite, un très mauvais caractère et j'ai été condamné à 15 jours de prison. De plus, je porte la barbe, ce qui est très mal vu ici, je suis célibataire et je fréquente certaines maisons particulières ! »*

*« Vous voyez, Monsieur le Directeur Général, que je suis dans l'impossibilité absolue de vous fournir les certificats que l'on me réclame et me trouve ainsi condamné à n'être jamais un fonctionnaire. »*

*« Veuillez agréer, Monsieur le Directeur Général, l'expression de mes sentiments les plus distingués ».*

MAHMOUD MOUKTAR

## LES ASSISES D'UNE RENAISSANCE ARTISTIQUE

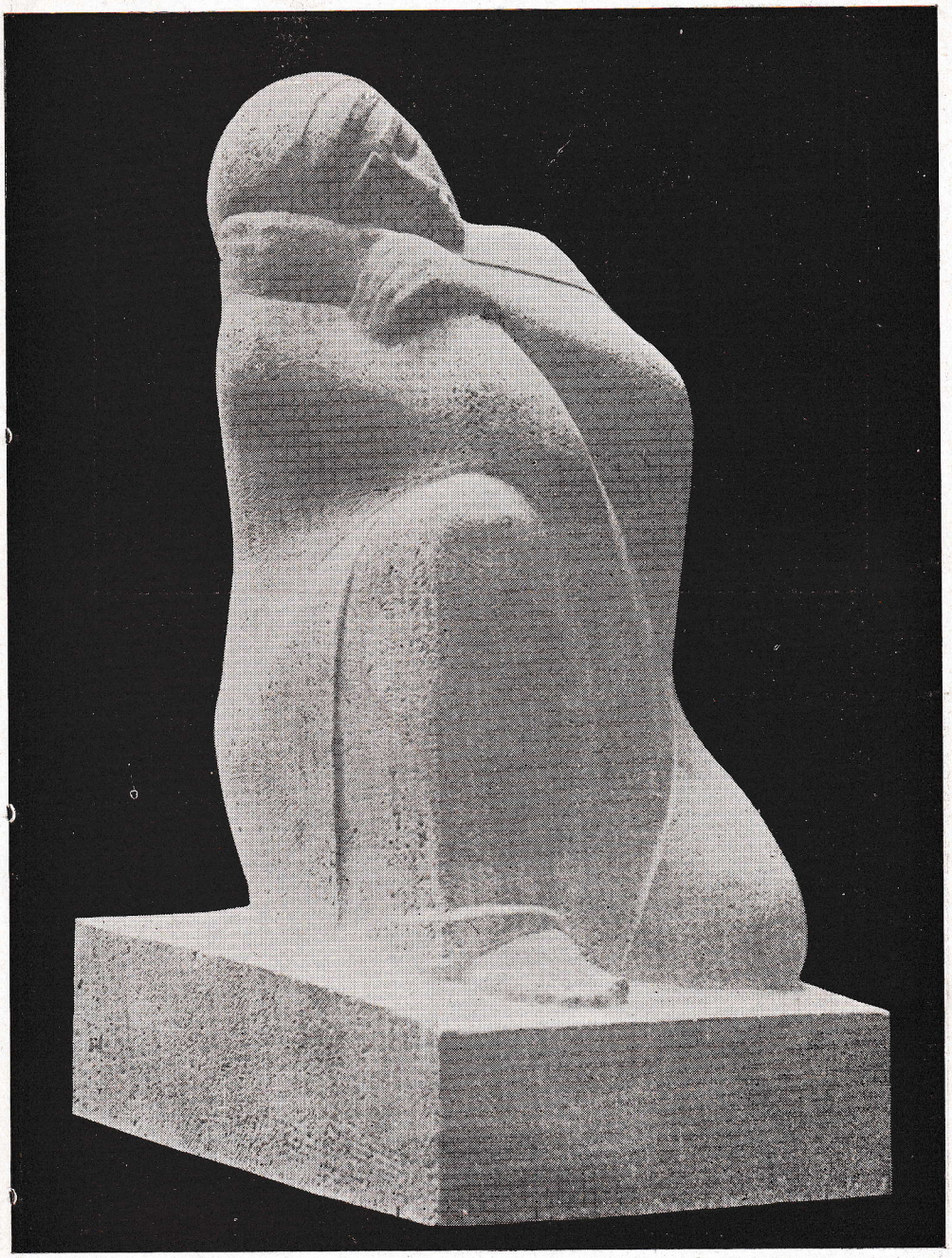
Après bien des difficultés, les idées de Mouktar commençaient à s'implanter dans le sol natal. Adly Yeghen Pacha, était en ce moment, Président du Conseil des Ministres, Saad Zaghloul Pacha, Président de la Chambre des Députés et Hussein Rouchdi Pacha, Président du Sénat. Ils avaient tous collaboré au relèvement national et ils se retrouvaient avec plaisir au pied du Monument du « Réveil de l'Egypte », rendant visite à Mouktar tandis qu'il travaillait dans son atelier de fortune, installé Place Bab-El-Hadid. Il put, grâce à leur amitié et leur influence, terminer sa statue en un laps de temps relativement court. En même temps, un décret royal était promulgué par S.M. Fouad 1er, pour la création d'un « Comité Consultatif des Beaux-Arts ». Ce décret mentionnait que Mouktar y serait nommé membre pour trois ans. Tout ceci contribuait à donner confiance à l'artiste et à lui permettre de réaliser les réformes que le pays attendait depuis longtemps. La première décision du Comité fut la création d'un Bureau

des Beaux-Arts au Ministère de l'Instruction Publique. Ce Bureau ne devait pas tarder à se transformer en un Contrôle des Beaux-Arts.

Les efforts de Mouktar dans ce Comité tendaient surtout à l'encouragement des artistes égyptiens, à la création d'un Musée d'Art Moderne et à l'embellissement des villes.

En ce temps là, l'opinion publique et les milieux gouvernementaux étaient enclins à faire de l'Université Egyptienne et de l'Ecole des Beaux-Arts, primitivement fondées grâce à l'initiative privée, des Institutions d'Etat. Mouktar ne pouvait qu'encourager une telle idée, mais il tenait avant tout à sauvegarder l'indépendance de cette école vis-à-vis du ministère. Il soumit à cet effet un vaste programme à Aly El Chamsy Pacha, alors Ministre de l'Instruction Publique, pour la création d'une Ecole Nationale des Beaux-Arts, et pour jeter les bases d'une réorganisation générale des beaux-arts dans le pays. Après la mort de l'artiste, Chamsy Pacha devait nous déclarer dans un entretien qui paraîssait dans les colonnes de la revue « Un Effort » : « Insistez bien sur une chose. C'est à Mouktar que nous devons la fondation de l'Ecole actuelle des Beaux-Arts. C'est lui qui l'a faite. C'est lui qui en a établi le programme auquel je n'ai presque pas eu de modifications à faire. Il nous avait communiqué son feu sacré, et nous ne pouvions que l'aider de tout notre cœur ».

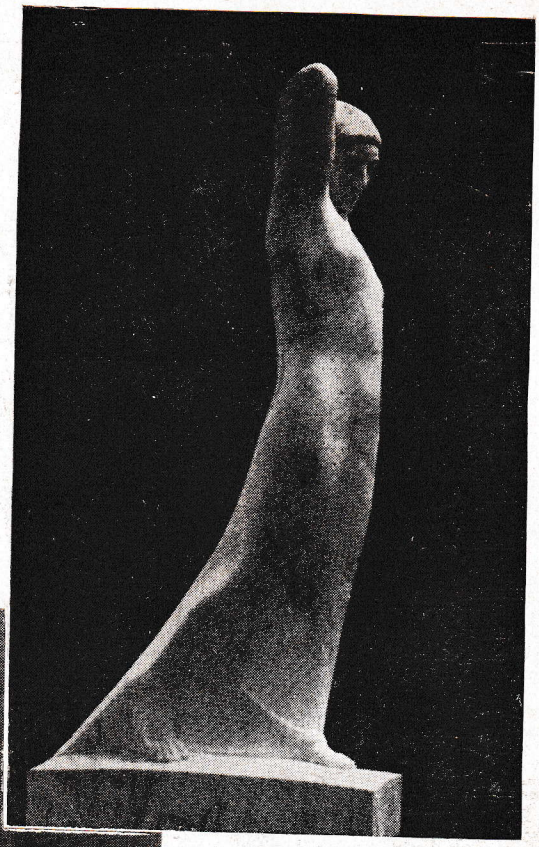
Entretemps, Mouktar ne cessait d'adresser au Ministre des rapports concernant les Beaux-Arts. Il préconisait la création de l'enseignement artistique, non seulement au Caire et à Alexandrie, mais dans les villes de province, considérant à juste titre, et songeant sans doute aux difficultés par lesquelles il avait lui-même passé, que le sens artistique se trouvait inné dans le peuple d'Egypte et qu'il était du devoir de l'Etat de l'aider à se manifester. Il préconisait également un Conservatoire



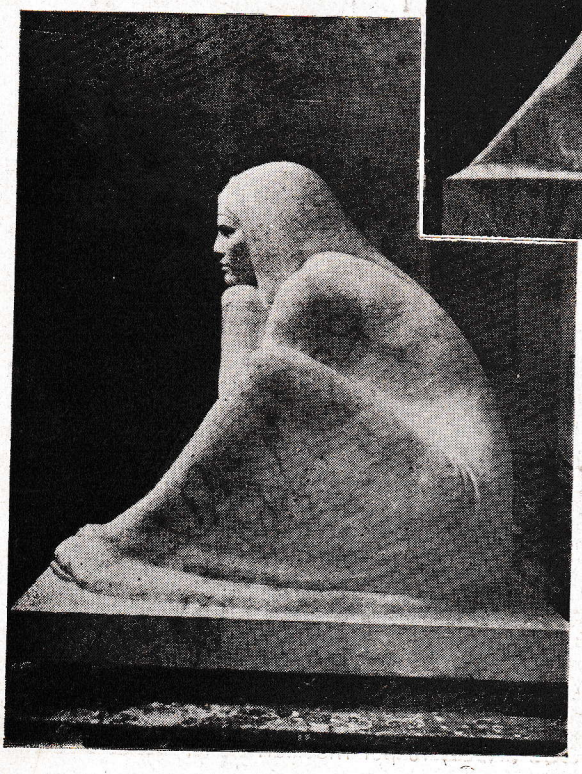
"SIESTE" (pierre)
Musée d'Art Moderne, Le Caire.

L'atelier de Mouktar au Caire, rue Antikhana...

...et à Paris, avenue de la Porte de Gentilly.



VERS L'AIMÉ (profil)



LA VESTALE DES SECRETS (bronze)
Musée d'Art Moderne, Le Caire

MAHGOUB SABET, vu par Mouktar.

Mouktar avait un sens aiguisé de l'humour. A part des caricatures sculptées, nous avons de lui toute une série de dessins humoristiques qui ont paru dans la revue satirique "Al Kachkoul". Sa tête de Turc était le Dr. Mahgoub Sabet et son cheval squelettique "MacSweeny", que l'ont peut voir ici traîné par lui.

de Musique, et cherchait avant tout à faire adopter l'idée d'un Sous-Secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts avec pouvoir exécutif, ainsi que celle d'un « Conseil Supérieur des Beaux-Arts », placé sous la présidence du Ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts. Ce Comité compterait parmi ses membres des artistes et des archéologues qui veilleraient à la protection des arts et des sites historiques qui font la grandeur et la richesse de l'Egypte. Il mena même une campagne dans les journaux de l'époque pour sauver Philae et son magnifique Temple d'Isis, qui sont submergés presque toute l'année sous les eaux du Nil.

Les efforts de Mouktar commençaient à porter leurs fruits. Des achats étaient effectués à l'étranger pour former le noyau d'un Musée d'Art Moderne, au Caire. Plusieurs élèves de l'Ecole des Beaux-Arts étaient envoyés en mission d'études à Paris et à Rome. Parallèlement, des artistes européens venaient en Egypte pour enseigner. Toutes ces activités pour la cause artistique, n'empêchaient pas Mouktar de créer des œuvres nouvelles. C'est à cette époque qu'il sculpta « La Fellaha », « Sieste », « Porteuse d'eau », « Vers l'eau du Nil », « Tristesse », « Femme du Caire ». Qu'il fixa également dans le bronze l'effigie des piliers de notre renaissance nationale : « Saad Zaghloul », «Adly Yeghen », « Saroit », « Aly Ibrahim ». Il eut l'honneur d'être reçu par le Roi Fouad, à qui il présenta en hommage de reconnaissance pour sa protection éclairée des Beaux-Arts, un marbre qu'il venait de sculpter à l'intention du Souverain : « Femme du Caire ».

Et le 20 mai 1928, eut lieu l'inauguration officielle du Monument du « Réveil de l'Egypte », au cours d'une cérémonie grandiose à laquelle assistait S.M. Fouad 1er. Ce fut pour Mouktar la consécration de son talent et lorsque, au milieu des ovations et des applaudissements,

le Grand Roi de l'Egypte Moderne fit tomber le voile qui cachait la statue, le peuple en délire vit apparaître le symbole concrétisé dans le granit de sa propre Renaissance.

## LE GROUPE DE "LA CHIMÈRE"

A son retour au Caire, Mouktar retrouvait ses anciens camarades de l'Ecole de Darb-El-Gamamiz qui avaient fondé une association dans le but d'organiser des expositions d'art. Leur mouvement avait trouvé un appui chaleureux de la part des Dames de la haute société égyptienne, notamment de S.A. la Princesse Samiha Hussein, de Mme. Rouchdi Pacha et de Mme. Hoda Charaoui Pacha. La première exposition d'art avait lieu au quartier de Faggalah, en 1919. Là, on pouvait voir les œuvres des peintres Youssef Kamel, Ragheb Ayad, Mohamed Hassan, Labib Tadros, celles du sculpteur Osman Dessouki, mort prématurément. L'année suivante, l'exposition eut lieu à « l'Ecole d'Art Industriel » et porta le nom d'« Exposition de Peinture Egyptienne ». Elle était placée sous le patronage de S.A. le Prince Youssef Kamal qui tint par ce geste à encourager les anciens élèves de l'Ecole fondée par lui. En 1921, Mouktar et ses camarades fondèrent « La Société Egyptienne des Beaux-Arts », dont la première manifestation fut une « Exposition du Printemps », qui fut prise sous l'égide des Dames Egyptiennes. Plusieurs personnalités et des amis de

l'Egypte encouragèrent ce mouvement. Ils fondèrent entre eux un comité dont le but était l'encouragement à la jeune peinture égyptienne et l'achat des œuvres exposées. Ce Comité comptait entre autres, les noms de Kamel Osman Ghaleb Bey, de Ezzat Choukry, du Dr. Sami Kamal et de P.-A. Fils.

En 1923, se fondait « La Société des Amis de l'Art » qui devait organiser le Salon Annuel du Caire. Mais Mouktar et ses amis avaient besoin, à côté d'une institution officielle, de se retrouver dans une atmosphère de bohême propice à la création artistique. Ils fondèrent donc, avec les artistes européens établis en Egypte, le Groupe de « La Chimère ». Ce groupement, des plus actifs et des plus sympathiques, devait laisser une profonde empreinte dans la vie artistique du pays. Il était composé de Mouktar, Président ; Mahmoud Saïd, Vice-Président ; Boeglin, Secrétaire ; Bréval, Trésorier. Les membres étaient : Ragheb Ayad, Mohamed Hassan, Youssef Kamel, Naghi, Charoubim, Hamdi, Mizrahi, Beppi Martin, Colucci, Brians, Innocenti, Sabry, Hardy.

Conjointement, se fondait le Groupe des « Amis de la Chimère », composé d'écrivains et de journalistes. On pouvait lire des articles de fond dans la presse de l'époque, signés par Hussein Heikal, Abbas El Akkad, Ibrahim El Mazni, Mahmoud Azmi, May Ziadé, José Caneri, Morik Brin, appuyant le mouvement artistique avec un enthousiasme du plus bel aloi.

En février 1927, eut lieu dans l'atelier du peintre Roger Bréval, rue Antikhana, la première exposition du Groupe de « la Chimère », réalisant ainsi le rêve de jeunesse des compagnons de Mouktar lorsque, à dix sept ans de distance, ils avaient loué un magasin proche de l'école de Darb-El-Gamamiz pour y travailler et exposer leurs œuvres.

Le siège du Groupe de « La Chimère » était devenu le centre intellectuel et artistique du Caire. C'est là que

se retrouvaient, le soir venu, les hommes de lettres, les artistes et leurs amis. Une atmosphère de franche camaraderie y régnait, une atmosphère de liberté et d'intellectualisme, faisant de ce coin, à l'angle des rues Antikhana et Mariette Pacha, à proximité de la haute spiritualité qui émanait du Musée d'Art Pharaonique, un Montparnasse Egyptien. A part les conférences sur les arts, les discussions animées, les visiteurs pouvaient voir les créations de la jeune école égyptienne, ils pouvaient voir les statues de Mouktar voisinant avec les peintures de Mahmoud Saïd : « L'Homme au Turban Vert », « La Jeune-Fille à la Robe Bleue ». Plus loin, les figures abyssines de Mohamed Hassan, se trouvaient près du « Printemps en Egypte » de Bréval, des « Arbres de Sidi-Gaber » de Boeglin, du « Nil » de Hardy et des « Fellahines » de Beppi Martin.

Mouktar faisait des démarches également pour que l'on traduisît la mythologie égyptienne en arabe, ouvrage qui devait être, à son point de vue, une source d'inspiration pour les artistes.

Le Groupe de « La Chimère », né dans un bel élan d'enthousiasme, ne devait pas faire long feu. Mouktar repartant vers Paris, les membres se dispersèrent. Et Roger Bréval de s'exclamer : « Mouktar était l'âme de « La Chimère », elle s'est éteinte dès qu'il s'éloignât d'Egypte ».

## LES OASIS

Au cours de son existence aride, des oasis de fraîcheur faisaient encore plus ressortir la douceur des sentiments qui éclairaient l'âme de l'artiste ; ce furent ses belles amitiés et ses grandes amours. Depuis sa prime jeunesse, Mouktar avait un culte pour l'amitié. Il pensait comme Aristote : « Que toute œuvre, toute ville même, ne se fondent et ne se construisent que par l'amitié ». Il devait rencontrer partout où il passait des attachements profonds et fidèles, auxquels il donnait en retour tout son cœur. Autour de ses amitiés, il savait créer une atmosphère charmante chargée de souvenirs, qu'il traduisait parfois en poèmes. Pour Mouktar, l'amitié était l'huile qui alimente la lampe de vie. Il attendait parfois des heures le passage d'un train dans une gare, pour voir, entre deux sifflements de la locomotive, un visage ami. Il lui arrivait de faire de kilomètres, pour découvrir une variété de fleurs ou un cadeau qu'il savait pouvoir faire plaisir à celle ou celui qui le recevrait. Il n'était pas de ceux qui se laissent guider par les contraintes sociales, son âme libérée, mettait l'amitié au dessus de toutes les contingences. Il n'était vraiment heureux à une table que si tous ses amis y étaient, et il lui arrivait d'exiger même

leur présence si on tenait à la sienne. De la sorte, une atmosphère se créait aussitôt et l'assemblée pouvait boire à la naissance de nouvelles amitiés. Tous ceux qui ont approché Mouktar ont été conquis par sa forte personnalité. Nombreux, cependant, étaient aussi ceux qui le jugeaient mal, car son vrai visage n'était visible qu'à ceux qu'il aimait. Il savait par sa voix puissante et ses traits énergiques qu'il renfrognait au besoin, mettre entre lui et les importuns, un rempart. Il n'avait cure de l'opinion des indifférents, se contentant de la chaleur de l'amitié qui réconfortait son âme affectueuse. Il se sentait riche de ces amitiés qu'il avait su contracter en Egypte et en France. Tandis qu'il travaillait à son Monument du « Réveil de l'Egypte », Mouktar s'en allait, le soir venu, vers ses amis du « Café Riche », passant des heures agréables en conversation avec le poète Hafez Ibrahim, l'écrivain Abdel Aziz El Bichri, le chirurgien Aly Ibrahim. Quand il entrait au « Bar El Lewa », il était reçu avec des ovations, par d'autres amis réunis là : Mohamed Sabry, surnommé « Al Sorboni » (le Sorbonnard), le Dr. Mahgoub Sabet, le Cheikh El Teftezani, qui avaient coutume de se retrouver dans ce coin du Caire que la revue satirique « Al Kachkoul », avait appelé alors, par dérision pour l'âge avancé et la barbe des membres de cette assemblée, « l'autre Sénat ».

Tard dans la nuit, Mouktar revenait vers sa maison du quartier des artistes, rue Antikhana. Là, il trouvait souvent une lettre de Paris, chargée d'amitié et qu'il décachetait avec émotion, ou bien, il passait une heure à lire et à méditer, car il avait toujours aimé la solitude qui permet à l'artiste de se retremper et de trouver de nouvelles sources d'inspiration. N'écrivait-il pas à son amie Marcelle : « Demain, je n'aurai pas une minute à moi : une journée laide sans solitude ».

Les amis venaient le voir travailler dans son atelier, Moustapha Abdel Razek, Aziz El-Masri, Hussein Heikal,

Hafez Afifi, Wissa Wassef, Abdel Hamid Fahim. De jeunes journalistes venaient aussi pour suivre la marche du travail et prendre ses déclarations, Edgard Gallad, Mahmoud Aboul Fath, Karim Tabet, lui posaient des questions tandis que le martellement de la masse sur les ciseaux ne cessait de retentir et que Younès El Noubi, l'aide noir de Mouktar, affûtait les instruments pour les passer ensuite à son maître. On parlait du dernier livre paru, et la voix de Mouktar s'élevait pour évoquer la grande figure de Michel-Ange ou pour faire un parallèle entre l'œuvre de Rodin et celle de Bourdelle, ou bien encore pour décrire dans une fièvreuse exaltation, une œuvre de l'antique Egypte.

Mouktar s'évadait souvent vers un site pittoresque ou historique de son pays. Parfois il s'en allait vers la campagne, puisant là, dans la vie simple et fruste des fellahs, une nouvelle raison d'espérer. Portant la « galabieh » de son enfance, Mouktar passait des nuits sous un sycomore, rêvant ou devisant sous le ciel étoilé.

Après une période de vie exubérante, il disparaîssait tout d'un coup. Il avait besoin de se retrouver pour donner la vie à une œuvre nouvelle. Certains se formalisaient de ces disparitions subites, mais les moments d'inspiration étaient trop précieux pour l'artiste, et il ne pouvait les laisser fuir. Tandis qu'il travaillait à son Monument, Mouktar s'était lié d'amitié avec la danseuse américaine qui eut un moment de célébrité, Vera Cooper. Il fit d'elle un buste aux traits pleins de douceur et de sensibilité. La grande Pavlova venait aussi passer une heure en sa compagnie, dans son atelier. Il entretenait souvent ses amis de la belle âme et de l'élévation de pensée de cette Prêtresse de la Danse.

Quand il retournait vers « son Paris », Mouktar retrouvait avec joie le vieux Moret, son metteur-au-point. Ils évoquaient les souvenirs communs depuis qu'il s'étaient connus dans l'atelier du sculpteur Escoula, rue Vaugirard.

Depuis lors, leur destin s'était lié. Mouktar n'avait pas de secrets pour son aide et ami, et il lui remettait même ses lettres pour y apporter les corrections de fautes d'orthographe qui se glissaient dans ses écrits en français, lesquels ne manquaient pas pourtant d'une belle tenue littéraire. Mouktar retrouvait également Georges Grappe qui avait vécu à l'ombre de Rodin et se plaisait à évoquer devant lui la grande figure du disparu. Il retrouvait le maître-photographe Abel, qui s'était pris d'amitié pour le jeune sculpteur égyptien dès son arrivée à Paris. Ces amitiés désintéressées et généreuses, lui faisaient tout entrevoir en beauté, et il recherchait toujours cette atmosphère spirituelle, celle du « Banquet de Platon », sans laquelle la vie n'avait pour lui aucun charme. Après Paris, il courait se retremper dans l'ambiance de Lourmarin. Il allait vers ce vieux château de Provence qui avait été restauré par les soins de ses grands amis, Laurent-Vibert et Georges Rémond, pour devenir une maison d'accueil aux artistes. Chaque année, il revenait vers Lourmarin, entraînant souvent un ami Egyptien avec lui. Ces heures passées en compagnie de Georges Rémond, de Laurent-Vibert, d'Armand Megglé, de Noël Vesper, d'Henri Bosco, devaient marquer toute sa vie. Il faisait partager ces instants inoubliables au Cheikh Moustapha Abdel Razek, qui écrivait plus tard ses impressions en rentrant en Egypte.

A côté de ces oasis que lui procurait l'amitié, sur la route de son destin, Mouktar rencontrait des coins particulièrement rafraîchissants, ceux de l'Amour qu'il portait à Marcelle. Cette jeune-femme était toujours présente dans ses pensées. Il trouvait auprès d'elle un asile et un refuge. « Sans avoir le côté serf des femmes, qui séduit tant certains hommes, elle possède tous les dons qui me sont chers » confiait-il à un ami. Il lui avouait: « Tous les aspects des choses, prennent auprès de vous un air de franchise et de jeunesse qui m'enchante ».

Les nombreux déplacements de Mouktar, l'éloignaient de Marcelle, mais il lui écrivait souvent et longuement. Leurs lettres étaient empreintes de passion amoureuse et parfois de considérations philosophiques. Il lui disait, tandis qu'il se trouvait dans le désert d'Assouan, occupé à tailler le granit pour son « Réveil de l'Egypte » : « Il y a de la tristesse dans votre lettre et j'ai presque peur de votre pensée. Elle fait dans le silence une musique trop nettement scandée, trop lumineuse et trop cristalline. Cela me touche, moi qui regarde le monde à travers des vitres, comme on regarde l'éclipse solaire à travers des verres fumés. Vous dites que « la mort est fort habitable ». Cette pensée vous a plû. Elle me plaît aussi. Il serait bien agréable peut-être d'entrer tout entier dans le délicieux néant. Comme c'est beau cette cabane dans la nuit et dans le silence, et comme on doit y dévorer avec appétit le pain dur des pensées et y boire avec joie l'eau croupie des rêves sans espoir. Si je ne vous avais pas pour m'écouter, mon amie, et parfois me sourire, c'est là que je me refugierais ».

Mais il se reprenait aussitôt, car il était bien loin de ce romantisme morbide et tragique à la Werther. Oriental et méditerranéen avant tout, il aimait la lumière et la vie. Il aimait l'Amour pour toutes les joies qu'il nous donne. « Mais je m'aperçois que je suis plein de contradictions, mon amie, ajoutait-il. Je vois qu'en cherchant à vous consoler, je tombe malgré moi dans la peinture du désespoir, tellement la littérature nous en a laissé le dessin et les couleurs dans la tête. Il est vain, il est lâche, il est peut-être honteux de penser à la mort. Il y a là je ne sais quel égoïsme bourbeux. Elle pense à nous, elle. C'est bien assez ! N'ayons pas l'air de nous en apercevoir et tant qu'il y a, à portée de notre main, un être qui a besoin de nous, est-ce que la vie n'est pas suffisamment belle ? ». L'enfant de Tombara sentait-il déjà confusément passer sur lui l'ombre de la Visiteuse ?

Mais son humeur joyeuse le poussait aussitôt à se plaisanter lui-même : « Vous êtes charmante, ma mie, et plus encore lorsque vous vous défendez contre la fatalité. Panthère au cœur païen, car vous êtes de la race des panthères, Marcelle. »

« Vous n'aimez pas que l'on badine avec vous, cela vous irrite. Moi je suis l'ours sauvage qui grimpe librement les montagnes pour regarder danser les hommes et qui grogne quand on le dérange ».

Les ombrages de l'Amour et de l'Amitié étaient pour Mouktar un philtre de jeunesse et de courage. Il trouvait aussi dans l'histoire de l'humanité de grandes amitiés, auxquelles il vouait une admiration sans bornes. L'amitié des morts lui était aussi nécessaire que celle des vivants. Depuis son enfance, il se passionnait pour les héros imaginaires des poètes arabes : Abou Zeid El Hilali, Antar El Absi. Aujourd'hui grâce à sa culture occidentale, son admiration avait découvert des héros nouveaux, elle s'étendait tout au long de l'histoire. Son livre de chevet était, comme pour Henri IV et Napoléon, « Les Commentaires de César ». Il y puisait cet esprit de précision et de grandeur qui nourrissait son âme et lui permettait de réaliser de grandes œuvres. Il se plaisait en compagnie des dieux de l'Hellade. L'aventure des fils de Cronos qui se virent frustrés et chassés de l'Olympe par leur frère aîné, Zeus, lui rappelait sa propre aventure.

Quand les obstacles devenaient insurmontables, tandis qu'il taillait le granit de son « Réveil de l'Egypte », l'artiste ne pouvait s'empêcher de s'écrier : « Pourquoi ces messieurs nous détestent-ils ? Pourquoi nous éloignent-ils, nous déconsidèrent-ils, nous humilient-ils, quand leur rôle est de nous aimer, de nous chercher, de nous enthousiasmer, nous protéger enfin ! Certes ils ne sont pas à la hauteur de leur tâche, et ne sont dignes que du royaume des ombres ». Mais là aussi, le destin de ses

héros qui était parfois tragique, le consolait, et il écrivait : « Michel-Ange a été l'homme le plus détesté par ses contemporains, car Michel-Ange avait son caractère. On l'a même surnommé « le Bourreau ». Et Phidias, le grand Phidias qui a couronné Athènes d'une gloire éternelle, n'était soutenu que par un seul homme. Lorsque Périclès est tombé, Phidias a été exilé et mourut loin d'Athènes ».

Quand on lui a supprimé les crédits pour sa statue du « Réveil de l'Egypte », il ne put s'empêcher également de penser au sort de Michel-Ange qui écrivait à son ami Fattucci : « Il y a déja plus d'un an que je n'ai reçu ma pension et je lutte avec la misère. Je suis seul au milieu de mes peines et j'en ai tant qu'elles m'occupent plus que l'art. Je n'ai pas les moyens d'avoir quelqu'un qui me serve ».

Plus d'un point d'ailleurs rapprochait Mouktar du sculpteur des géants. Comme lui, il rencontra dès son enfance, un Prince qui le prit sous sa protection. Youssef Kamal ne fut-il pas son Laurent de Médicis ? C'est dans l'école fondée par un Prince ami des Arts que tous deux furent initiés aux secrets de la Beauté. Comme Michel-Ange, Mouktar fut contrecarré par sa famille dans le choix de sa carrière. Il devait rencontrer des amis félons comme Bramante, lequel avait fait chasser Michel-Ange du Château de Jules II.

Toutes ces considérations et ces coïncidences étaient pour Mouktar un sujet de méditation et de fierté même, à l'idée que les traits qui avaient blessé le héros étaient aujourd'hui dirigés contre sa poitrine.

## SUR LE CHEMIN DE LA GLOIRE

Mouktar pensait toujours que la vie était bien courte par rapport à la longueur de la route qui mène à la maîtrise de l'Art. Aussi était-il brûlé d'arriver au but. Sentait-il déjà que son existence ne serait pas de longue durée ? Ses expositions à Paris étaient une reconnaissance et une affirmation de son talent. Il quitta donc son pays pour organiser sa grande exposition particulière dans la Capitale de l'Art. Et le 10 mars 1930, quarante œuvres de Mouktar affrontaient chez Bernheim-Jeune, rue St. Honoré, le verdict de la critique et de l'opinion publique. Ce fut un retentissant succès. Les nombreux visiteurs ne cachaient pas leur admiration, et le beau catalogue préfacé par Georges Grappe, Conservateur du Musée Rodin, disait la naissance d'un grand statuaire. A l'écart, les critiques d'art prenaient des notes, tandis que M. Paul Léon, Sous-Secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, se promenait parmi les œuvres et félicitait l'auteur. Ce fut une journée mémorable pour Mouktar, journée qui se termina par l'acquisition de « La Fiancée du Nil », par l'Etat Français, œuvre qui devait être placée dans la « Salle du Jeu de Paume » où se trouvaient réunies les créations de diverses tendances artistiques modernes.

La critique fut partout enthousiaste. A part les journaux parisiens, des articles élogieux parurent dans la presse américaine, belge et anglaise, annonçant un nouvel art en Egypte. Mouktar n'était pas encore revenu de l'ivresse de son succès, que l'Egypte lui commandait les deux statues de Saad Zaghloul, destinées à figurer sur les monuments du Caire et d'Alexandrie à la gloire de notre leader national. Il devait tout quitter pour revenir vers son pays qui l'appelait de nouveau. Il commença par exécuter les maquettes où il faisait ressortir toutes les significations que représentait pour lui « son Zaghloul ». Il voulait immortaliser, par la même occasion, l'épopée de l'Indépendance Egyptienne.

Le Gouvernement du Wafd était plus tard remplacé par un parti opposé, et les travaux en cours furent interrompus. Mouktar constatait encore une fois avec amertume que la terre de son pays ne lui était plus propice, et il repartait vers la France. « Je préfère m'en aller, disait-il, avant que l'on ne m'exile. Je n'aime la vie que dans la liberté d'esprit et dans son plein développement ».

A Paris, ses amis s'ingénièrent à lui faire oublier ses peines. Dans sa demeure qui donnait sur le Parc Monceau, non loin de la maison qui vibrait encore des discussions de Tourgueniev, de Flaubert et d'Alphonse Daudet, Mouktar se réunissait avec ses amis pour échanger des idées et évoquer des souvenirs égyptiens. Vers midi, il s'asseyait à son balcon pour profiter des doux rayons du soleil, tandis que les cris joyeux des enfants qui jouaient dans les allées du parc, parvenaient jusqu'à lui. Il se laissait aller à la rêverie et pensait combien la vie serait facile si les hommes ne s'ingéniaient pas à la compliquer. Mais Bourdelle ne disait-il pas que « l'Art est une guerre éternelle ».

S'il avait voulu accepter les postes de tout repos qu'on lui offrait en Egypte et ailleurs, Mouktar aurait terminé ses jours, loin des tourments et de la misère. Mais

pour lui, la conquête la plus précieuse était celle de sa liberté. Il pensait également à l'instar de Bourdelle que : « le secret de l'Art est dans l'Amour ».

C'est alors que, malgré ses soucis, il revenait vers les sources de son Art. Son génie poursuivait son évolution artistique. Il sculpta en ce moment « le Fellah », et reprit son sujet de la « Reine de Saba ». Il étudia la vie de Cléopâtre, voulant représenter à sa manière, l'étrange et superbe fille des Lagides. Il rêvait de rentrer dans son pays pour réaliser un monument à la gloire d'Ahmed Arabi, le héros de la première révolution nationale contre le joug ottoman, tandis que son monument à Zaghloul, le héros de la dernière révolution populaire contre les Anglais, attendait encore dans son atelier parisien d'être coulé en bronze.

C'est à ce moment qu'il entretenait ses amis de son plus beau rêve, celui d'ériger un monument à Alexandre-le-Grand. Alexandre le plus grand des Voyageurs. Cet homme qui partit droit devant lui, qui est arrivé aux Indes fabuleuses. Il aurait poussé jusqu'au Japon, sans ses officiers qui vinrent en colère lui demander : « Quel est votre but ? et auxquels il répondit, simplement, qu'il n'en avait pas. Il n'avait que de l'imagination : la meilleure raison de voyager. « Alexandre, le plus beau visage de l'histoire humaine, écrira Georges Rémond, élève d'Aristote et par delà de Dionysos lui-même ; Alexandre, héros de l'Hellénisme qui, voulant porter la civilisation à la suite des dieux, dans ses conquêtes, vint tout d'abord demander pour une telle tâche, l'investiture de l'Egypte, savoir d'elle, qui possédait toutes les sciences, s'il était vraiment fils de Jupiter, et se rendit au Temple d'Ammon, dans l'Oasis de Siwa, accompagné des dieux de la Grèce venus s'incliner devant les dieux de l'Egypte ».

Nulle histoire, en effet, n'était plus digne d'être taillée dans le granit et coulée dans l'airain. Et Mouktar entrevoyait cet arc monumental à hauteur du Mariout, à

l'entrée du port d'Alexandrie, la belle ville fondée par lui, portant le salut aux voyageurs en vue de l'antique et hospitalière terre d'Egypte, cet arc triomphal dominé par le héros, entouré des dieux enfin réconciliés de la Méditerranée.

Oh ! la tristesse des grands rêves inachevés.....

Se berçant de toutes ces illusions et de ces grands projets, Mouktar supportait avec patience ses revers. Il rêvait de voir un jour sa vie refleurir et « son Zaghloul » prendre le chemin du sol natal.

Mais le destin, hélas ! ne devait plus lui réserver des jours de bonheur. Le fleuve de son existence devait commencer à se tarir pour atteindre enfin à la sécheresse.

SALOMON RECEVANT LA REINE DE SABA

Cette œuvre inachevée de Mouktar exhale toute la désespérance de l'artiste à l'approche de la mort. Sa chair meurtrie par un mal inéxorable semble y implorer la vie qui se détourne de lui.

# SÉCHERESSE

*"Telle est l'Egypte ; toutes ses productions et toutes ses richesses depuis Isoar jusqu'à Mancha, viennent d'un fleuve béni qui coule avec majesté au milieu d'elles. Le moment de la crue et de la diminution de ses eaux est aussi réglé que le cours du soleil et de la lune... A la plus abondante récolte succède tout à coup la stérilité."*

**Description de l Egypte par Amrou au Khalife Omar, Prince des Croyants, Successeur d'Abou Bakr.**

La santé de Mouktar commençait à donner des signes alarmants. Les premiers symptômes de son mal se manifestèrent en 1931. Il consulta divers médecins, qui ne parvinrent pas à déceler les causes de ces douleurs qu'il avait au bras gauche. Ils lui conseillèrent de prendre du repos. Mais Mouktar ne concevait pas qu'il dût abandonner la lutte et les joies de la vie, ayant à peine doublé le cap de la quarantaine. Il chercha à se persuader que sa santé était en parfait état. Il mena ainsi, durant quelque temps, sa vie habituelle, entre les espoirs et les inquiétudes. L'année suivante, fuyant la froidure de l'hiver parisien, il vint vers le soleil d'Egypte. Mais, dès qu'il sentit une accalmie, il retourna de nouveau vers son Paris. Il essaya là de terminer les œuvres qu'il avait déjà ébauchées, mais son bras lui pesait de plus en plus. Il s'en alla alors vers la campagne française. Dans le village d'Arcachon, les médecins redoublèrent d'efforts pour circonscrire le mal dont souffrait l'artiste, et en 1933, il subit une opération qui découvrit un abcès qui se cachait parmi les tissus de sa chair meurtrie. Il passa des jours sombres, endurant la douleur avec une patience admirable, soutenu par ses amis qui venaient le voir, et surtout par la présence de Marcelle. Sa volonté de vivre l'aida à

surmonter l'alerte et il quittait la villa Durandal pour retourner à Paris.

Se rendant compte que ses forces l'abandonnaient, il dut remplacer les visites aux musées, par celles des cliniques des médecins les plus réputés de son temps. Toutes ses forces vives, toute sa volonté, étaient dirigées dans le but de lutter contre la mort. Mouktar avait aimé la vie dans toutes ses manifestations, il ne pouvait admettre qu'il abandonnerait de sitôt la bataille et sa mission. Ses médecins, se rendant compte de la gravité de son mal, lui conseillèrent de rentrer au pays natal. Mouktar se prépara tristement au départ. Il regarda une dernière fois son atelier et, l'émotion lui montant à la gorge, il dit d'une voix grave à son ami Louis Moret en lui montrant sa « Reine de Saba » qui n'était pas encore achevée : « Ces œuvres te sont confiées. Elles sont du patrimoine de l'Art et de l'Egypte. Garde-les précieusement si je ne dois plus revenir ».

Parfois une étincelle d'espoir brillait dans ses yeux, et lorsqu'il fit ses adieux à ses amis venus pour l'accompagner à la gare, ainsi que nous le racontait Georges Grappe, au cours d'une conférence donnée au Caire : « Tandis que nous lui disions : « au revoir ! », il répondait en nous serrant fortement la main : « à bientôt ! ».

Son voyage de retour fut sans joie. Chaque fois qu'il s'embarquait pour l'Egypte, avant cela, il était plein de projets. Mais aujourd'hui, il emportait avec lui les rapports des médecins traitants et les radiographies. Au lieu de se promener sur le pont du bateau et de regarder la majesté de la mer qui l'enchantait, au lieu de lire un passage des « Commentaires de César », il ne quitta pas sa cabine pour lire un traité sur « La Tuberculose ».

En vue de la côte alexandrine, Mouktar vit resurgir son rêve grandiose d'un monument au fondateur de cette ville. Lorsque le bateau accosta, il perçut dans l'obscurité,

sous les lueurs des réverbères, les silhouettes amies de Mahmoud Saïd et de Jean Nicolaidis qui étaient venus pour le recevoir. Il se jeta sur eux, drapé dans son ample pélerine, et les embrassa.

Le lendemain matin, il prenait le train pour Le Caire, et, ne voulant rien changer à ses habitudes passées, il descendit à l'Hôtel Continental. On ne le vit pas s'asseoir souvent sur la terrasse. Le soir venu, il se retirait dans sa chambre et, terrassé par son mal, il se réfugiait dans le passé pour oublier ses soucis. Il songeait aux nuits pleines de gaîté qu'il vivait en compagnie de Hafez Ibrahim, au «Café Riche», ou à celles du «Bar El Lewa». Il égrenait aussi les heures passionnantes qu'il avait vécues dans les bureaux du journal «Al Siassa», et celles tellement présentes encore à sa mémoire, du Groupe de « La Chimère ». Que sont devenus ces lieux d'antan ? Le « Café Riche » avait été déserté par ses habitués, et il n'était plus aujourd'hui qu'un nom qui se balançait au vent, sur une enseigne; quant au « Bar El Lewa », il terminait dans la pénombre ses années de décadence. Le journal «Al Siassa » avait fermé ses portes, et la villa au charme champêtre où se logeait « La Chimère », était en instance de démolition pour laisser la place à des immeubles modernes de rapport. Tous ces coins hantés de souvenirs ne vivaient plus que dans les propos de quelques amis qui venaient lui rendre visite dans sa chambre d'hôtel.

Après quelques jours, Mouktar louait un petit appartement à Héliopolis, à l'orée du désert. Là, il ouvrait toutes grandes ses fenêtres pour recevoir les bienfaisants rayons du soleil, et son regard se perdait dans l'immensité dorée des sables et celle du ciel bleu.

Les amis venaient le voir. Il les entretenait avec cet espoir farouche qui ne connaît pas l'abandon total. Il les entretenait de ses projets d'avenir, de son monument à Alexandre-le-Grand, d'une exposition de ses œuvres à

Berlin... Mais il lui arrivait parfois d'entrevoir le spectre de la Mort. A ces instants, il n'admettait pas qu'on lui parlât de son art. Il entrait dans de sombres colères, et sa voix grave devenait sépulcrale. Il ne pouvait se faire à l'idée qu'il ne pouvait plus créer, que sa mission artistique devait s'arrêter là. Il ne savait comment fuir, comment tromper la Camarde. Il se proposait d'aller vers son village natal, vers la source, s'asseoir au bord du canal, à l'ombre du sycomore de son enfance. Là, il se ferait tout petit et la Visiteuse aurait bien du mal à le retrouver. Il verrait passer en silence, les «fellahas» altières dans leurs robes noires, les inspiratrices tant aimées de son art...

Mais, tandis que les prémices de ce printemps de 1934 se faisaient à peine sentir, Mouktar devait quitter son appartement pour l'hôpital Français d'Abbassieh. Rassemblant ce qui lui restait de force, il ne voulut pas se laisser porter et descendit par ses propres moyens les trois étages de l'immeuble qu'il habitait.

Entretemps, quelques jeunes-gens du Groupe des « Essayistes », dans un généreux élan, décidaient de lui consacrer un numéro spécial de leur revue « Un Effort ». Ils recueillirent des articles et des témoignages de personnalités les plus marquantes et des amis de l'artiste, pour lui offrir, comme une gerbe de reconnaissance et d'admiration, le fruit de leur travail. Hélas ! Mouktar ne pouvait attendre pour voir la publication de ce recueil.

Chaque matin, la grande Dame que fut Hoda Charaoui, venait prendre de ses nouvelles et lui apporter avec des fleurs, des mots d'encouragement que son cœur généreux lui dictait. Il lui disait en guise de remerciements: « Vous représentez pour moi notre mère Isis ». Aussi, après sa mort, chercha-t-elle, tandis qu'elle était la Présidente d'Honneur de la « Société des Amis de Mouktar, » qui se fondait aussitôt, à réunir les œuvres éparses de l'artiste, comme les fragments du corps

d'Osiris, afin de les placer dans un musée qui serait dédié à sa mémoire.

Sentant que son heure n'allait pas tarder à sonner, Mouktar voulut mourir décemment. Il demanda son rasoir et se mit en devoir de faire sa toilette. Ses mains retombaient d'épuisement. C'est alors que nous l'avons vu pour la dernière fois. Il interrompit sa pénible opération et tourna vers nous des yeux qui regardaient déjà d'autres horizons. Ne voulant pas l'importuner, nous lui avons dit : « au revoir ! ». Mais, avec une tristesse infinie dans la voix, il répondit : « Adieu ! »....

*

27 mars 1934. Le Caire était en fête. C'était le « Eid El Adha », Fête du Sacrifice (*). Le peuple en liesse se promenait avec des costumes flambant neuf. Tout le monde se rendait visite pour se congratuler et échanger des cadeaux. Dans sa chambre d'hôpital, Mouktar dont le profil émacié avait sculpté ses traits dans l'oreiller, n'avait plus la force de sourire à ceux qui venaient lui faire des vœux. Son ami Aziz El Masri Pacha était là. Il lui parla longuement. Mouktar écoutait en silence. Il demanda ensuite à son ami un crayon pour écrire ses dernières volontés, mais sa main retomba inerte et il entra dans le coma. Son corps décharné faisait à peine un renflement sous les draps blancs, sa respiration était comme un soufflet de forge et sa main droite, étendue auprès de lui, gardait les deux doigts repliés sur le pouce comme pour pétrir la glaise...

Le disque solaire d'Ammon-Râ tombait à l'horizon, derrière le rideau des grands arbres du jardin de

(*) Grand Baïram ou Eid El Kébir.

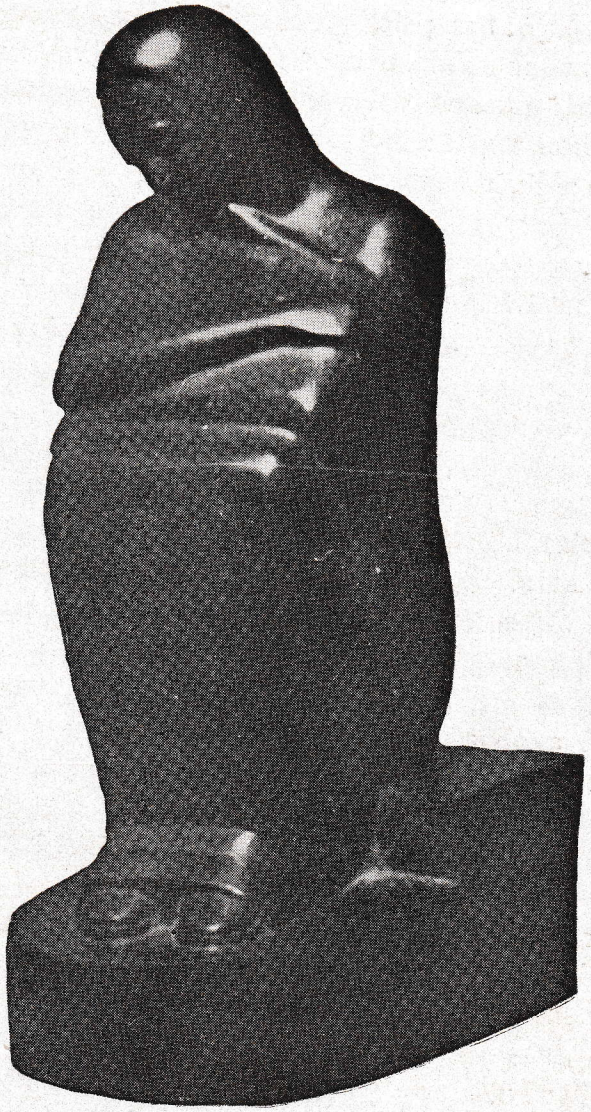
l'hôpital Français, éclaboussant le ciel de sang. Un silence impressionnant se fit dans la chambre de celui qui avait tant aimé la vie. Dans un coin, sa vieille mère qu'il n'avait jamais oubliée, sanglotait, tandis que ses deux sœurs se jetaient sur son corps pour l'embrasser une dernière fois.

*

Dès le lendemain matin, la triste nouvelle avait circulé à travers l'Egypte. Quelques amis sincères vinrent pour lui faire leurs adieux. Jean Nicolaïdis était arrivé d'Alexandrie, porteur d'un cadeau de Mahmoud Saïd Bey, un tableau que l'artiste avait peint à l'intention de son ami, et qu'il lui envoyait pour la fête.

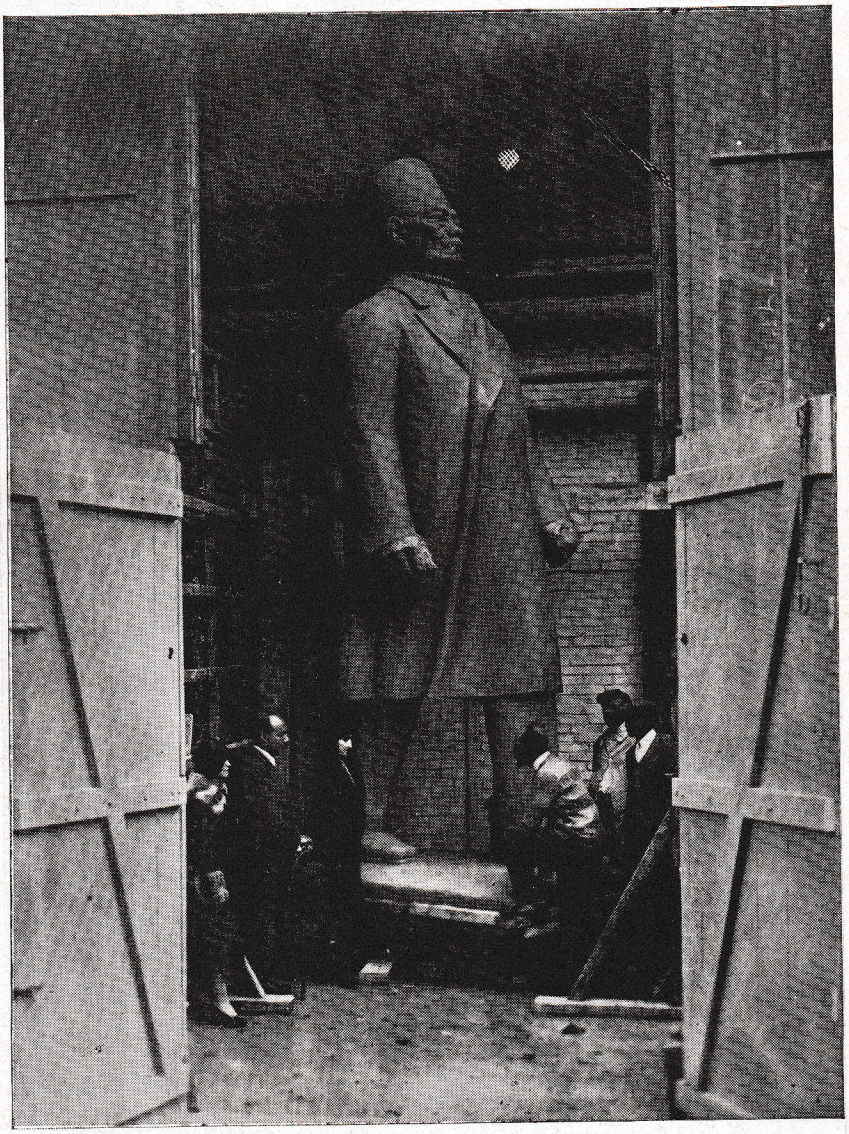
Ils étaient là tous, debout et silencieux. Les yeux empreints d'une profonde bonté, Son Eminence le Cheikh Moustapha Abdel Razek, méditait sur notre fin dernière et priait, le Dr. Dunet qui avait essayé d'arracher l'artiste aux griffes de la mort, le regardait tristement, et Mahmoud Saïd versait des larmes de regrets. Voulant garder une trace du premier sculpteur de l'Egypte Moderne, ses amis demandèrent au professeur Antoun Haggar de prendre un moulage de son visage et de sa main. Et c'est ainsi que furent conservés pour la postérité, les traits émaciés de l'artiste ainsi que sa main désséchée comme celle des momies pharaoniques, esquissant encore le geste initial du Créateur.

L'après-midi du même jour, la Place Bab-El-Hadid était noire de monde. Au pied du Monument du « Réveil de l'Egypte », Mouktar passa pour la dernière fois. On ne pouvait s'empêcher de penser à cet autre jour, six ans plus tôt, lorsqu'une foule en délire clamait son enthousiasme, tandis que le voile tombait du haut de la statue, en présence du Roi.



"TRISTESSE" (basalte)
Musée d'Art Moderne, Le Caire.

Masque mortuaire et moulage de la main du sculpteur.



Safia Zaghloul, accompagnée de Taher El Lozy Bey, rend visite à Mouktar dans son atelier parisien pour voir la statue monumentale de son mari, avant la coulée en bronze.

Mouktar mettant la dernière touche à sa statue de la "HAUTE-ÉGYPTE", faisant partie du monument de Saad Zaghloul, à Alexandrie.

Après les prières traditionnelles à la Mosquée d'El Kéhia, Mouktar s'en alla vers le cimetière de Bab-El-Wazir, accompagné de ses fidèles amis. La tombe provisoire de l'artiste fut recouverte d'un monticule de fleurs multicolores qui venaient d'éclore en ce début de printemps.

Les amis fidèles peuvent aujourd'hui voir, non sans étonnement, réapparaître à chaque retour de la belle saison, sur cette modeste tombe, une fleur éphémère de couleur vive. Elle s'éteint aussitôt, après avoir brillé d'un éclat merveilleux sous le soleil d'Egypte. Non loin de cette fleur, ils peuvent voir aussi une plante grasse, un cactus aux feuilles épaisses hérissées d'épines et qui persiste toute l'année dans le sable du désert. Ces deux plantes ne sont-elles pas comme un symbole de la vie de l'artiste ? La fleur aux couleurs vives représente les sentiments généreux et la vie poétique de Mouktar, dédiée à l'Art, à l'Amour et à l'Amitié, quant à l'amère cactée, (*) elle symbolise la volonté, le courage, le goût de la lutte, la Patience enfin, cette grande vertu et cette force de l'Orient.

---

(*) En arabe, le cactus s'appelle « sabbara », mot qui tire son origine de «sabr», qui veut dire «amertume» et «patience».

LIVRE SECOND

# SON ART

*Je n'ai pas éteint le feu sacré en son heure!*
*Je n'ai pas repoussé le dieu dans sa procession!*
*Je suis pur! Je suis pur! Je suis pur!*

**Extrait du Livre des Morts**
Devant le Tribunal d'Osiris
*(Traduction Maspero)*

# MOUKTAR DEVANT SES MAITRES PHARAONIQUES

*Une flamme vive qui semble avoir un jour disparu sous la cendre amassée durant de longs siècles : c'est l'âme de l'Egypte. Elle éclaira le monde aux premiers temps de son histoire, puis s'effaça si bien sous les monceaux de ruines accumulées par tant de conquêtes et de misères, qu'on la croyait à jamais évanouie.*

*Un jour pourtant, des hommes probes venus d'Occident et qui aimaient la science pour la science et la beauté pour la beauté, enlevèrent les décombres, dégagèrent le sanctuaire où couvait la flamme éternelle. Et les Egyptiens s'en approchèrent. Dès lors, ils commencèrent à vivre, ils voulurent produire, ils conçurent l'ambition de travailler afin de rendre leur présent et leur avenir, dignes de leur passé. Mouktar fut un de ces Egyptiens. Il fut le premier innovateur, et sans doute, le plus hardi.*

TAHA HUSSEIN

**Hommage à Mouktar — "Un Effort" Avril 1934**

La sculpture était l'art cardinal des fils d'Horus. Il semble que par un mystérieux atavisme, cet art se trouve encore en puissance dans les mains de leurs descendants. Une preuve troublante vient de nous être fournie par l'expérience tentée par le professeur Habib Gorgui. Des garçonnets et des fillettes du peuple, notamment de Haute-Egypte et de la région de Fayoum, ont été recueillis et confiés, grâce à la sollicitude de S.M. le Roi Farouk 1er, à un Institut d'Art Populaire. . .

On donne à ces enfants les moyens de modeler et de sculpter à leur guise. Le prof. Gorgui n'intervient que pour les guider et non leur imposer une manière quelconque de s'exprimer. Les résultats ont été surprenants. Ces élèves animent la glaise avec une facilité déconcertante. Ils reproduisent les attitudes qu'ils voient autour d'eux dans un vérisme naïf et émouvant, où l'humour n'est pas absent. Ils s'expriment — et c'est cela qui est troublant — dans le style de leurs ancêtres. On décèle avec émerveillement dans leurs figurines, les caractéristiques de simplification des plans de la statuaire pharaonique, on y décèle aussi les caractéristiques de l'art gréco-romain et celles de l'art copte.

La flamme sacrée n'est donc pas éteinte. Malgré la longue période de stagnation par laquelle a passé l'Egypte, malgré l'interdiction de la représentation humaine dans l'Art Arabe qui pourtant nous a légué des monuments impérissables et d'une grande beauté, la statuaire vit dans l'âme obscure des enfants fellahs. Mouktar qui « ramassa hardiment le ciseau tombé des mains desséchées du dernier sculpteur pharaonique », avait pressenti l'insondable mystère.

Si nous jetons un coup d'œil rétrospectif, nous verrons que l'art de la statuaire en Egypte s'est affirmé depuis la fin de la Première Dynastie, vers 3315 av. J.-C. A travers les siècles et les règnes successifs des pharaons, cet art fut toujours le miroir magique qui reflétait le style de chaque époque, ses goûts, ses mœurs, sa philosophie enfin.

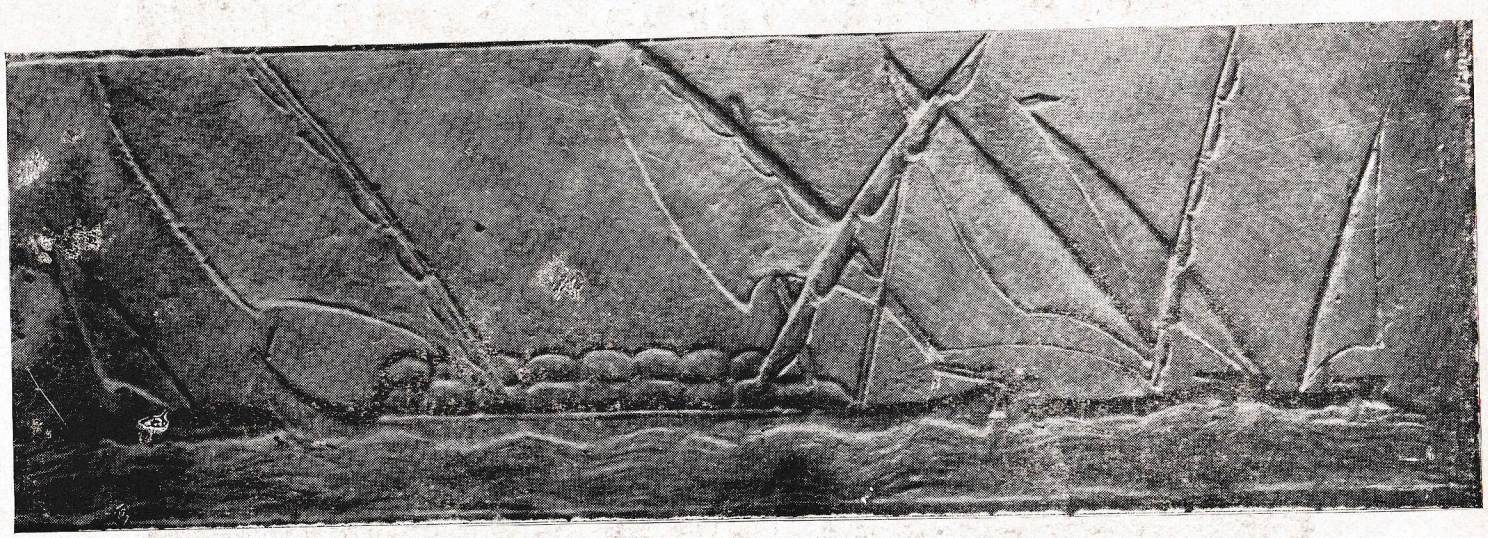
A l'Epoque Memphite, c'est le réalisme dans son émouvante simplicité. A l'Epoque Thébaine, c'est la puissance et la majesté qui prédominent. Plus tard, Akhenaton amena avec lui la révolution amarnienne qui devait se manifester dans toutes les activités de la nation. Ce fut le fond psychologique du modèle qui préoccupait surtout le sculpteur, ainsi que les déformations plastiques.

Poursuivant sa marche sur la voie royale qu'il s'était tracée, l'art de la statuaire fleurit encore de longs siècles sur les bords du Nil. A la Basse Epoque, le joli remplaçait souvent le beau, mais cette période même était entrecoupée par des sursauts de renaissance inspirée de l'ancienne splendeur.

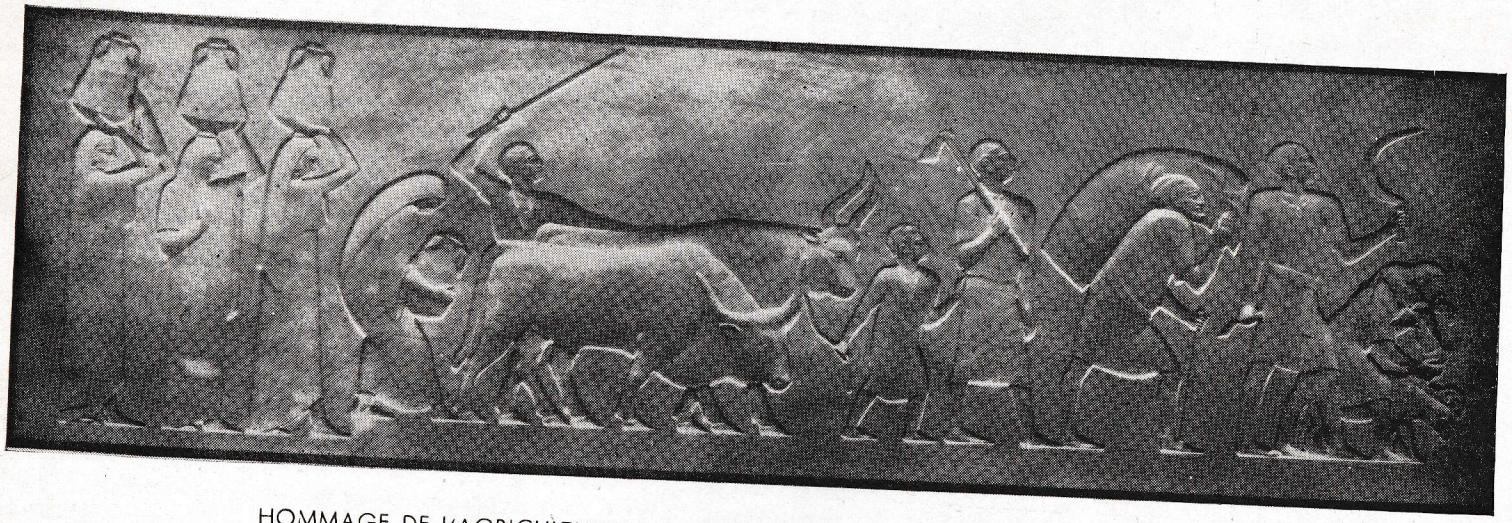
Alexandre-le-Grand en 332 av. J.-C. apportait à sa suite un art florissant et la culture hellénistique, mais il était lui-même conquis par le souffle mystique qui émanait de l'art Egyptien. Les Empereurs Romains se laissaient subjuguer à leur tour et quittaient le sol d'Egypte tels de grands initiés. L'Empereur Théodose, lui, pour des raisons politiques, ordonnait l'abolition des

— Premier croquis au crayon pour "LES CULTIVATEURS"
— Dessin définitif à la plume avant l'exécution dans la glaise.
Bas-relief destiné au monument de Saad Zaghloul, au Caire.

LES CULTIVATEURS. — Fragment du bas-relief: "L'AGRICULTURE". Monument à Saad Zaghloul, Le Caire.



LE NIL. — Bas-relief du Monument à Saad Zaghloul, au Caire.



HOMMAGE DE L'AGRICULTURE. — Bas-relief du monument à Saad Zaghloul, au Caire.

croyances de l'antique Egypte. Il faisait fermer les temples et détruire les statues. Les premiers chrétiens eux-mêmes ne devaient se détacher que difficilement des dieux si vivants de leurs ancêtres. Le grand secret disparaissait alors, petit à petit, sous les sables du désert et le limon du Nil.

Plus tard, la civilisation Arabe bâtissait des monuments sur les ordres des Princes Toulounites et Fatimites, monuments qui relatent encore aujourd'hui la splendeur et le faste de l'Islam. Mais la statuaire en était bannie. L'Egypte éternelle qui avait changé apparemment de visage, gardait jalousement son secret. Et comme il est dit dans l'Hymne à Isis : « Sa beauté restait cachée; et nul n'a pu soulever son voile », jusqu'au jour où l'Expédition de Bonaparte et le déchiffrement de la Pierre de Rosette par Champollion, devait « restituer aux Egyptiens leurs ancêtres, reprendre des siècles au néant et reculer enfin cet horizon des temps où notre inquiétude étouffe », ainsi que l'écrivait le Vicomte Melchior de Vogüé.

Les sculptures sortirent de leur long sommeil, les momies se réveillèrent pour nous conter leur histoire merveilleuse. Mais l'écho du marteau battant le ciseau, ne devait pas encore se répercuter à travers la Vallée du Nil. L'Egypte commençait bien une ère nouvelle de renaissance avec le Grand Mohamed Aly; mais ce fut une période de construction, de réformes dans tous les domaines : militaire, agricole, industriel, économique, scientifique, culturel. Les préoccupations artistiques n'étaient pas encore abordées. Primum vivere deinde philosophari. A l'avènement du Khédive Ismaïl, on vit se dessiner dans l'élite du pays un intérêt pour les arts, notamment pour le théâtre, la musique et le chant. On fit fête à James Sanua, qui devait prendre le nom de Cheikh Abou Naddara en se convertissant à l'islamisme. James Sanua, en effet, en plus de ses dons de comédien et

d'auteur dramatique, avait appris en Italie l'art de peindre et de sculpter. Les grandes familles égyptiennes l'invitèrent à enseigner les beaux-arts à leurs enfants. Ce fut là véritablement le premier éveil de la conscience artistique dans le pays. Ismaïl le Magnifique commandait à des sculpteurs français : Jacquemart et Cordier, les statues de ses Illustres Aïeux. On vit surgir sur les places publiques du Caire et d'Alexandrie, les monuments de Mohamed Aly El Kébir, d'Ibrahim Pacha et de Soliman Pacha. L'Opéra du Caire retentit de la musique éclatante de « l'Aïda » de Verdi, et des architectes italiens construisirent des palais dans le style somptueux de l'époque. Par ailleurs, poursuivant leurs fouilles frustueuses, les Mariette, les de Rougé, les Maspero, faisaient revenir à la lumière les merveilleux vestiges du passé. Cet intérêt pour les arts devait subir un repli après la révolte d'El Arabi et l'occupation du pays par les Anglais, mais il reprenait vers la fin du 19ème siècle. Entre 1891 et 1898, eurent lieu les premières expositions d'art au Caire, au Foyer de l'Opéra Khédivial. Elles obtinrent un grand succès. Les exposants étaient des artistes européens établis en Egypte : Ralli, Girardet, Bogdanoff, Lenoir, Philippoteau. Leurs œuvres ornent encore les intérieurs des grandes familles égyptiennes. La renaissance artistique et culturelle s'affirmait de plus en plus. Les premiers écrits de Hussein El Marsafi, de Mohamed El Mouelhy et de Mohamed Teymour, les poèmes de Hafez Ibrahim, d'Ahmed Chawky, d'Ismaïl Sabry et de Khalil Moutran, chantèrent dans le ciel d'Egypte. Des articles ayant trait aux beaux-arts, parurent dans la presse sous les signatures de Loutfy El Sayed, de Kassem Amin et de Farah Antoun. Le Prince Youssef Kamal fondait l'Ecole de Darb-El-Gamamiz qui fut, comme nous l'avons précédemment dit, la première étincelle pour un renouveau des arts plastiques dans le pays. C'est de cette école que devait sortir la

première promotion d'artistes égyptiens, ayant à leur tête, Mahmoud Mouktar.

Renouant la grande tradition, Mouktar sculptait son Sphinx du « Réveil de l'Egypte » dans le style de la belle époque. Il réalisait le miracle de faire admettre par le peuple, l'art si longtemps exilé, en l'animant du sentiment patriotique, après qu'il était vibrant de la pensée religieuse chez les sculpteurs anonymes des colosses d'Ibsamboul et du faucon divin du temple d'Edfou, ces sculpteurs qui tout en glorifiant leurs Dieux, confessaient en même temps leur foi inébranlable dans le destin immortel de l'Homme. Parallèlement, Mouktar faisait revivre les attitudes hiératiques des femmes de l'Egypte moderne, il fixait dans la pierre les gestes gracieux de nos « fellahas » au travail et au repos, dans leurs joies ou leurs tristesses, dans l'attente de l'amour.

Grâce à Mouktar, l'Egypte n'a pas eu recours à des sculpteurs étrangers pour ériger ses monuments publics. Il pouvait mieux que quiconque concrétiser dans le granit l'épopée de notre renaissance. Il nous donnait un exemple vivant et traçait courageusement le chemin pour une sculpture autochtone.

D'autres sculpteurs se sont révélés après lui: Gaber, Rizk, Ahmed Osman, Mansour Farag, Mahmoud Moussa, Fathy Mahmoud. Ils nous autorisent à tous les espoirs. Le chemin semble ouvert pour une renaissance de la statuaire en Egypte, surtout après l'encourageante expérience que vient de tenter le professeur Habib Gorgui sous l'impulsion éclairée de notre Roi.

# EVOLUTION DE L'ART DE MOUKTAR

*Les transcriptions synthétiques épurées que nous présente le génie de Mouktar, restent uniques dans la sculpture contemporaine et marquent un sommet, car, échappant à la systèmatisation cubiste qui déssèche l'œuvre, ainsi qu'à la morne et stérile copie de la nature chère aux académiciens, il réalise le miracle de l'alliance parfaite des nécessités sculpturales avec le sentiment profond de la vie.*

*MAHMOUD SAID*

**Hommage à Mouktar**
**"Un Effort"—Avril 1934**

Mouktar qui commença à manipuler la glaise sous les directives du prof. Laplagne, apprit de lui les règles de la sculpture classique et la reproduction fidèle du corps humain suivant les canons de la statuaire grecque. Son tempérament fougueux, prenait parfois un chemin de traverse, pour modeler de petites figurines pleines d'humour et de vie : « Le Gosse du Caire », « le Mendiant », « Tête de Nègresse ».

A Paris, ce fut l'enseignement du prof. Coutan, toujours dans le style académique de l'Ecole de la rue Bonaparte. Mouktar aimait à se mêler aux élèves des deux autres ateliers de sculpture de l'école, ceux d'Antonin Mercier et d'Injalbert. Le premier était influencé par Falguière et Carpeaux, le second créait des œuvres où l'enthousiasme et le mouvement rappelaient le Baroque italien.

En dehors de l'Ecole, Mouktar assistait à divers courants artistiques qui soufflaient sur Paris et qui faisaient vaciller sous un vent de révolte le froid académisme. Il regardait avec intérêt la « Marseillaise » de Rude, les danseuses de Carpeaux, les animaux de Barye, les ouvriers de Dalou, le lyrisme dramatique enfin, de Rodin.

Mouktar avait gardé la curiosité émerveillée de son enfance. Il laissait son génie créateur se cristalliser. Entre 1911 et 1920, Paris devait être agité par des remous violents et contradictoires qui cherchaient à faire table rase du passé. A côté de la forte personnalité de Rodin, son disciple Bourdelle jetait les bases d'une nouvelle école, à la « Grande Chaumière », pour un retour à la construction de la statuaire gothique. Maillol s'inspirait de l'essence de la sculpture égyptienne et grecque, travaillant dans la solitude et le silence pour créer sa « Flore » et sa « Pomone ». Lucien Shnegg conviait « sa bande » à un art constructif. C'est ainsi que Despiau sculptait la « Bacchante », la « Femme Nue » et « Antoinette », que Halou campait ses « Nus », et que Joseph Bernard élevait son monument à Michel Servet.

Cherchant à se libérer totalement de l'académisme, la jeune école cubiste trouvait son inspiration dans les sculptures de l'art pharaonique et extrême-oriental, et le futurisme de Boccioni levait l'étendard de la révolte contre toutes les règles établies, « donnant pour idéal, non pas une architecture pyramidale et statique, mais une architecture spiralique, dynamique ».

Mouktar suivait, intrigué, tous ces courants, attendant son heure pour s'exprimer dans son propre langage et sans se laisser séduire par une tendance quelconque, jusqu'au jour où il sculpta le Sphinx du « Réveil de l'Egypte ». Cette œuvre devait le ramener aux sources vives du pays natal. Dès cet instant, il commença à se libérer des règles désormais mortes de l'Ecole, pour trouver sa voie, après bien des hésitations et des replis, que l'on remarquera notamment, dans son projet de monument pour l'Indépendance et son projet de monument à Kemal Ataturk. Mais le séjour de Mouktar en Egypte, ses voyages dans le Saïd, les découvertes archéologiques des trésors de Tout-Ankh-Amon enfin, le guidaient infailliblement vers la réalisation

de son idéal artistique. Il passait des heures entières au Musée de Kasr-El-Nil, en tête à tête avec les chefs-d'œuvre de la statuaire antique. « Un jour, nous raconte le Dr. Sami Gabra, découvreur d'Hermopolis, je vis Mouktar de bonne heure dans une des salles du Musée, devant un bas-relief de l'Ancien Empire. Repassant deux heures après, je fus surpris de le retrouver à la même place et dans la même attitude. Il me dit alors : « Mon admiration est si grande que je ne sens plus passer le temps! C'est à devenir fou, en songeant à la perfection que nos ancêtres ont atteinte en ces temps reculés ! »

Mouktar regardait aussi autour de lui pour voir évoluer l'Egypte vivante sur les berges du Nil. Il créait, à côté de la « Trouvaille dans la Vallée des Rois » et « La Vestale des Secrets », inspirées de l'ancienne Egypte, les « Porteuses d'eau », les « Filles du Peuple », la « Femme au Repos » et « Vers l'eau du Nil ».

Tout d'abord, c'était l'art de la dernière époque pharaonique qui l'attirait. Dans la « Trouvaille », on perçoit les accents de l'art Saïte, teinté de celui de Praxitèle, de même que dans « la Vestale », c'est un souvenir épuré de la statue de «l'Uabra», impressionné par un souffle de la Grèce. Plus tard, il devait s'enfoncer dans le temps à la recherche des lointains secrets de l'Ancien Empire, afin de les refléter à travers sa personnalité enrichie de l'apport des écoles et de la technique modernes. On vit alors apparaître « Vers le Fleuve », « le Retour », la « Femme du Cheikh-El-Balad », « Vers l'Aimé », la « Fiancée du Nil », « Sieste », « Jour de Khamsin ».

Durant ces années, Mouktar saura acquérir patiemment et introduire dans ses œuvres de constantes valeurs plastiques.

Pour mieux suivre son évolution, nous ferons une comparaison entre ses œuvres du début et celles de la fin de sa vie, entre les monuments, les statues, les bas-reliefs, les portraits.

Le « Réveil de l'Egypte » a été la première œuvre monumentale de Mouktar. Cette statue dont les proportions ont été trahies par la perspective sur un socle trop élevé et sur une place publique trop vaste où l'on ne rencontre aucun fond de décor qui vienne rehausser et délimiter l'œuvre, a trouvé naturellement de nombreux détracteurs. Mais il n'en demeure pas moins vrai que si on la regarde au soleil levant, tandis que la bruyante place Bab-El-Hadid est encore déserte et silencieuse, et que l'on s'approche jusqu'au pied du monument, on ne peut s'empêcher d'être saisi par la grandeur et par cet élan contenu dans les muscles du Sphinx qui étire ses membres engourdis, contrastant avec la sérénité statique de l'Egyptienne qui s'appuie sur lui. L'artiste a su parfaitement réaliser dans cette œuvre une unité plastique due à une harmonieuse synthèse de plans et de lignes.

Lorsque après dix ans, Mouktar redescendit sur la place publique, pour ériger son monument à Zaghloul Pacha, il était alors plus conscient de son art et de ses possibilités. Il chercha à exprimer une profonde pensée : la grandeur de la lutte de sa Patrie pour l'Indépendance. Il plaça sur un socle gigantesque, comme un phare destiné à éclairer nos consciences, le héros de cette indépendance. Il réussit à se débarrasser de tous les détails anecdotiques inutiles pour ne laisser que l'essentiel. Il adapta la sculpture aux nécessités architectoniques, il traduisit plastiquement l'épopée de tout un peuple.

Dans les bas-reliefs du Monument du Caire, représentant : « l'Agriculture », « l'Hommage des Moudiriehs », « le Nil », « les Métiers », nous voyons clairement qu'il a enfin découvert la clef rythmique des ancêtres. Dans les calmes figures qu'il a créées pour symboliser « la Justice », « la Liberté » et « la Constitution », il a écrit l'essentiel avec un minimum de moyens d'expression qui atteint à la vraie grandeur. Dans

son Monument d'Alexandrie, les grandes statues de la « Haute et de la Basse-Egypte » qui s'adossent à cet ensemble architectural, révèlent un artiste qui a atteint à la maîtrise d'une technique sobre et qui réalise dans son œuvre un équilibre entre les valeurs psychologiques et plastiques.

Dans ses statues, l'évolution de Mouktar est encore plus évidente. Au début de sa carrière, il avait sculpté la « Jouvencelle », cette gracieuse paysanne qui s'en va courante et rieuse, une petite jarre sur la tête. Elle est insouciante et légère, elle est bien dans l'esprit de l'école française de la fin du 19ème siècle. Nous y trouvons tous ces détails anecdotiques dont il devait se débarrasser plus tard. Il retournera encore une fois vers ce style aimable pour réaliser : « Vers l'eau du Nil ». Mais ici, il a cherché à créer dans un certain ordre préétabli, une harmonie souveraine où les détails superflus sont exclus. Plus tard, c'est « Au Bord du Nil », une figure digne d'être agrandie pour orner un jardin ou une place publique. Cette femme hiératique, avec son amphore sur la tête et le poing posé sur le cœur, cet archétype de Fellaha est bien le symbole de la Nation Egyptienne.

« La Tireuse d'eau » et « Vers le Fleuve », continuent heureusement cette procession sacrée des grandes inspiratrices de l'art de Mouktar. Elles nous montrent son aptitude à perfectionner toujours sa technique, à créer un ordre profond qui donne le style à l'œuvre en la combinant avec la vie. S'il a repris ce même sujet jusqu'à épuisement, c'est qu'il voulait atteindre à la perfection. Il voulait sculpter la femme égyptienne au bord du Nil, dans toutes ses attitudes plastiques, dans cette élégance naturelle qu'un œil exercé peut déceler dans la joie. « Vos fellahines, lui écrira Georges Grappe, qui reviennent du fleuve en graves théories, prêtresses du Nil et des foyers égyptiens inchangés depuis tant de

siècles, belles comme des Choéphores et plus mystérieuses, vos filles des champs, enroulées dans la simple laine qui moule leurs formes pudiques, vos paysans pensifs aux larges épaules, tous vos personnages, en un mot, gardent à la fois, l'allure religieuse et cet aspect réaliste si humain, si émouvant, toujours si actuel, qu'avaient su leur donner vos aînés ».

Dans les œuvres de la même époque : « le Khamsin », « Idylle », « A la vue de l'Homme » et « Sieste », Mouktar a toujours cherché à exprimer une éloquence plastique par un style architectural. Il visait également à dépasser le cadre d'une représentation régionale et folklorique pour atteindre à l'expression de l'universel. Son « Khamsin » dans ses masses qui se composent, dans l'effort que l'on devine contre la nature déchaînée, contre le néant en fusion qui nous menace de toutes parts, dit le drame de l'existence et la lutte pour la vie. « A la Vue de l'Homme », où l'on voit cette grande femme drapée qui se voile le visage dans un geste d'une superbe harmonie, n'est pas une simple fellaha d'Egypte, mais bien « l'Eve » qui a tenté maints artistes, depuis les Primitifs jusqu'aux Surréalistes. « Idylle » n'est pas simplement un flirt entre deux jeunes paysans de la Vallée du Nil, mais exprime la mystique de l'Amour que l'on retrouve dans « l'Eternelle Idole » de Rodin, par exemple. Devant ces œuvres on ne peut s'empêcher de penser au mot de Bourdelle : « Un chef-d'œuvre universel contient l'énigme d'une race ».

Mouktar a exprimé la beauté plastique du corps féminin dans trois œuvres : « Trouvaille dans la Vallée des Rois », « Isis » et « La Fiancée du Nil ». Ces œuvres sont influencées par l'atmosphère égyptienne. Les nus de Mouktar s'élèvent comme des dattiers, ils ne se penchent pas d'un côté ou de l'autre, ils n'ont pas des formes arrondies, des monticules de chairs formant masses, ce sont des surfaces presque planes qui s'étirent doucement et harmonieusement. « C'est la simplicité de la plaine égyptienne » aurait dit Elie Faure.

L'art du portrait chez Mouktar, a suivi la même courbe. Les œuvres d'école, au Caire et à Paris, celles des premières années, sont encore influencées par le style académique et leur technique est proche de celle de Houdon. Il commença à s'affirmer dans le buste qu'il fit de « Vera Cooper » et de « Saroit Pacha ». Mais les dernières œuvres : le portrait de Saad Zaghloul, celui d'Aly Ibrahim, d'Adly Yeghen, de Hussein Sirry, de Fils, de Megglé, révèlent des qualités maîtresses, une pensée profonde, une plastique sensible, une capacité de passer de la vie du modèle à la vie sculpturale. « L'Art ne commence, a dit Rodin, qu'avec la vérité intérieure ». Quand on regarde son Aly Ibrahim, par exemple, on sent passer le souffle qui anima les maîtres qui sculptèrent « l'Homme » du Louvre, le « Haremheb », le « Cheikh-El-Balad ».

Mais Mouktar voulait donner une expression totale de son pays. A côté de l'Egypte nilotique, fleurit l'Egypte méditerranéenne sur laquelle souffle le vent chargé de sel attique. Il n'avait pas oublié de sitôt les discussions enflammées avec ses amis français imbus de la pensée maurrassienne, durant ses séjours au château de Lourmarin. Il essaya d'allier l'essence de l'art pharaonique et la technique aux touches « divisées » de Rodin. Il réalisa alors le « Gardien des Champs ». « Les Trois Mendiants Aveugles », « Le Dernier des Faunes », « Cavalier et Cheval », la seconde version enfin, de « La Reine de Saba ». Il s'apprêtait à la réalisation de son monument à la gloire d'Alexandre-le-Grand, ce monument grandiose qu'il rêvait de voir surgir à hauteur du Mariout, à l'entrée du port d'Alexandrie, comme un symbole de la réconciliation entre les peuples riverains de la Méditerranée, Isis donnant la main à Minerve..... Mais son élan créateur fut fauché avec sa vie.

# L'EGYPTE DANS L'ART DE MOUKTAR

*Mouktar est l'artiste Egyptien le plus en rapport avec sa race, son milieu et son moment.*

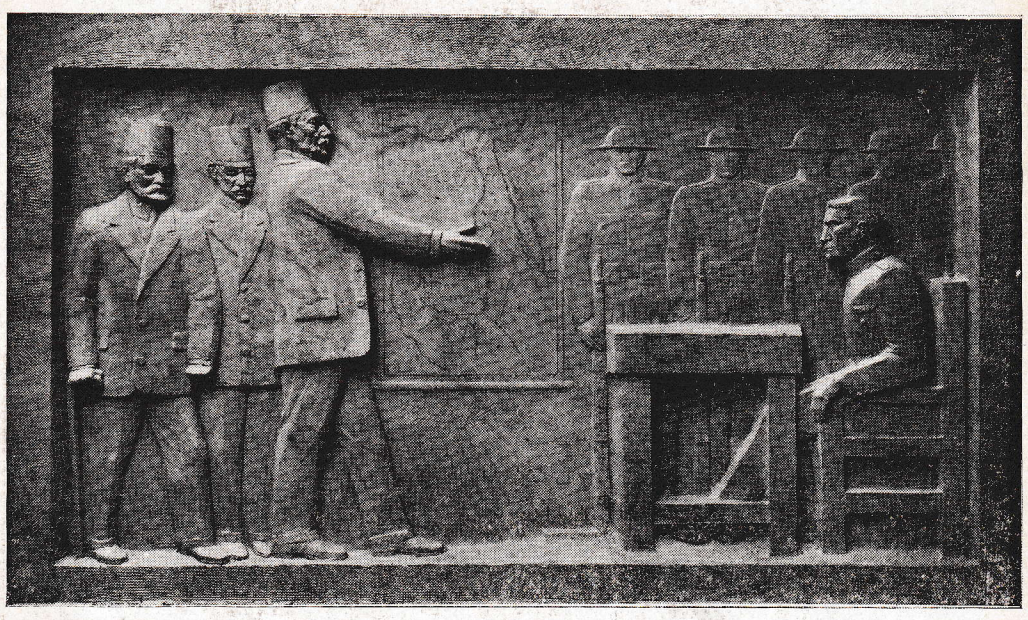
MICHEL DE ZOGHEB

*Qu'elles sont sublimes et voluptueuses ces statues de femmes arabes et comme elles semblent bien surgir de la terre du Saïd ! Toute la spiritualité naïve de l'Egypte gonfle ces corps de vierges qui vibrent de tendresse et de désirs inassouvis.*

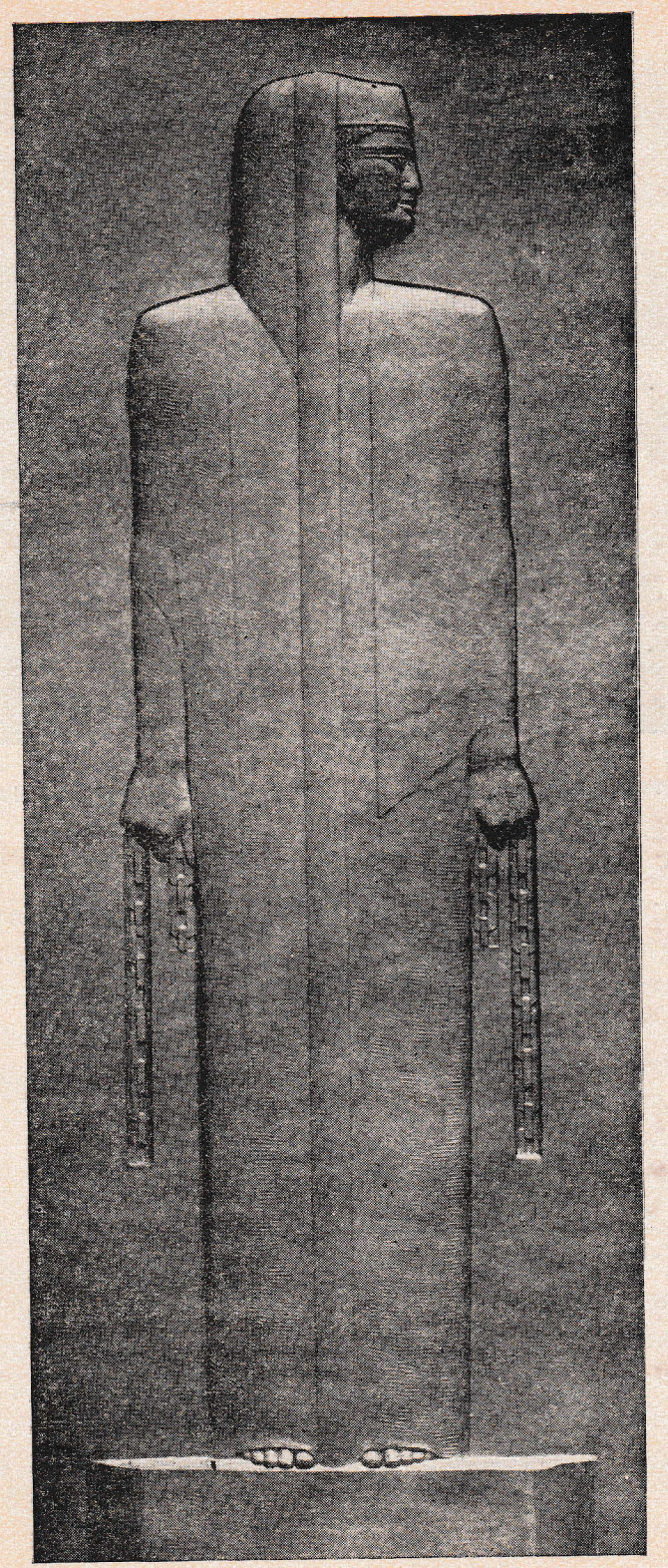
AHMED RASSIM

**Hommage à Mouktar "Un Effort" — Avril 1934.**

L'artiste auprès de sa "BASSE-EGYPTE", destinée à faire partie du monument de Saad Zaghloul, à Alexandrie

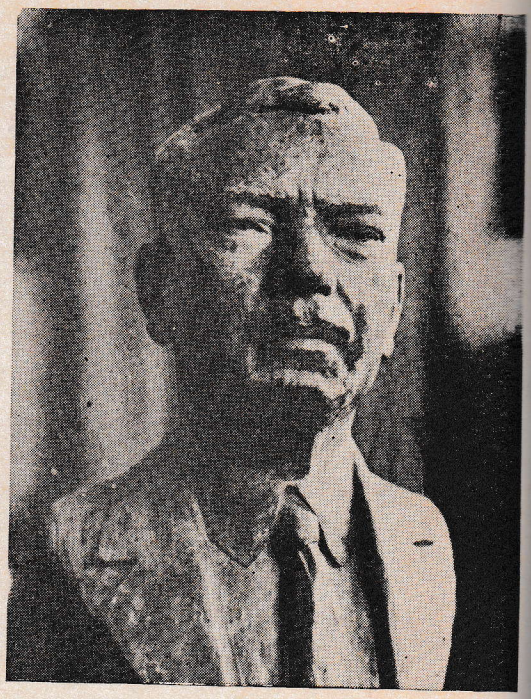


En haut : 13 Novembre 1918. Saad Zaghloul, Aly Charaoui et Abdel Aziz Fahmy, viennent réclamer du Haut-Commissaire Britannique l'abolition du Protectorat.
En bas : Saad Zaghloul porté en triomphe par la foule à son retour d'exil.
(Hauts-reliefs du Monuments d'Alexandrie à Saad Zaghloul).

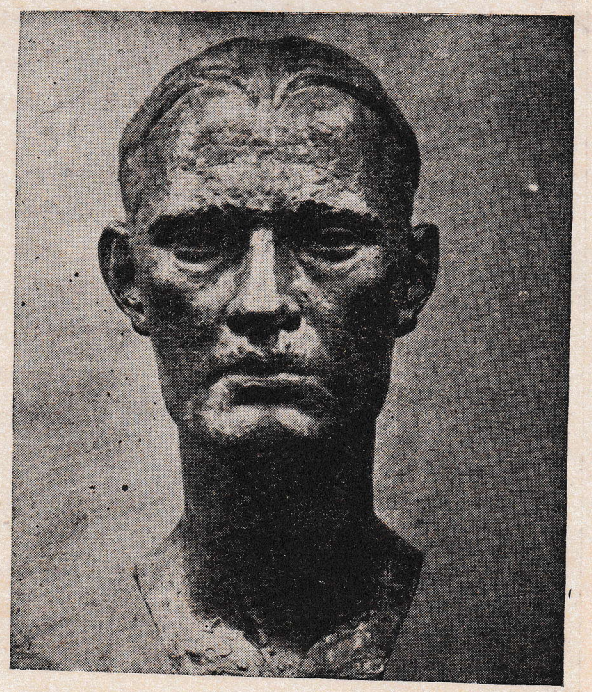


"LA LIBERTÉ". — Allégorie faisant partie du monument à Saad Zaghloul, au Caire.

Portrait de Hussein Sirry Pacha



Buste de Abdel Khalek Saroit Pacha



Portrait de M. Armand Megglé.

L'art de Mouktar a été comme le miroir qui a réflété fidèlement la vie égyptienne dans son entité au début de notre renaissance nationale. L'Egypte est cette plaine douce que le Nil vigoureux embrasse et recouvre de son corps pour la protéger de l'empire brûlant de Set. Sur ses rives une riche floraison, des prêtresses qui passent altières et gracieuses à la fois, des animaux menus et paisibles, toutes les formes sont simplifiées, le rythme est partout harmonieux, jusqu'au moment où l'on touche aux montagnes de granit d'Assouan. Là, la nature prend subitement un visage farouche, le souffle méditerranéen ne se fait plus sentir, nous sommes au seuil du Continent Noir. Dans le temps également, l'atmosphère est habituellement claire, le climat tempéré, jusqu'au moment où souffle le khamsin, ce vent du désert chargé de sable qui fait songer à la chevauchée burlesque et tragique d'un mauvais cavalier juché sur un cheval fou. Ces images caractéristiques de l'Egypte, on les retrouve dans l'art de Mouktar. Au milieu de la lente procession de ses gracieuses fellahas, de ses œuvres aux lignes calmes et pures, surgissent d'une manière inattendue, le «Khamsin», le « Chef Bicharine », la « Fille de Shellal ».

Dans son aspect social, l'Egypte apparaissait à Mouktar comme un vaste champ sur lequel vit une multitude de paysans, constituant l'essence vive de la Nation. De cette masse, émergeait parfois un être d'élite qui se distinguait dans les grandes villes. L'œuvre de l'artiste était donc inspirée par la Fellaha, mère et symbole de la Nation. Il ne devait abandonner son modèle favori que pour glorifier Saad Zaghloul, l'homme sorti de ce milieu pour réaliser l'indépendance de son pays.

Dans l'œuvre de Mouktar on peut suivre l'évolution du peuple égyptien depuis le début du siècle. Dès l'Ecole, il sculpta la statue de « Tarek Ebn Ziad » et de « Khaled Ebn El Walid », héros de l'Islam, au moment où l'Egypte cherchait parmi ses ancêtres, des modèles de courage et de vertus guerrières à suivre. Tandis que Kassem Amin, lançait son appel en faveur des droits de la femme dans une Egypte renaissante, Mouktar sculptait son projet de monument à « Kawla bent El-Azwar », l'intrépide libératrice des femmes arabes.

Après cela, quand éclata la guerre de 1914-18, et que les Anglais proclamèrent le Protectorat sur l'Egypte, Mouktar réalisait son «Aïda» enchaînée. L'aube de jours meilleurs apparaîssant dans le ciel, et il concevait son «Réveil de l'Egypte» tandis que l'élite intellectuelle du pays vibrait à l'unisson dans un même enthousiasme. Le poète Moustapha Sadek El Rafei dans son « Hymne National », Ahmed Chawky, dans son poème au Sphinx, Sayed Darwiche dans ses chants patriotiques, Hussein Heikal dans ses articles sur l'histoire de la mythologie égyptienne, Tewfik El Hakim enfin, dans son « Ame Retrouvée », tous poursuivaient le même idéal de liberté et de renaissance symbolisé par le « Réveil de l'Egypte ».

Si le monument de la Place Bab-El-Hadid représente l'éveil de l'âme égyptienne après un long sommeil, les deux monuments de Saad Zaghloul, complètent l'épopée nationale. Dans celui d'Alexandrie

c'est la glorification de la volonté de tout un peuple, synthétisée par Saad qui s'avance d'un pas décidé, les poings serrés, dans un élan inébranlable, tandis que les hauts-reliefs qui ornent le monument, représentent les légitimes revendications nationales : la désormais historique démarche du 13 novembre 1918, lorsque Saad Zaghloul, Aly Charaoui et Abdel Aziz Fahmy, vinrent exiger de Wingate Pacha, Haut-Commissaire Britannique, l'abolition du Protectorat.

Le Monument du Caire, marque dans son geste de triomphe, la victoire enfin remportée par le peuple d'Egypte, tandis que les allégories de la « Constitution », de la « Justice » et de la « Liberté », représentent les assises d'une nation indépendante dans sa marche vers le progrès.

Mouktar dans ces figures austères, après tous les avatars qu'il avait subis, n'avait pas perdu le sens des réalités. Sa « Liberté », ne s'élance pas dans un mouvement irrésistible, elle n'est pas ailée comme celle de « l'Epopée Polonaise » de Bourdelle, mais elle est immobile et droite dans sa dignité, se contentant de briser les liens qui la ligotaient. Elle compte sur sa volonté inébranlable, sur le temps et la justice immanente, pour obtenir enfin ses droits imprescriptibles.

Si nous étudions du point de vue technique l'œuvre de Mouktar, nous constaterons également toutes les époques de l'histoire égyptienne. Nous y verrons l'essence de l'Egypte pharaonique, des traces de l'art hellénistique, des influences enfin de l'apport des écoles modernes d'Occident, de cet Occident qui a contribué à la formation de la Renaissance Egyptienne.

« L'apparition de l'individu héroïque, écrit Elie Faure dans son « Histoire de l'Art », a toujours marqué la rupture d'un rythme ancien fatigué qui s'essouffle et perd de vue ses sources et l'introduction d'un jeune rythme dans les cadres traditionnels qui sont partout le

caractère national, les enseignements du milieu historique et géographique, l'évolution sociale et idéologique qui a circulé souterrainement dans l'âme des dernières générations, la volonté de maintenir l'esprit au niveau de la vie montante pour la comprendre et au besoin la maîtriser. Ce sont ces choses là qu'un maître digne de ce nom enseigne à ses élèves ».

Quelle plus précise définition du génie de Mouktar et de l'immanence de sa mission ! Quelle meilleure raison d'espérer pour la jeune génération de sculpteurs Egyptiens !

« *Vers l'Aimé* » (marbre)
Musée d'Art Moderne, le Caire

« نحو الحبيب » ( رخام )
متحف الفن الحديث ـ بالقاهرة

« حارس الحقول » ( برونز )
متحف الفن الحديث ـ بالقاهرة

« *Le Gardien des Champs* »
Musée d'Art Moderne, le Caire

« العودة من النهر » ـ ( حجر )
متحف الفن الحديث ـ بالقاهرة

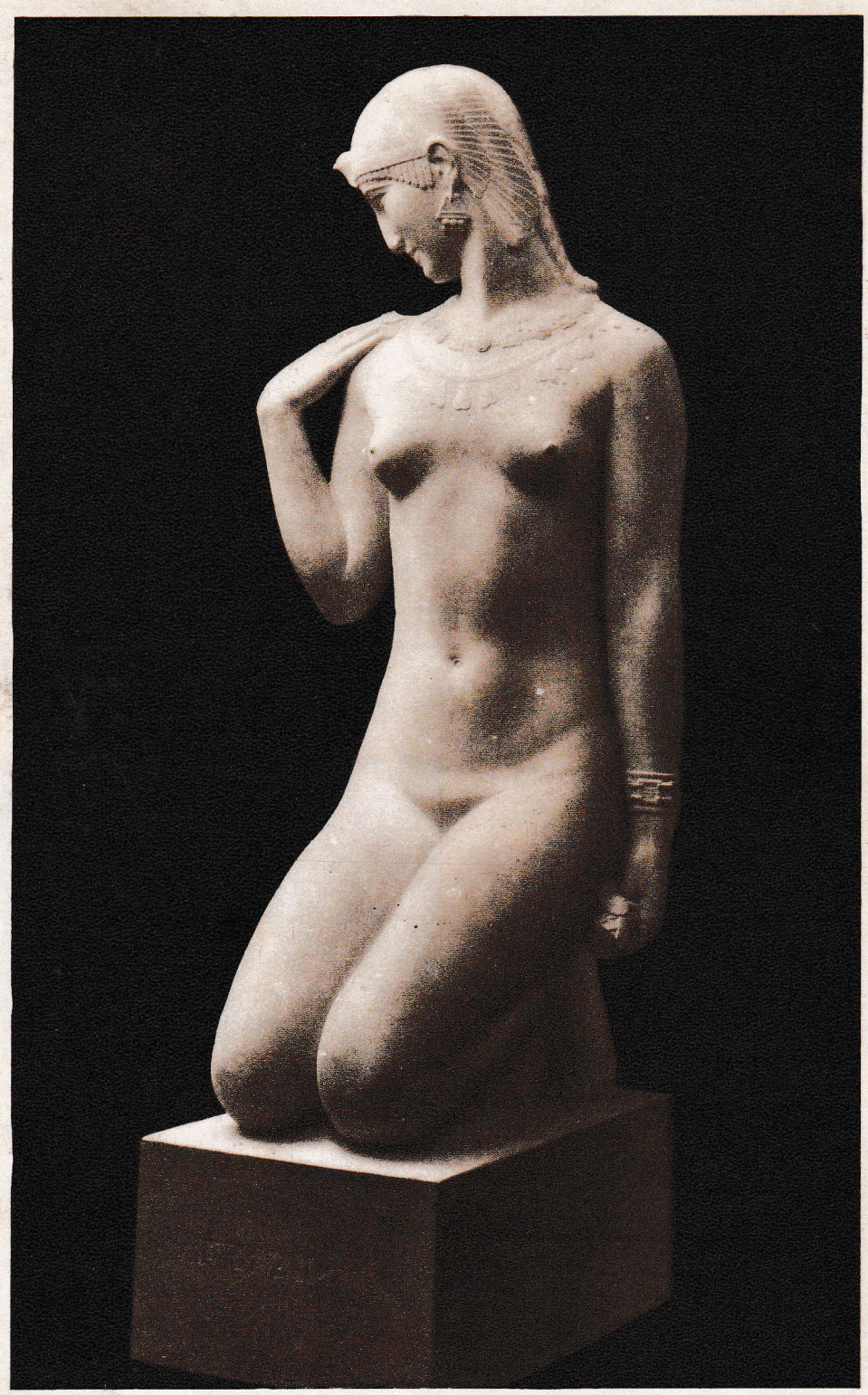
« *Retour du Fleuve* » (pierre)
Musée d'Art Moderne, le Caire

« بنت الشلال » ( برونز )
متحف الفن الحديث ـ بالقاهرة

« *Fille du Shellal* » (bronze)
Musée d'Art Moderne, le Caire

رئيس قبيلة البشارين ( برونز )
متحف الفن الحديث ـ بالقاهرة

« *Chef Bicharine* » (bronze)
Musée d'Art Moderne, le Caire

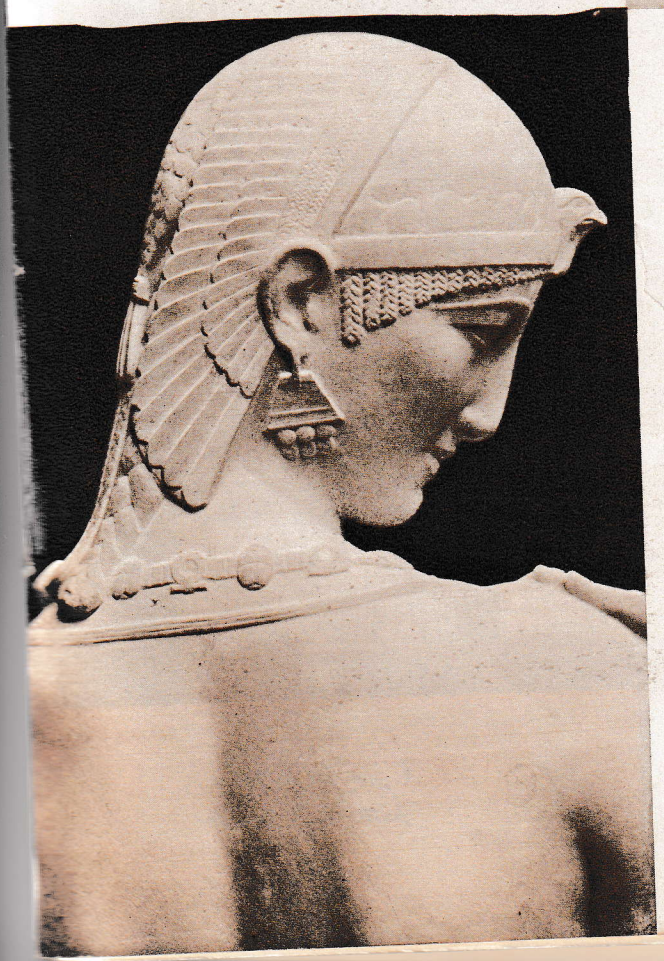


« *La Fiancée du Nil* »
Musée du Jeu de Paume, Paris

« عروس النيـــل » ( حجر )
متحف جى دى بوم ( باريس )

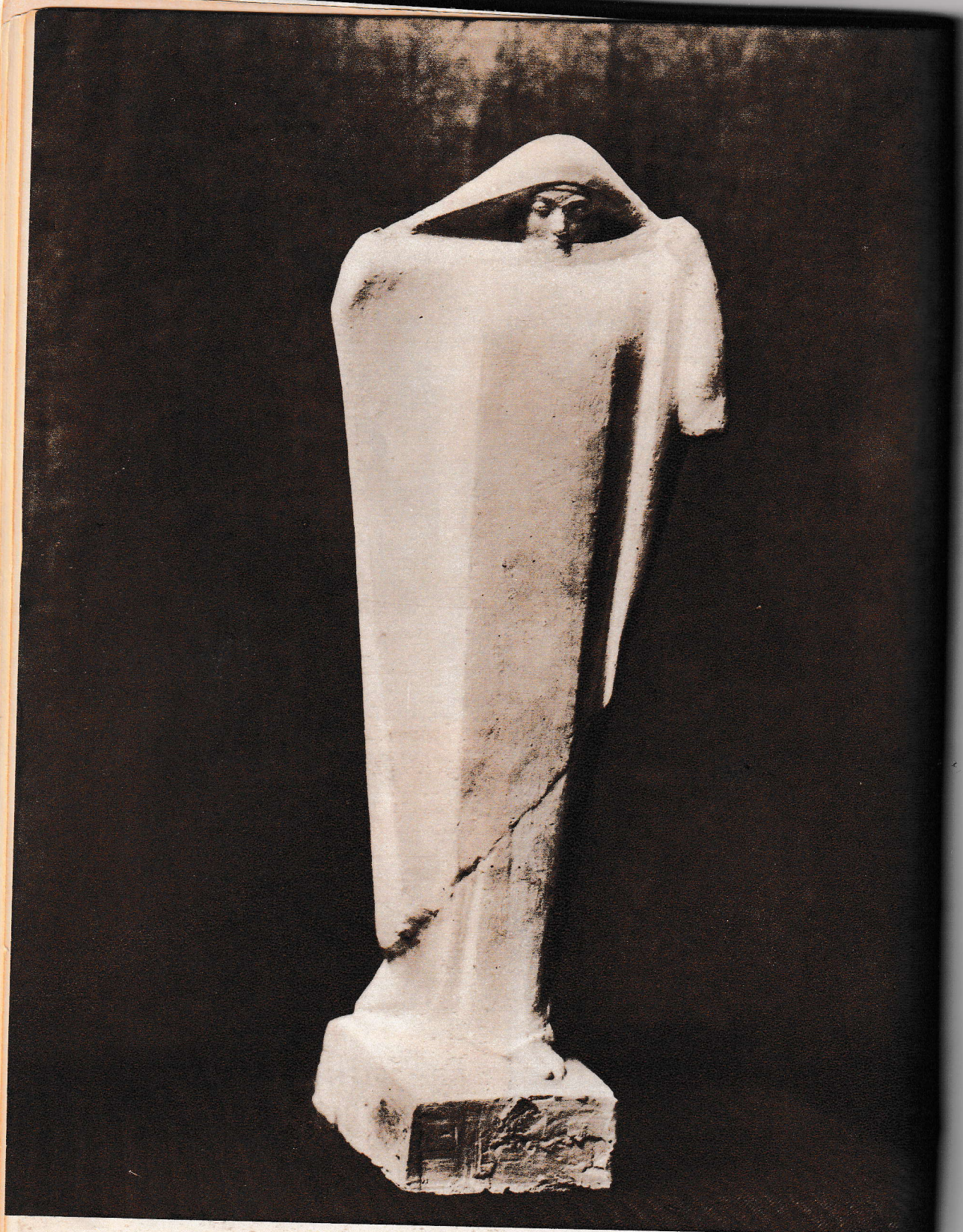
« ملكة سبأ » ( قطعة من الجرانيت مخلفة عن تمثال نهضة مصر ) — مجموعة حافظ عفيفى باشا

« *La Reine de Saba* » (Bloc de Granit restant du Monument du Réveil de l'Egypte). Collection Hafez Afifi Pacha



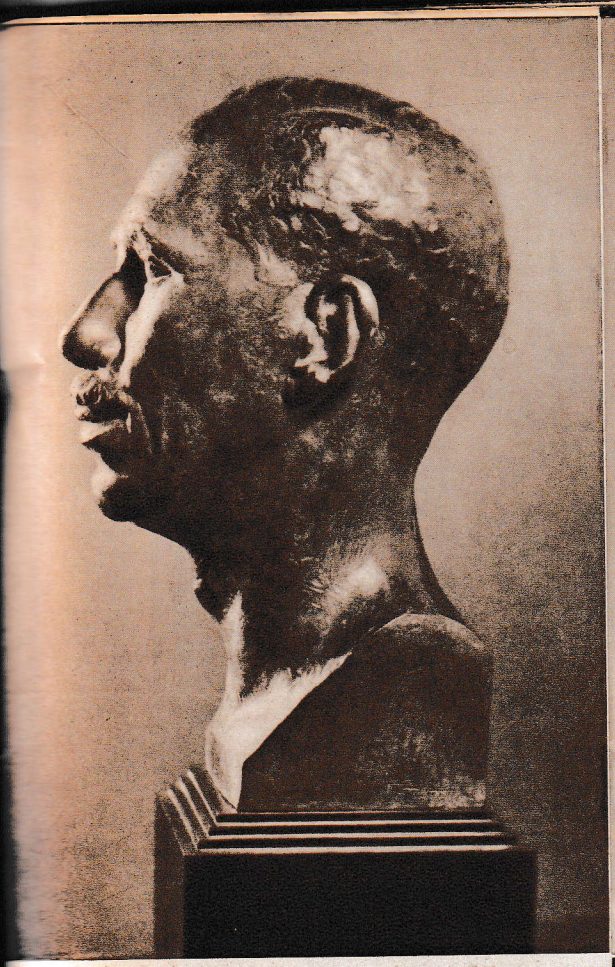
« عروس النيل » ( منظر جانبي )

« *La Fiancée du Nil* » (Détail)

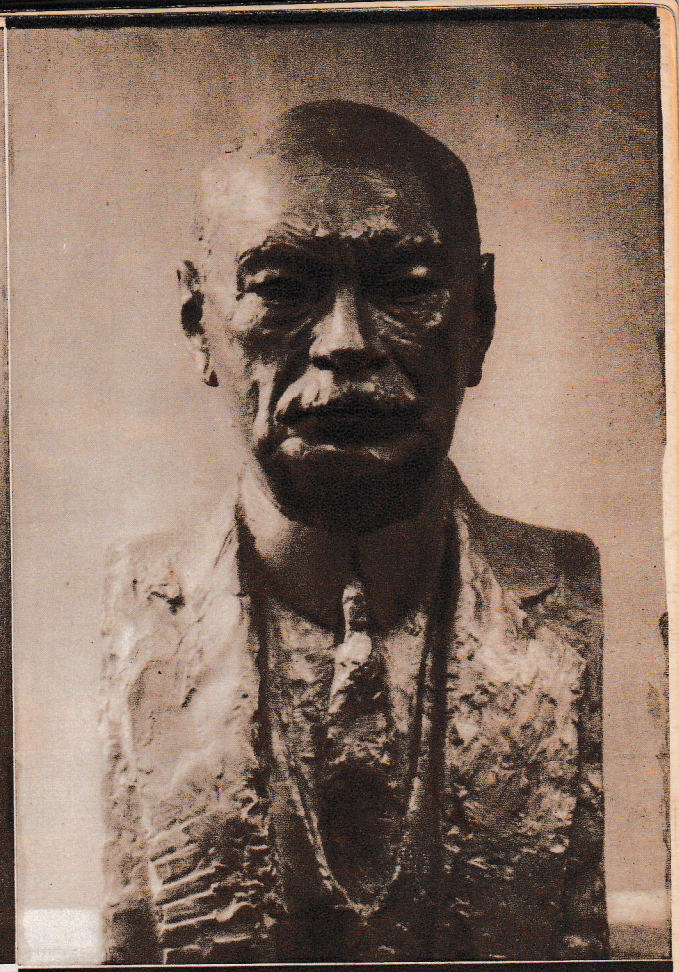


« *Fallaha* » (plâtre)
Collection de la Famille Mouktar

« الفلاحة » ( جبس )
مجموعة أسرة مختار



(١)

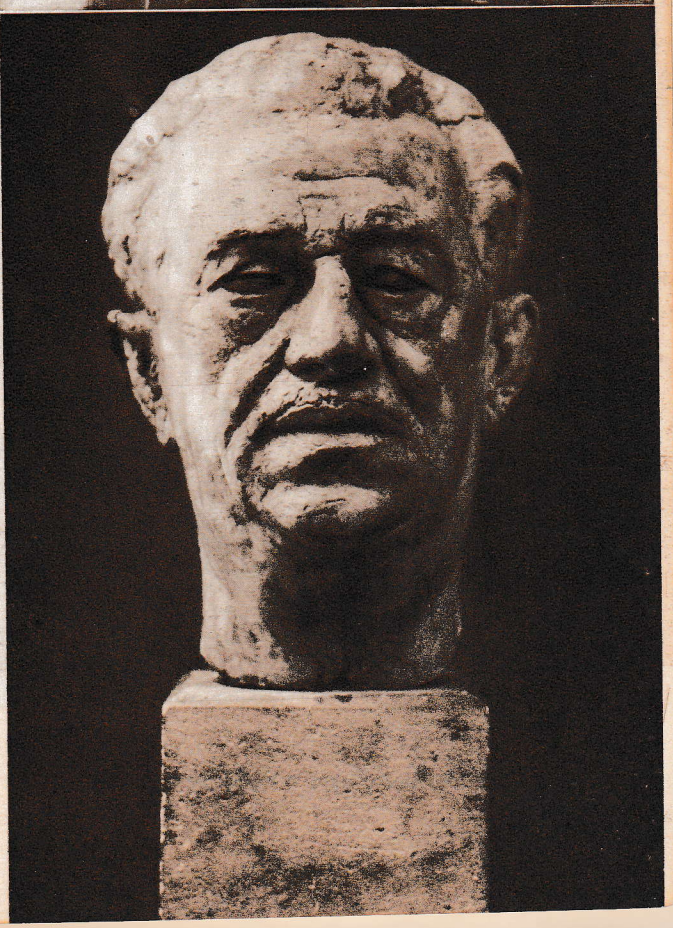


(٢)

١ ــ « على باشا ابراهيم » ( برونز )

٢ ــ « عدلى يكن باشا » ( برونز )
متحف الفن الحديث ــ بالقاهرة

٣ ــ « بول الفريد فيس » ( برونز ) (٣)



1. — « *Aly Ibrahim Pacha* » (bronze)
2. — « *Adly Yeghen Pacha* » (bronze)
Musée d'Art Moderne, le Caire
3. — « *Paul Alfred Fils* » (bronze)

« *Le Dernier Faune* » (bronze)

« آخر شياطين الغابات » ( برونز )

« *A la vue de l'homme* » (bronze)

« عند لقاء الرجل » ( برونز )

« *Au Bord du Nil* » (pierre)
Musée d'Art Moderne, le Caire

« على شاطىء النيل » ( حجر )
متحف الفن الحديث ـ بالقاهرة

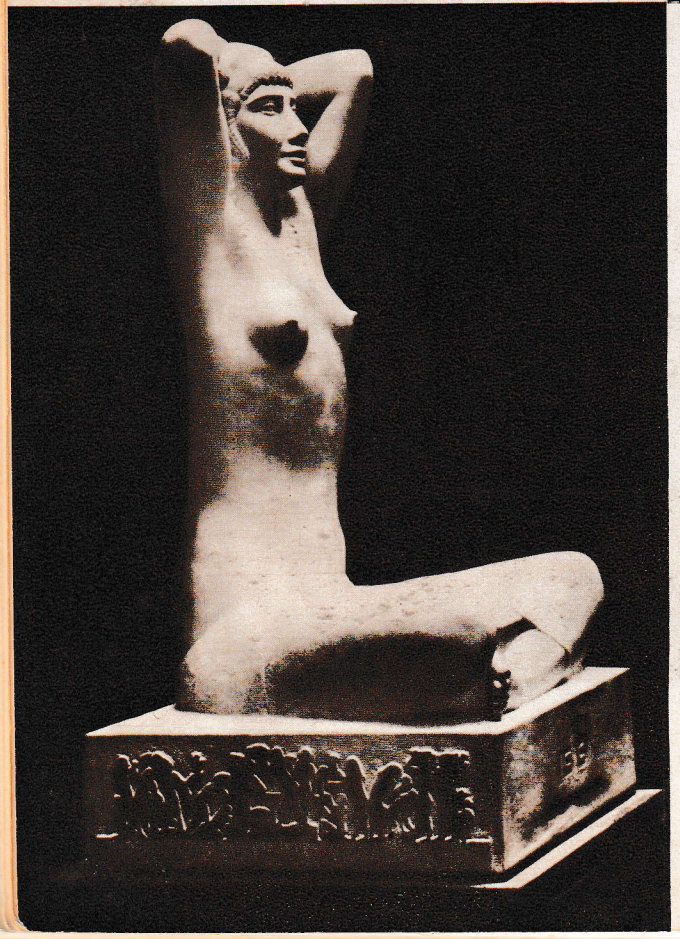
روتوغرافور دار الهلال ـ القاهرة

« *Vendeuse de fromage* » *(bronze)*
Musée d'Art Moderne, le Caire

« بائعة الجبن » ( برونز )
متحف الفن الحديث ـ بالقاهرة

« الفلاحة تجر الماء » ( حجر )
متحف الفن الحديث ــ بالقاهرة

« *Tireuse d'eau* » (pierre)
Musée d'Art Moderne, le Caire



« إيزيس » ( رخام )
متحف الفن الحديث ــ بالقاهرة

« *Isis* » (Marbre)
Musée d'Art Moderne, le Caire

« *Idylle* » (bronze)

« مناجاة الحب » ( برونز )

« الدستور »
من تمثال سعد زغلول بالقاهرة

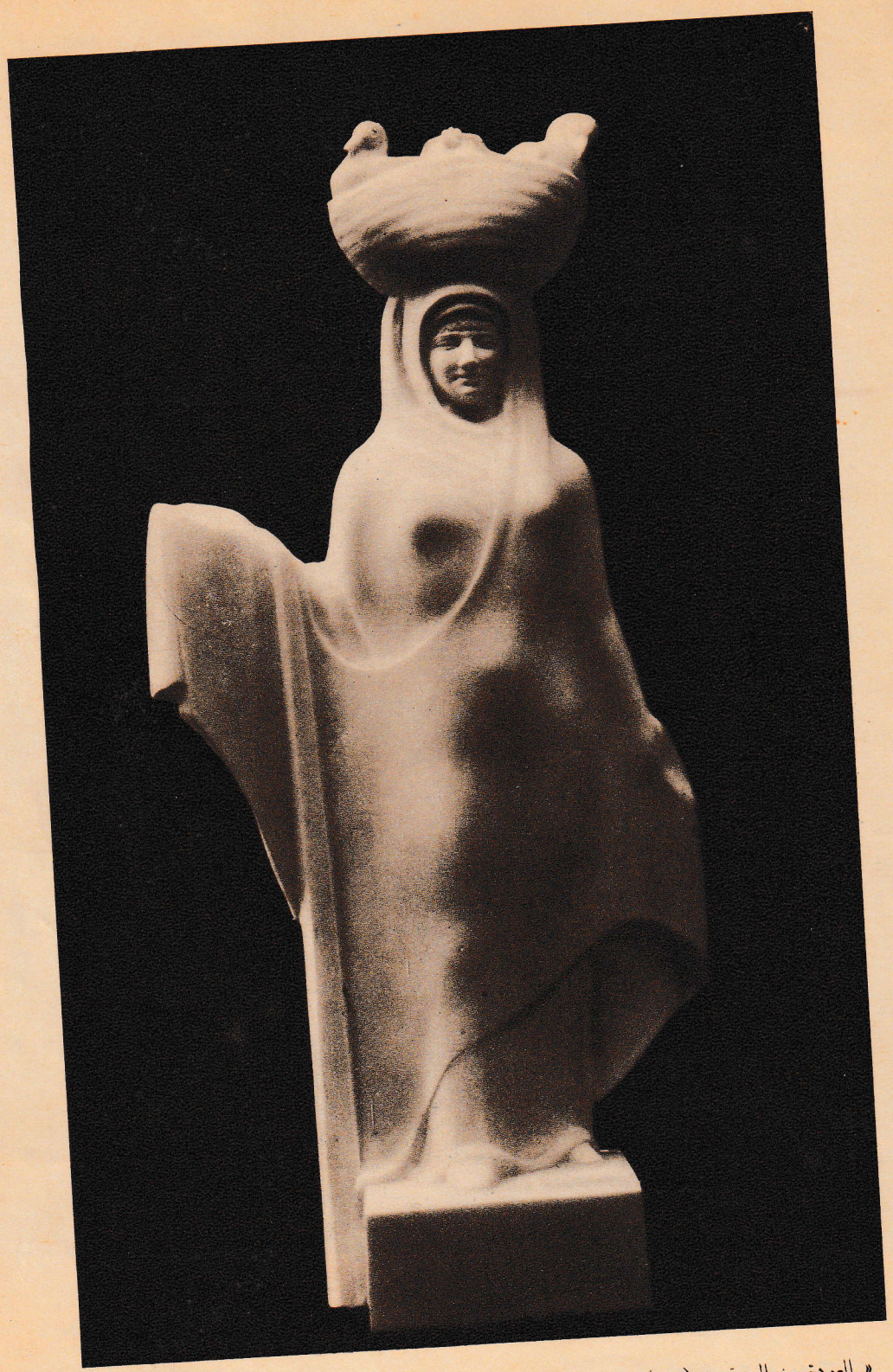
« *La Constitution* »
Bas-Relief Monument Saad Zaghloul au Caire

« العدالة »
من تمثال سعد زغلول بالقاهرة

« *La Justice* »
Bas-Relief Monument Saad Zaghloul au Caire

« *Tête de Saad Zaghloul* »
destinée au monument du Caire

« رأس سعد زغلول »
من تمثال القاهرة



« *Retour du Marché* » (marbre)
Musée d'Art Moderne, le Caire

« العودة من السوق » ( رخام )
متحف الفن الحديث ـ بالقاهرة

Nous remercions Mahmoud Saïd Bey qui nous a fourni plusieurs photos inédites qui illustrent cet ouvrage, contribuant ainsi à faire mieux connaître l'art de son ami disparu.

Nous remercions également MM. Emile Zeidan Bey et Choukry Zeidan qui nous ont permis de puiser aux archives photographiques du « Dar Al-Hilal ».

Les Auteurs.

# TABLE DES MATIÈRES


Pages

PRÉFACE ... ... ... ... ... ... ... ... ... ... ... 5- 20

LIVRE PREMIER : SA VIE ... ... ... ... ... ... ... 21- 90

LA SOURCE ... ... ... ... ... ... ... ... ... 23- 32

ENTRE LA CRUE ET LA DECRUE ... ... ... ... 33- 80

LA SECONDE NAISSANCE ... ... ... ... ... ... ... 35- 43

SUR L'AUTRE RIVE ... ... ... ... ... ... ... 44- 54

LE RETOUR ... ... ... ... ... ... ... ... ... 55- 56

LA LUTTE POUR L'IDÉE ... ... ... ... ... ... 57- 62

LES ASSISES D'UNE RENAISSANCE ARTISTIQUE ... ... 63- 66

LE GROUPE DE « LA CHIMÈRE » ... ... ... ... ... 67- 69

LES OASIS ... ... ... ... ... ... ... ... ... 70- 76

SUR LE CHEMIN DE LA GLOIRE ... ... ... ... ... 77- 80

SECHERESSE ... ... ... ... ... ... ... ... ... 81- 90

LIVRE SECOND : SON ART ... ... ... ... ... ... 91-116

MOUKTAR DEVANT SES MAITRES PHARAONIQUES ... ... ... ... ... ... ... 93-100

EVOLUTION DE L'ART DE MOUKTAR ... ... 101-110

L'EGYPTE DANS L'ART DE MOUKTAR ... ... 111-116

Achevé d'imprimer sur les presses de l'Imprimerie
H. URWAND & FILS
Le Caire, le 25 Septembre 1949.
Cet ouvrage contient 23 reproductions en rotogravure imprimées sur les presses du *"Dar Al Hilal"*
le Caire.

---

Le livre original en arabe : *"Mouktar, sa Vie, son Œuvre"* est de Badr El Dine Abou Ghazi.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés.

---

Cet ouvrage figurera à l'Exposition "EGYPTE-FRANCE" qui doit se tenir au Pavillon de Marsan, à Paris, durant l'Automne de 1949.

La plupart des Clichés sont tirés de photos dues à MM. Bernès, Marouteau et Cie., Paris.

**Prix : P.T. 80**